6

DE L'ÉDUCATION

DANS SES RAPPORTS

AVEC

LE GOUVERNEMENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DANS SES RAPPORTS

AVEC

LE GOUVERNEMENT,

PAR

LE COMTE FÉDOR GOLOWKIN.

Il est plus aisé aux hommes de contrefaire l'éclat rapide des éclairs et le fracas de la foudre, que d'imiter la lumière vive et constante de cet astre bienfaisant qui, dans son cours uniforme et tranquille, éclaire, anime et féconde la nature.

LE BEAU, Hist. du Bas-Empire, Liv. XCV.

GENÈVE,

J.-J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

PARIS,

Même maison de commerce, rue Mazarine N.° 22,

1818.

Le peu de facilité que dans le cours de cet ouvrage on trouvera pour vérifier les citations, pourra paroître étrange; mais la feuille manuscrite d'où elles devoient être prises, ne s'est pas retrouvée au moment de l'impression. Comme à cause des recherches il eût fallu un temps considérable pour la recomposer, et que les citations ne portent guère que sur des mots et des pensées connues, on se flatte que cet inconvénient paroîtra moins important qu'on ne l'avoit craint d'abord.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION

DANS SES RAPPORTS

AVEC LE GOUVERNEMENT.

I.

Des circonstances nouvelles où se trouve la société.

Il est deux manières de gouverner les hommes réunis en société : par *force d'action*, ou par *force de principe*. Je ne sais si ces expressions sont bien choisies; voilà pourquoi je dirai le sens que j'y attache.

J'entends par *force d'action* tout ce qui peut obliger les hommes à être heureux, tout ce qui, sous ce rapport, sert à les contraindre ou à les séduire : la crainte et l'espérance, les récompenses et les peines.

J'entends par *force de principe* tout ce qui peut les engager à être heureux : la morale, la religion, l'intérêt public et l'intérêt particulier bien définis, l'identité de ces deux intérêts, enfin tout ce qu'on doit à une bonne éducation.

La première de ces manières de gouverner est prompte dans ses résultats, mais elle est pénible, fatigante, ruineuse, incertaine, et souvent dangereuse, parce que les moindres erreurs ont ou peuvent avoir des suites fâcheuses et infinies, et que son premier et plus ordinaire inconvénient est d'user promptement les ressorts dont elle est obligée de se servir. La seconde est lente, mais elle est facile; elle est sûre, et ses ressorts se fortifient en proportion de l'usage qu'on en fait. — La première exige du génie, un courage permanent, des talens d'occasion, des grâces d'état, un concours particulier de circonstances et d'instrumens. La seconde ne demande que du bon sens, des vues droites et simples, et cette espèce de caractère que donnent les connaissances acquises et de bonnes intentions. — La première n'a d'éclat et n'inspire d'entière confiance que sous l'imposante direction d'un personnage à la fois politique, guerrier, législateur, et même académicien; car avec certains peuples il faut avoir réponse à tout. La seconde enchaîne si naturellement les intérêts aux devoirs, les mouvemens aux opinions, qu'il semble que tout va et peut aller de soi-même. — La première est celle dont on s'était servi depuis huit siècles, et

non sans de grands et fréquens succès, et qu'on s'est trop pressé d'abandonner. La seconde est celle à laquelle on s'arrêtera lorsque la vanité aura fini son cours d'expériences morales et constitutionnelles. — La première enfin n'est plus qu'une méthode hasardeuse de s'assurer une existence de quelques jours. La seconde est celle de l'homme instruit, patient, laborieux, qui défriche des rochers réputés stériles, et, sur les flancs déchirés d'un volcan qui, prépare à sa famille des vendanges et des moissons.

Le monde retentit aujourd'hui de deux mots favoris, *lumières* et *constitution*, mais sans qu'on soit encore tombé d'accord, que je sache, sur le sens qu'il faut y attacher. Pour arriver avec quelque succès au but que je me suis proposé dans cet écrit, je crois indispensable d'examiner les différentes significations qu'on cherche à leur donner, car ils ne sont encore que des mots de parti, des cris de ralliement. La preuve en est dans les nombreuses difficultés qu'éprouvent ceux qui veulent les interpréter, et dans la singularité vraiment déplorable et qui servira de cachet à la présente époque ; c'est qu'à force d'idées appelées *libérales*, les vérités les plus importantes à discuter sont toujours étouffées de part et d'autre, et que la crainte

de déplaire ou d'affliger défend aux personnes impartiales de traiter du passé et du présent. Il règne de nos jours une sorte de délicatesse, particulière au siècle, qui ne souffre ni souvenirs, ni prévoyance, et qui, au moment où une cure radicale est si urgente, voudrait réduire le système sanitaire aux seuls palliatifs. Que penser des lumières à la discussion desquelles la vérité ne serait point appelée? Que penser des constitutions auxquelles les lumières ne présideraient pas? D'où naîtraient et la vérité, et les lumières, et les constitutions durables, si ce n'était de l'examen des opinions? Est-ce en enveloppant de coton deux cailloux qu'on en tirera des étincelles? Cette opposition manifeste entre le but qu'on annonce sans cesse et les moyens qu'on prend toujours, ne serait qu'une des contradictions ordinaires à l'esprit humain, et qu'on pourrait passer sous silence si tous les dangers qu'il est nécessaire de prévoir et de prévenir ne s'y trouvaient à la fois.

Sans doute il existe aujourd'hui une telle propension à s'établir le régent des peuples et le conseiller des rois; cette forme nouvelle de l'ambition est devenue si générale, si commune et tellement inutile, qu'elle semble fournir une excuse valable à ceux qui refusent d'y prêter

attention. « Les grands hommes en apprenant » aux faibles à réfléchir, les ont mis sur la route » de l'erreur (1). » Ce n'est donc point aux personnes mêmes qui donnent des avis, ni au but qu'elles peuvent avoir d'en donner, que les gens en place doivent accorder quelque attention ; c'est à la nature des avis qu'elles donnent. Il peut être indifférent au bonheur et au repos public, de traiter d'intrigant le conseiller officieux qu'on ne croit pas au-dessus des récompenses, et de factieux celui qui n'en accepterait pas ; mais il faut se dire que chacun des élémens dont se compose le bonheur public, a, parmi les hommes, des juges-nés, et qui, s'ils n'influent pas sur les déterminations du gouvernement, influeront sur l'opinion dont les gouvernemens nouveaux ne sauraient se passer ; qu'il en est d'assez éloignés des affaires et des projets pour avoir conservé le degré de calme et d'impartialité nécessaire à la discussion des causes qui sont d'un intérêt général, et que les écouter n'est qu'un devoir ordinaire et auquel nul fonctionnaire ne pourrait se dérober sans crime. Parmi les gens en place, il en est qui se tiennent si loin de la route commune,

(1) Vauvenargues.

qu'ils semblent ne vouloir être accostés qu'avec un porte-voix. Croiraient-ils la société posée sur des bases assez stables, pour oser fermer l'oreille à ceux qui diraient qu'elle n'en a pas; qui, se dévouant comme la fille de Priam, savent vivre sous le poids du ridicule dont on les récompense, comme ils sauraient mourir avec ceux qu'ils n'auraient pu sauver? « Parler, » a dit un historien moderne (1), « parler selon » sa conscience, est un rôle qui reste vacant » pendant des siècles : » triste vérité, et trop prouvée! vérité de tous les temps, mais qui perd de sa grandeur et de son importance dans le nôtre, où toutes les illusions étant à peu près dissipées, chacun est persuadé de l'excellence des principes qu'on lui rappelle; mais n'ayant plus ni l'énergie, ni la noble ambition d'en profiter, travaille de son côté à la ruine entière de cette puissance morale, à laquelle le découragement général a comme décrété de ne plus se soumettre, et que l'égoïsme organisé que nous tenons du dernier siècle, poursuit à outrance.

On n'a point encore examiné le caractère de l'époque où nous vivons. Elle est le siècle des

(1) Lacretelle.

lumières pour ceux qui se croient les maîtres des événemens : pour les autres, c'est le siècle des incertitudes. Cela s'explique et pourrait se prouver par les événemens. Mais pourquoi tant d'incertitudes? parce qu'on n'a eu ni le cœur ni la tête assez libres pour étudier à fond le passé; parce que la transition du passé au présent a été trop subite, trop violente, et qu'elle n'a point été la suite des réflexions, ni le résultat des calculs; parce qu'après avoir longtemps espéré un changement sans l'obtenir, on l'a tout-à-coup obtenu lorsqu'on avait cessé de l'espérer. Il en est résulté que, placée par un concours unique de circonstances favorables, au milieu des élémens bien connus et mille fois éprouvés de son bonheur, la société ne s'est plus trouvée qu'un amas d'individus, pressés chacun de faire avec la fortune son pacte particulier; que ces élémens n'ont été ni reconnus ni employés par elle, et que, méconnaissant les principes qui jadis l'avaient conduite à tous les genres de prospérités, et méprisant une expérience qui ne laissait aucun doute sur le danger de leur être infidèle, elle se rejette, comme effarouchée d'une première faute, dans un nouveau labyrinthe, et y perd en d'inutiles essais le peu de forces morales qui lui restent.

Je ne sais ce qu'éprouvent les autres lorsqu'il s'agit de traiter un sujet auquel se rattachent toutes les espérances de la vie, et d'extirper de ses nombreux sentiers les ronces gigantesques, qui n'y croîtraient jamais si, dans sa marche ambitieuse, l'homme savait préférer les conseils de l'expérience aux suggestions de l'amour-propre; je ne sais quel sentiment les saisit quand ils arrivent à considérer dans les principes de chaque individu les garans du bonheur de tous, mais je sens vivement que ce n'est pas le besoin de dominer, de faire parler de soi qui peut alors les animer. Il me semble que ni la vanité ni l'ambition ne peuvent être appelées à de pareilles discussions, et qu'il n'y peut entrer que des vues bien pures et l'intime persuasion de l'importance des observations et de la justesse des calculs qu'on y oppose. Chacun est sujet à errer dans ses vues, mais personne ne serait excusable d'errer dans ses motifs. Les miens sont tels, du moins, que si, après avoir lu cet écrit, on m'apprenait à mieux penser, à mieux dire, je serais trop heureux de cette occasion de m'instruire, de me soumettre, de coopérer à une régénération de principes, ne fût-ce que par mon obéissance et mes vœux.

L'ancienne société a croulé. Peu de choses

ont entièrement péries ; mais nous vivons sur des ruines, et ce qui reste d'entier, les ruines nous le cachent. Toutes les phrases politiques, législatives, académiques les plus applaudies, les écrits et les discours les plus éloquens, ne peuvent ramener de doutes sur cette vérité première de notre situation actuelle. Je n'entreprendrai point d'examiner ce qui vaudrait mieux, de ce qui était, ou de ce qui est, ni de ce qu'on a fait, ou de ce qu'on pourrait faire ; les récriminations les plus équitables ne nous rendraient pas la disposition du passé, et je m'écarterais de mon but, qui est de tirer de l'état présent des choses, des principes capables de remédier à ce qu'il a d'alarmant. Tout est renversé, déplacé ou méconnu ; les nations ne se reconnaissent pas davantage que les individus : c'est un cahos au milieu duquel les différens gouvernemens campent du mieux qu'ils peuvent, et quelques groupes épars, qui appellent à grands cris les lumières, sont plus sensés qu'ils ne le pensent eux-mêmes, et moins ridicules que ne le pensent les autres. « Où en sommes-nous ? » se demandent les rois et les bergers. Même incertitude sous le dais et sous le chaume, même incertitude parmi les nombreux intermédiaires auxquels les

princes et les peuples demandent secours et conseil. Le besoin et la volonté de s'entr'aider réunissent peu-à-peu tous les hommes; les vœux et les actions répondent à la circonstance, mais le point du départ dans la carrière nouvelle, les points d'appui sur la route inconnue, ne sont pas encore fixés.

D'où vint le désordre? quels en furent les caractères? quels en furent les causes et les auteurs? sont des questions auxquelles on a cent fois répondu, et qu'il serait au moins inutile de reprendre. Quel serait le moyen le plus sûr de remédier aux effets du désordre? qu'est-ce qui s'oppose à l'emploi de ce moyen? qu'est-ce qui pourrait le faire triompher des obstacles? telles sont les questions que je propose et que chacun de mes lecteurs pourra m'aider à résoudre. Un coup-d'œil rapide sur le passé nous conduira, par la route la plus directe, à l'époque où la possibilité d'une restauration devait inspirer les idées qui seules pouvaient l'assurer. Je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus propres à donner de l'évidence aux abus que je me suis chargé de signaler. En logique comme en géométrie, pour arriver à la solution des grands problèmes, on est obligé quelquefois de repasser par toute la série de ceux qui y conduisent.

Digitized by Google

Le désordre, la désorganisation naquirent de l'abandon graduel des principes d'ordre qui jusque-là avaient régi la société; de la fausse application de ce qu'il en resta; de l'excès d'amour-propre que de belles et nombreuses découvertes firent éclore dans la majorité des individus; du mépris qu'il donna aux uns pour tout ce qui avait paru respectable jusque-là; de l'égoïsme qu'il développa dans les autres; de la préférence qu'obtint alors l'esprit sur le cœur; de la paralysie qui atteignit aussitôt les consciences, et de la complicité plus ou moins grande de tous les membres de la société. On ferait une bibliothèque des excellens ouvrages qui ont paru depuis trente ans sur cette matière, et qui n'ont servi qu'à prouver qu'on ne prouve rien ni à des races corrompues, ni à des races faibles, mais qui n'en sont pas moins pour cela des preuves concluantes et irréfragables de l'existence du mal, de la profondeur de ses racines, et de la rapidité de ses progrès dans tous les sens.

Deux espèces d'hommes se montrèrent à la fois, et changèrent en arène le monde, qui semblait toucher alors aux derniers confins de la civilisation : les *destructeurs* et les *fondateurs*. Ils firent sectes; et si les premiers l'em-

portèrent d'abord par leur audace et leurs excès, les autres, après les avoir vaincus, se livrèrent à une suite d'essais qui dure encore. Je ne dirai point si ces derniers peuvent être arrêtés dans leur triomphe, mais je suis sûr qu'on peut et qu'il faut donner au torrent une direction, sans laquelle on risquerait de voir disparaître jusqu'aux fondemens de l'édifice renversé par les autres, et qui sont les véritables fondemens de la société.

La secte des *destructeurs*, ainsi que celle des *fondateurs*, se reconnaît à des principes nouveaux et qui sortent du cercle dont leur nom suffit pour faire connaître la circonférence. L'examen de cette vérité me paraît digne de la plus grande attention. Il sera comme ces consultations pour des maladies ordinaires dont il ne s'agit plus de reconnaître la nature, mais qui présentent des symptômes assez particuliers pour réveiller l'attention des médecins, les éclairer sur les vices organiques du malade, et les induire à changer de remèdes et de régime. La comparaison que j'emploie n'est point forcée; elle naît du sujet, et peut-être y reviendrai-je plus d'une fois. La médecine et la chirurgie composent entr'elles l'art de cultiver et de conserver une plante, à laquelle, ensuite

de son libre arbitre, la meilleure température, les arrosemens les plus salutaires et les soins les plus minutieux, bien souvent ne servent de rien; et cette vérité, incontestable en physique, sert trop naturellement de figure à une vérité bien plus importante encore en morale, pour ne pas s'en servir quelquefois. Mais passons aux caractères des deux sectes que je viens de signaler.

Celle des *destructeurs* fut si prompte dans ses débuts, qu'on attribua ses succès immenses moins à un plan bien fait, à des talens longuement préparés, qu'au peu de solidité du vieux édifice qu'elle attaquait, et de talens ou de prévoyance de ceux qui étaient chargés de veiller à sa conservation. Cette surveillance, en effet, dut paraître pénible et douteuse lorsqu'on vit tant de conservateurs, naturellement intéressés au maintien de l'ordre, ou payés et assermentés pour le maintenir, passer dans les rangs ennemis. Si parmi les *destructeurs* il s'était trouvé d'abord beaucoup de gens qui sussent lire ou en état de lire avec fruit, on eût été tenté de croire qu'ils avaient pris pour modèle Érostrate. Faire le mal est une marque de puissance que trop peu de gens savent se dispenser de donner, et qui, assurant une sorte d'immortalité au plus

lâche comme au plus hardi, augmente dans une progression effrayante les rivalités de ce genre. On a vu, depuis la pourpre jusqu'à la houe, des hommes qui, se sentant privés de tout autre moyen pour faire passer leurs noms aux races futures, ont saisi avec fureur celui de la destruction, et ont mis à ce funeste et singulier moyen un mépris de la vie et de la réputation, aussi terrible par les effets qu'étrange par le choix. Que l'on cite aujourd'hui Érostrate à des jeunes élèves; cet exemple d'une rage imbécille, cet exemple qui long-temps parut unique, d'un fou qui s'attaque à la divinité elle-même, et, au moyen vulgaire d'une torche enflammée, anéantit en peu d'heures une des merveilles du monde, résultat magnifique des arts, des richesses et du pouvoir; qu'on veuille, ainsi qu'on le fit avec nous, leur faire voir tout ce qu'il y a de frappant dans un attentat de ce genre, si misérable dans ses motifs, si effrayant dans ses résultats, et vous les trouverez froids et surpris de l'étonnement que vous attendez d'eux. Ils vous diront que tel laquais, tel financier, tel philosophe, tel prêtre, tel ministre, tel général, tel prince, a fait plus qu'Érostrate, et vous apprendrez alors avec quelle indifférence raisonnée la génération qui

s'élève voit cette antiquité, si fertile en leçons de tout genre; comment les plus grands forfaits ne lui paraissent que des actions ordinaires amenées par les circonstances et suffisamment excusées par elles; combien le bruit qu'elles ont fait leur a prêté de grandeur et leur assure d'illustration. « Dans le monde, on ne juge » pas les actions des hommes comme bonnes, » mais comme belles; comme justes, mais » comme grandes; comme raisonnables, mais » comme extraordinaires (1). » Eh! ne le voyons-nous pas assez lorsqu'il arrive de citer les maximes et les actions du prisonnier de Sainte-Hélène? et les réflexions qu'elles amènent si naturellement, ne sont-elles pas toujours étouffées, de la part même des plus honnêtes gens, par des exclamations sur ce que la lâcheté des uns et la faiblesse des autres ont depuis appelé ses talens? Il est aujourd'hui une maxime qui fait dresser les cheveux à la tête, c'est que la réussite répond à tout. Elle passe de bouche en bouche avec une facilité effrayante; elle est le mot du guet pour la tyrannie comme pour la rebellion. « Il a réussi » est devenu plus qu'une excuse; « il réussira »

(1) Condillac, Ét. de l'Hist., Liv. IV., Chap. II.

plus qu'une raison, et c'est pour le cœur humain un résultat bien honteux, qui devrait être inexplicable et qui malheureusement ne l'est pas. Oui, la réussite consacre tout parmi nous : usurpations, crimes, erreurs, folies, tout, je le répète. Qu'importent le but et les moyens. Un homme a dit qu'il arriverait à tel endroit ; il y est arrivé couvert d'infamie, mais il est arrivé, et c'est un habile homme. Ne venons-nous pas de voir et de revoir celui que des circonstances et des factieux avaient mis dans la position de tenter plus qu'il n'osait espérer. Il usurpait des trônes, il renversait ceux qu'il n'usurpait pas, il en élevait pour des automates ; il ne respectait ni lois, ni droits, ni mœurs, ni religion ; il s'enivra de sa fortune, il la déshonora par ses cruautés et ses lâchetés, il la perdit par ses extravagances. Eh bien, cet homme a été le maître du monde ; on lui a permis de le croire et de le dire : il a fait directement ou indirectement trembler tout l'univers, et de-là les uns le pleurent, les autres l'admirent, et le reste, soulagé de ne plus le craindre, lui pardonne. Rien de ce qu'il y avait d'horrible dans ses principes, de déshonorant dans ses actions, de ridicule dans ses prétentions, rien n'a pu faire cesser ni la crainte des

uns, ni l'admiration des autres; et lorsqu'en résultat vous leur faites son histoire en deux mots, et leur dites qu'il a commencé par aider aux meurtriers de son roi, et fini par décimer ses propres sujets, on vous répond avec une hauteur bien peu propre à rassurer le genre humain, que les grands hommes sont trop rares pour les juger d'après les mêmes principes que les autres, et qu'il n'appartient qu'à fort peu d'entre ceux-ci de les juger. S'il pouvait revenir, s'il prenait tout le bien, s'il buvait tout le sang de ceux qui de bonne foi le croient un être supérieur, l'Europe, ou peu s'en faut, serait dépeuplée. Mais, que dis-je? personne plus que lui ne s'en laissait imposer pour la réussite. Il ne demandait pas, comme Mazarin, si un homme était heureux, mais pour l'estimer il avait besoin de le croire capable de tout. Il était un matin dans sa bibliothèque de la Malmaison, et lisait des papiers que l'attention qu'il y mettait faisait juger très-importans: Berthier, Duroc et un étranger qu'on venait de faire appeler, causaient à la porte du petit parterre; leur conversation était tombée sur Robespierre. L'étranger en parla avec horreur, et les deux Français entrèrent si vivement dans ce sentiment, que le diapazon de leur conversation

attira l'attention de Buonaparte. Tout-à-coup il pose les papiers sur une table, et vient à eux comme un trait. « On peut dire de Robes-» pierre tout ce qu'on voudra ; c'était un scé-» lérat, un monstre, je le sais et peu m'im-» porte ; mais c'était un homme de génie : c'est » lui qui le premier a révélé la seule manière » de mettre un terme à la révolution et de » gouverner les Français. » Et il retourna à ses papiers, sans même s'apercevoir de la terreur indiscrète de ses confidens. Contez maintenant cette anecdote en Europe, en France, dans Paris, et sur dix personnes, vous en trouverez sept au moins qui, après avoir montré des doutes sur son authenticité, ou manifesté froidement quelque horreur, tenteront de vous faire avouer que Buonaparte était un homme extraordinaire et qui savait bien son métier, et ils ajouteront à cet éloge tant de réticences et de demi-mots, qu'ils ne vous laisseront aucune incertitude sur le genre de moralité qui règne aujourd'hui dans le monde ; mais on aura beau dire : il n'y a de bon, de sage que ce qui est juste, et non pas seulement parce que cela est juste, mais parce qu'il n'y a que ce qui est juste en morale comme en raisonnement, qui soit durable. C'est encore de Buona-

parte qu'on peut apprendre le caractère de la secte, dominante avant lui, des *destructeurs*, et à laquelle il dut l'occasion de sa destinée et les premières impulsions qu'il suivit. Faire un monceau de ruines, se placer dessus avec ce qu'on s'était approprié pendant l'incendie, veiller de-là à ses progrès; empêcher soigneusement les restaurations et les résurrections; compiler les sophismes reconnus pour tels dans tous les temps, en extraire un code propre à figurer des existences sans bases et sans avenir; proscrire follement cette loi de la nature qui enchaîne entr'eux tous les êtres, qui offre au lierre l'appui certain du premier arbre qu'il rencontre; réduire chacun à être seul contre tous, lui laisser pour tout secours le mépris des principes sur lesquels on lui avait appris à compter, et qui jusque-là avaient intéressé la société à la conservation de chaque individu; en un mot, isoler les hommes toutes les fois que le concours de plusieurs n'était pas nécessaire à une destruction nouvelle, voilà quelles étaient les maximes et les calculs de la révolution. Cependant l'égoïsme qui les avait dictés vit enfin qu'il en serait la victime, mais il était trop tard pour arrêter le mal. L'idée de la réédification était trop dangereuse à proposer.

L'esprit fit ce que ne pouvait plus le bon sens; il se forma des centres : les plus rusés s'entourèrent des plus fanatiques; il y eut bientôt des destructeurs en chef, et l'on vit alors, et presque sans transition, la liberté indéfinie se métamorphoser en tyrannie sans bornes; Robespierre périt en l'essayant, Buonaparte lui dut sa grandeur, mais il sentit toujours, malgré sa toute-puissance, que du point d'où il était parti il n'avait pu apporter d'autres principes, d'autres moyens que ceux de la destruction; que jamais il n'inspirerait assez de confiance pour en employer impunément d'autres; que de se mettre en opposition avec la secte dont il était devenu le seul chef, serait courir à une perte certaine. De-là tant de fautes d'ailleurs inexplicables, tant de démarches extraordinaires, ce combat perpétuel entre deux méthodes contradictoires, créer pour lui-même et détruire pour les autres; de-là ce système monstrueux de décimer son propre parti, afin de n'avoir pas à le craindre, de torturer sans relâche l'Europe et la France, afin de ne pas laisser aux pensées généreuses le moment d'enfanter des actions qui devenaient tous les jours plus nécessaires; de-là enfin cet aveu réitéré dans les dangers où d'anciens complices venaient lui demander compte de

Digitized by Google

ses fautes : « Vous le savez comme moi, je » ne suis que l'ange de la destruction. »

Pendant cette longue agonie, s'était organisée et se développa la secte des *fondateurs*, qui n'avait pas été étrangère, quoiqu'avec un but moins coupable, aux débuts de l'autre. Réformer était le prétexte ; fonder, le plan ; renverser, le moyen. Cette secte n'était égarée que par l'amour-propre, mais elle fit bientôt connaître de quel danger est l'amour-propre lorsqu'il secoue le joug de la morale et de la raison, et que ce qui, sous de certaines conditions, est en nous le premier moteur des vertus, devient sans ces conditions la source de tous les vices. Fonder devint une manie qui s'étendit à tout. On voulut fonder non pas d'abord des états, des villes, des dynasties, mais des principes, des systèmes, des écoles, des religions, des mystères ; là où l'on ne pouvait créer des choses ou des combinaisons, l'on se mit à créer des noms et des mots, et pour mieux dérouter les esprits, on commença par dépayser les organes de l'entendement. Mais pourquoi s'arrêter à d'inutiles détails ? Toute l'œuvre n'est-elle pas devant nos yeux ? Pourquoi tracer de vains portraits, lorsque plusieurs des originaux échappés aux fléaux qu'ils en-

tassèrent sur l'humanité, existent, et bien que dans l'ombre, ne sont encore que trop à portée d'être examinés et interrogés sur ce qu'ils prétendaient faire de nous, et sur ce qu'ils oseraient si la puissance des uns et le mépris des autres n'avaient posé des bornes à leurs secrets efforts? Abordons franchement la question; examinons l'esprit du moment, le caractère de la génération présente, ce que valent et ce grand mot de *lumières* et ce nom d'*idées libérales* dont tant de gens se servent à l'envi. Un long avenir repose sur l'influence qu'ils peuvent avoir, sur l'interprétation qu'on leur donnera. Tirons de ces mots, auxquels on voudrait assurer un effet magique, les pronosties qui ressortent naturellement d'un sérieux examen.

Détruire et fonder sont le premier et le dernier effort d'un amour-propre sans bornes, dont le premier est coupable et le second ridicule, dès que celui qu'il enflamme n'est pas appelé par sa position et le salut de la société à remplir l'un ou l'autre de ces ministères. Cet amour-propre, quelque route qu'il choisisse, décèle chez les plus modestes le besoin d'influer. Pour dominer ou pour influer, il faut nécessairement entraîner ou persuader. Pour entraîner ou pour persuader, il faut séduire,

et de-là ces bannières que tant de gens et de toutes les classes tiennent si hautes dans les lieux où la foule se rassemble. Sur l'une est dans toutes les langues le mot *lumières*, sur l'autre celui d'*idées libérales*; et comme il fallait qu'ensuite des principes d'égalité et de liberté, qui procurèrent une si prodigieuse vogue aux *destructeurs*, les *fondateurs* trouvassent à leur tour quelque chose d'aussi populaire et de non moins à portée de la foule des chalands, ils mirent et maintiennent en honneur ce qu'ils appellent le *système constitutionnel*; amas d'idées justes et nobles, et qui répondrait à tout et de tout s'il était présenté dans un autre temps que le nôtre, et à d'autres hommes qu'à nous; faisceau de principes purs, simples et clairs, qui suffiraient au rétablissement graduel et au maintien de l'ordre social, si, au lieu de tomber sur nos têtes comme les éclats inattendus d'un dernier coup de foudre, ils s'étaient infiltrés dans nos cœurs comme la douce rosée d'un printemps nouveau.

Sous le règne des destructeurs, tous furent sacrificateurs et victimes; que sous celui des fondateurs tous aient part au pouvoir et aux fruits qu'il fera naître. Voilà les idées libérales suffisamment expliquées. *Mais semer*

est peu de chose ; il faut que le terrain produise. On ne fait rien sans connaissances de cause. Voilà ce qui rend les lumières si importantes, et pourquoi chacun peut et doit y prétendre. Rien certainement ne paraît plus sage ni plus humain que ce texte du code nouveau ; mais ce qu'on entend par *lumières* n'est pas aussi aisé à expliquer que *les idées libérales*. Pourquoi ? parce que l'intention de faire le bieu est, ou peu s'en faut, dans tous les cœurs, qu'on y croit aisément et volontiers ; au lieu que la manière de le faire n'étant jamais que relative, il est d'une extrême importance que tout le monde ne s'en mêle pas. Jeter les *lumières* à la tête d'êtres toujours prêts à abuser de tout, oublier que les *lumières* sans principes sont les armes les plus dangereuses qu'on puisse leur livrer, c'est condamner la société à des tempêtes continuelles. Le moindre inconvénient de la moindre erreur dans ce genre, serait la subversion immédiate de la partie du monde où elle aurait été commise. Ce résultat semble tellement fondé sur l'histoire de tous les siècles, que je ne pense pas qu'on puisse ou veuille le mettre en doute. Appliquons-le cependant à l'état actuel de l'Europe, et voyons si les faits ne parleront pas

aussi haut que je me le permets dans cette occasion. Il faut sans cesse se le redire et aux autres : Nous ne sommes pas dans le siècle des *lumières*, mais au début de celui qui, de tous peut-être, en eut le plus réel besoin. Tout est à peu près créé; les élémens en tout genre sont connus, sont éprouvés, j'en conviens; et cependant où en sommes-nous? Le nombre, la nature et l'étendue de nos découvertes assurent à chaque individu une sorte de principauté, qui n'est plus restreinte que par le manque de fortune ou d'occasion. On croit, et sans vanité, tout comprendre, tout savoir, tout prévoir, tout oser, et nous serions dans l'apogée de la civilisation s'il s'était rencontré deux hommes complétement d'accord sur le résultat qu'on peut ou qu'il faudrait lui donner. Ceci n'est ni une exagération, ni une dérision, et rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Approchez d'un de ces groupes composés de gens qui, n'étant encore parvenus ni à dominer ni à influer, se croient en état et en droit de juger de tout : proposez-leur une thèse quelconque, administration, finances, morale, religion, politique, sciences, n'importe; déclarez-leur qu'ils ne pourront se séparer avec honneur qu'autant qu'ils seront d'accord, et ne

les perdez plus de vue : vous y trouverez, tout hors de la logique, de la bonne foi et de la modestie. Le doute était jadis le cachet de la sagesse ; mais qui donc doute aujourd'hui, qui cède, ne fût-ce que par calcul ? Et si vous ajoutez pour eux la permission d'agir à celle de raisonner, des poignards, des torches, des prisons vous apprendront bientôt où en sont les intentions et les lumières, après cinq lustres d'expériences et de châtimens de tout genre. Dominer est tellement le but ou la passion des hommes d'aujourd'hui, que le petit nombre de ceux qui en avaient hérité le droit ou le pouvoir, ont cru plus sage d'y renoncer, et de mettre ce droit, ce pouvoir et les souvenirs ineffaçables qui y sont attachés, à l'abri de nouvelles atteintes au moyen d'immenses concessions qui, telles grandes qu'elles sont, telles admirables qu'elles paraissent, ne parviennent à fixer ni les élémens du bonheur public, ni l'opinion publique sur les élémens dont le bonheur général se compose.

Pour y parvenir, lorsque, sans exception d'âge et de sexe, tous veulent se mêler de nous gouverner, il serait urgent de fixer les idées sur la composition de la société et le droit public que sa sûreté exige. Que l'on use avec

indiscrétion de ce qu'on sait, on a pour raison, pour prétexte ou pour excuse le sincère intérêt qu'on prend à la chose publique, qu'il serait cruel et peut-être imprudent de réprimer tout-à-fait; mais que l'on parle sans cesse et avec véhémence sur ce qu'on ne sait pas et ce qu'on parviendrait à peine à comprendre, voilà ce qui est non-seulement ridicule, mais punissable. On vante en tout lieu et à tout propos la supériorité des Anglais. Elle est très-réelle sur ce point; mais ceux qui la vantent le plus ne prouvent-ils pas suffisamment qu'ils ne la connaissent pas, puisqu'ils sont si peu jaloux de s'en assurer par eux-mêmes? Elle consiste dans une connaissance plus ou moins profonde, mais générale, des intérêts de la patrie et des forces du gouvernement; connaissance sans laquelle il ne saurait exister d'esprit public nulle part. Cette supériorité de connaissances et d'esprit leur est assurée par l'éducation; ce bienfait premier d'une constitution vraiment nationale, c'est-à-dire fondée sur le caractère et les besoins de la nation par ce bienfait premier et permanent qui donne aux discours publics et particuliers une énergie qui tient plus de la justesse des pensées que de l'éloquence des paroles. L'homme qui sait ce qu'il va dire, qu

est pénétré des vérités qu'il annonce, qui est en état de les prouver, cet homme-là est déjà éloquent; il est écouté, il trouve, il forme des esprits capables de l'entendre et de discuter avec lui des intérêts communs. Tant que dans un pays l'éducation portera sur l'examen des intérêts publics, sur l'histoire du temps passé, qui ramène sans cesse aux vrais principes; sur les belles-lettres, qui ajoutent aux connaissances acquises tant de facilités pour les répandre et les faire goûter, ce pays-là sera sous l'égide la plus forte qu'il puisse se donner, celle de l'esprit public; et les discussions y seront non-seulement sans danger, mais y feront la force du gouvernement et de la nation. On peut aller plus loin, et dire à celui qui s'extasie sur l'éloquence qu'il accorde exclusivement aux Anglais : « Aimez la patrie, sachez » son histoire et sa langue; soyez honnête » homme, et en fait d'éloquence et de succès » vous n'aurez rien à envier à d'autres. » Mais qu'on se garde de confondre le salon avec le sanctuaire, de prostituer le langage de la tribune dans l'arène des plaisirs et comiquement pompeux, d'entretenir des intérêts publics les personnes qui n'ont étudié que ceux de leur fortune ou de leur figure.

Je ne suis encore qu'à l'entrée de la carrière que je voulais faire parcourir à mes lecteurs, et déjà les lumières sont incertaines; déjà il faut revenir sur ses pas, et observer que ce qui convient à une nation ne peut convenir à une autre : que sera-ce donc quand il faudra chercher des directions aux individus? L'amour de la patrie pourrait être le même partout, mais la manière de l'aimer, de la servir, de lui faire honneur, peut-elle être partout la même? je ne le crois pas : chaque nation n'a-t-elle pas son caractère? ne pourroit-on pas dire qu'elle a sa couleur, dont les caractères de province sont comme les nuances? Il est des peuples entiers qui semblent ne pouvoir obtenir de succès qu'à la tribune ou à l'armée, comme il en est d'autres qui n'en peuvent chercher que dans le salon ou dans le commerce. Or, les caractères sont comme les terroirs; ils ne produisent à la longue que ce qu'ils peuvent produire. Une révolution peut bouleverser le sol, une chaleur factice peut tromper sur la latitude, mais le caractère comme le sol reprend tôt ou tard ses droits; et la punition de ces essais, auxquels l'histoire nous fait voir les peuples aussi exposés qu'aux épidémies, se retrouve longuement dans la perte d'un temps qui pou-

vait être mieux employé dans l'épuisement des forces, qui s'altèrent toutes les fois qu'elles ne produisent pas naturellement, et dans l'abâtardissement du terroir, qui, rendu à ses produits naturels, les voit incessamment étouffés par une végétation parasite et fatigante. Deux grandes nations du continent ont, à l'occasion de la révolution française, fourni des preuves récentes et si manifestes de cette vérité fondamentale en fait de bonheur public, que je ne puis les passer sous silence.

L'une avait pour trait caractéristique le bon sens, qualité trop rare et qui donne tant de prix à toutes les autres; cette qualité se reproduisait par l'éducation dans toutes les parties de la vie sociale et privée, et présidait à toutes les transactions publiques et particulières. Elle avait mis cette nation en garde contre les principes nouveaux, qui menaçaient la tranquillité de l'Europe, et lui aurait assuré l'honneur d'en triompher, si elle avait su rester fidèle à ce palladium naturel de son bonheur et de sa réputation. Mais en la soumettant par les armes, les Français lui firent connaître et goûter les charmes de l'esprit, et elle devint tout-à-coup honteuse de son lot et jalouse de celui des vainqueurs. Sa bonne et énergique prose devint

poétique et faible. Les phrases, les amphigouries étouffèrent les idées; la religion s'abaissa aux mysticités et eut besoin de cérémonies. L'éducation, qui jusqu'alors s'était réglée sur l'histoire, la statistique et la géométrie, ces grands fanaux pour les nations égarées, s'égara sur les pas de l'imagination dans les labyrinthes de la métaphysique. En résultat, cette nation renonça au bon sens, n'arriva point à l'esprit; et, mécontente d'elle-même, rassemble péniblement aujourd'hui les débris d'un caractère si beau, qu'il semblait promettre à l'espèce humaine de lui conserver toutes les traditions de la sagesse. L'autre avait toujours été remarquable par la finesse de ses conceptions et l'art qu'elle ajoutait à ses nombreux moyens. Le commerce, les sciences, la politique, la poésie, les arts d'imitation lui avaient procuré une longue supériorité, et la souplesse de talens de ses différentes peuplades avait toujours triomphé de l'énergie de grands peuples dont elle est entourée; en un mot, le génie heureux et aventurier qui avait présidé à ses belles destinées, semblait la mettre à l'abri de leurs attentats politiques, et du plan surtout d'un asservissement total et permanent. La révolution française l'avertit que le moment était

arrivé d'interroger de beaux souvenirs, d'évoquer de grandes ombres, de placer des thermopiles à toutes les brèches des Alpes, ou d'attendre sous la protection de muses inoffensives un de ces momens que la Providence livre tôt ou tard à la bonne cause : mais les Français en triomphèrent avec adresse ; en se servant d'une peuplade pour renverser la suivante, ils persuadèrent à toutes qu'ils les associaient à leur gloire, et entraînèrent ainsi son esprit vers des objets contraires à ses intérêts. D'industrieuse, de politique qu'elle était, elle se crut militaire et philosophe, perdit en huit jours ses trophées, ses trésors, sa longue sagacité, et, malheureuse qu'elle est, se cherche une énergie, un caractère national qu'elle n'eut jamais et à la composition duquel aucun élément ne se présentera. L'une, et l'autre nation, abandonnée depuis aux demi-passions, qui servirent à les perdre, crut, en voyant la France se régénérer, devoir adopter en tout ou en partie le système qui la fait renaître, et le bon sens de l'une et l'esprit de l'autre ne sont plus assez puissans pour leur faire comprendre qu'un système, quel qu'il soit, pour cela seul qu'il conviendrait à trente millions d'hommes réunis de tout temps sous un chef, ne saurait convenir

à des peuplades différentes de besoins, d'intérêts, de mœurs, de lois, et qui n'ont de commun que quelques liens fédératifs, la langue à laquelle se rattachent leurs dialectes, le nom sous lequel on les désigne collectivement, et la place qu'elles occupent ensemble sur les cartes géographiques; que ce qui peut être bon là où un seul redemande sa place restée vacante, est inapplicable encore à cette confusion de droits, de pouvoirs, de prétentions où elles se laissèrent entraîner.

Il serait curieux de présenter à la secte des *fondateurs* toute la série des questions qui agitent maintenant le monde : il en est quelques-unes que je crois assez importantes pour me les permettre. Elle ne daignera pas y répondre sans doute, mais j'aurai mis le lecteur en garde contre des succès éphémères, contre des projets funestes; je l'aurai placé dans le point de vue nécessaire pour juger de ces marches triomphales qui, semblables aux trombes redoutées des vieux navigateurs, soulèvent par moment jusqu'aux cieux les flots de l'océan, et il verra alors quel est le port où il faut aller se radouber après une navigation aussi orageuse qu'est la nôtre depuis près de trente ans. Mais revenons aux questions préa-

lables. Quel gouvernement convient aujourd'hui à tel ou tel peuple? car chacun d'eux a ses habitudes, ses intérêts, ses besoins, et même on vient d'en former qui n'ont en eux-mêmes que des intérêts, des besoins contraires, et qui n'ont point d'habitudes communes, parce qu'ils sont composés de parties étrangères l'une à l'autre et complétement hétérogènes ? Sur quelles bases croyez-vous pouvoir placer les gouvernemens quelconques? Connaissez-vous assez les peuples, qui au sortir du cahos ne se reconnaissent plus eux-mêmes? Sont-ils aptes à saisir les détails du plan que vous leur apportez, et assez disposés à y coopérer? Car enfin l'on ne peut se dissimuler que lorsque les maximes de gouvernement deviennent un objet de mode, une moitié du monde est aussitôt menacée du plus grand danger, parce qu'en fait de gouvernement, de mœurs, d'intérêts, de besoins, il ne peut exister de maximes générales; que ce qui fait la prospérité de l'un, produit le dépérissement de l'autre, et qu'en fait de principes il n'y a de bon que ce qui est bien appliqué. Du moment, par exemple, qu'on veut faire du système représentatif un habit à toutes les tailles, que d'avoir une constitution est une mode comme d'avoir un wiski, il faut

s'occuper au plus tôt de trouver une panacée universelle à une contagion aussi générale, et certes on n'y obvierait, en attendant, que par une moralité exquise, comme on n'obvie à une épidémie d'une nature encore inconnue, que par un régime très-sévère. La comparaison de wiski paraîtra bien légère, mais elle m'a souri à cause de l'importance que la légèreté de ce véhicule donne au moindre poids qu'on y place, à la manière dont il y est placé, au caractère de celui qui est chargé de le conduire, et à celui des chevaux qu'on y attèle. Je respecterai toujours de cœur et d'esprit le système représentatif, comme tout gouvernement où le bien qu'il fait contrebalance le mal qu'il craint; je regarderai toujours celui-ci comme une conception qui fait honneur à l'homme qui l'offre à ses semblables et à ceux qui sont dignes d'en profiter; mais je dirai hardiment que s'il convient réellement à quelques nations, il suffit de cette certitude pour déclarer qu'il ne saurait convenir à d'autres. Eh! ne l'avons-nous pas vu déjà? Tous ont voulu des wiskis; les uns tremblent d'y être, les autres d'y monter, et bien des courses déjà sont ajournées.

Le but de cet ouvrage étant de prémunir la génération qui se forme contre toute espèce de

manie, et d'engager celle qui occupe les places à ne pas entraîner l'autre au-delà du possible et du vrai, je suis obligé de m'appesantir sur cette manie de fonder, qui nous tient si éloignés des véritables routes du bonheur. Je supposerai la plus grande pureté possible dans les intentions des fondateurs modernes, la plus grande précision dans leurs calculs, et je leur demanderai si, après avoir fait à la morale la part majeure qu'elle doit avoir dans toute conception politique, ils croient, dans le sens des intérêts nationaux, pouvoir comparer un état petit, compact et méditerrané, comme la Bavière, à la monarchie prussienne, qui, semblable à ces êtres que la grandeur de leur bras fait croire sans corps, se trouve voisine de la moitié de l'Europe, et en contact avec les peuples les moins semblables : la Pologne, vivant d'agriculture avec une noblesse militaire et un peuple esclave, à l'Angleterre, vivant d'industrie et de commerce, sous la garantie éprouvée de son esprit public et l'importante défensive de ses forces morales : la France, formant un tout unique par sa position géographique, militaire, commerciale, et par les traits caractéristiques de la majorité de ses habitans, à l'empire autrichien fondé sur six peuples absolument dif-

férens? Je leur demanderai si l'on peut raisonnablement appliquer les mêmes principes à deux ou trois millions de votans, à qui l'invariabilité des maximes établies et de l'esprit public laisse trop peu de chances pour qu'ils veuillent jouer d'autres rôles que ceux de conservateurs, et à vingt ou trente millions d'êtres qui tous veulent parler, veulent voter, veulent participer à l'honneur de fonder quelque chose? si l'on peut confondre, quant à l'influence inévitable d'une force armée permanente, un pays où le gouvernement n'en a la disposition absolue que hors des frontières, avec un autre où cette force ne peut sans danger sortir pour un instant des mains du gouvernement? Où donc appliqueront-ils leur système et ce prétendu esprit du siècle qu'il faut consulter? quelles sont les *lumières* qui les guideront? quel sera le résultat de leurs idées libérales? seraient-ce la géographie, l'histoire, la politique, l'agriculture, le commerce, les droits et les prétentions, ou les besoins et les inconvéniens, qui les modifieront? Qui, ou qu'est-ce qui nous guidera dans l'application de ces théories si rapides, si brillantes à la tribune et dans les livres, mais si longues, si entravées, si déjouées d'avance, lorsqu'il s'agit de prouver par

les œuvres la supériorité des vues et des principes, la solidité des ressources, l'exactitude des calculs et les avantages de la mode? oui, de la mode. N'est-on pas condamné depuis trente ans a entendre parler de je ne sais quel *esprit du siècle avec lequel il faut marcher?* Qu'est-ce que le siècle? Qu'est-ce que l'esprit du siècle? qu'a-t-il apporté? des incertitudes sur tout ce qui tient à la conscience, à l'honneur, à la sûreté publique et particulière; de grands mots, des phrases banales, et la folle prétention de soumettre toutes les sociétés à une seule idée. « L'esprit, » a dit Locke, « consiste à distinguer en quoi les objets qui » diffèrent se ressemblent, en quoi les objets » qui se ressemblent diffèrent. » Une société ne peut être jugée ni par ni sur les individus qui la composent, mais sur les principes qui la règlent. Les uns naissent faibles, végètent incertains, grandissent corrompus, s'affaiblissent promptement, et disparaissent bientôt. Les autres, tant qu'on les respecte, jouissent d'une jeunesse, d'une vigueur perpétuelle, et n'ont avec cette condition rien à craindre du temps ni de la mode. Les états, dans tous les siècles, n'ont péri que pour en avoir changé, ne se sont régénérés qu'après y être revenus. En se

formant, chaque société eut à calculer ses intérêts d'après sa position ; le temps et l'expérience confirmèrent ses calculs, dont les résultats ne durent plus souffrir d'autre altération que celle des agrandissemens ou des diminutions du territoire et des ressources qui en dépendaient. Ce qui avait été juste et profitable sous de certaines conditions, sous ces conditions-là, devait l'être toujours ; et l'expérience n'étant jamais en contradiction avec la conscience, ni avec le bon sens, devait donner plus de résultats certains, que de petits inconvéniens momentanés ne pourront faire naître d'idées utiles. Un philosophe très-respecté des sectes modernes avait dit (1) : « Les principes fondamentaux, qui sont vrais dans tous les temps » et dans tous les lieux, parce qu'ils tiennent » à la nature de notre cœur et de la société, » si vous les confondez avec ces maximes moins » importantes qui ne sont vraies que dans quelques circonstances particulières ou relativement à telle ou telle forme de gouvernement, soyez sûr qu'avec cet amas de demi-vérités ou de vérités en désordre, vos opérations, toujours louches et incertaines, ne

(1) Condillac, Etude de l'Hist., Ch. II.

» réussiront que par hasard et pour peu de
» temps. »

Mais la secte des *fondateurs*, née au milieu des chocs et des secousses, n'en est point effrayée, et Romulus n'avait pas peur d'une louve, sans doute. Elle ne les croit pas trop nuisibles, et les chocs prévus et mitigés du nouveau système semblent à bien des gens le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et un sûr garant de la virilité perpétuelle des principes régénérateurs. Hélas ! l'amour-propre conçoit sans réflexion, donne des impromptus pour maximes, et, se croyant plus sûr d'arriver, n'avance qu'en courant. Il ne voit pas ce qu'il y a de physique dans les moyens dont il s'empare et dont il ne peut se passer, et que, pour arriver à quelque chose, il faut toujours commencer par observer la marche de la nature. Chez elle, les orages, les irruptions, les débordemens ne servent d'abord qu'à détruire. Elle produit lentement, parce qu'elle attend que tous les élémens coopèrent à son travail, et tous les jours nous offrent quelque preuve des obstacles qu'elle doit vaincre et du temps qu'elle est obligée de consacrer à ses moindres ouvrages ; mais l'homme d'un jour veut produire en un jour. La mort vient-elle l'arrêter dans sa

course, un autre homme vient remplacer le premier, commence autre chose, croit finir, et meurt à son tour; un troisième, un dixième paraît et disparaît avec le plan nouveau qu'il apportait, et de fondateur en fondateur tout se détériore et périt. Dix hommes, avec un seul plan et la marche de la nature, seraient arrivés peut-être aux plus beaux résultats. Mais on veut tout généraliser, on veut appliquer tout à tout, tandis que les seules localités suffisent quelquefois pour décider la question la plus importante. Que de circonstances en administration, à la guerre, en politique, à la cour même; que de circonstances où la nature triomphe de tous les raisonnemens et de tous les travaux. Ah! quelle leçon donna aux hommes ce Roi qui, rassasié de flatteries, fit placer son trône sur le rivage à la marée montante! car il est de la plus exacte vérité, que de croire ou d'exiger d'un homme qu'il soit plus puissant que les élémens de sa sphère, et vouloir l'être soi-même, sont des marques d'aliénation mentale auxquelles il n'est pas permis de se tromper.

C'est cette manie trop générale d'achever tout seul ce qu'on a commencé, qui a le plus essentiellement nui aux belles idées et aux

grandes entreprises. En fait de mérite, inventer est peu de chose, parce qu'inventer n'est ordinairement que l'effet du hasard et le commencement ou la suite d'un cours d'observations ou d'essais, absolument étranger quelquefois à l'invention nouvelle. Souvent une invention n'est qu'une porte ouverte à d'autres inventeurs, et dans sa plus grande utilité, elle conserve plusieurs points de vue sous lesquels la perfection lui manque. L'art secondaire, mais plus grand, plus nécessaire, plus rare, est celui de perfectionner d'après des idées qu'on n'a pas eues et qu'il faut soigneusement étudier, sur des bases qu'un autre a posées et auxquelles notre amour-propre n'ose s'attacher, sur un plan dont le mérite restera à un autre. C'est là cependant où le talent et la vertu, dans leurs communs efforts, trouvent à cueillir des palmes immortelles; c'est là ce qui assurait la gloire et la durée des anciennes républiques. Les hommes passaient, mais l'esprit public demeurait et répondait des principes comme des travaux. Pour avoir voulu mettre l'esprit en serre chaude et lui arranger des latitudes factices et trompeuses, on a fait rétrograder de plusieurs siècles des nations entières; et quand la toute-puissante nature a repris ses droits, il a fallu se

soumettre à toute la suite des anciens obstacles, aux anciennes conditions, et reprendre humblement l'ancien plan : c'est de quoi je prie le lecteur de se souvenir lorsque je traiterai de ce même principe, mais sous un aspect plus direct, dans le chapitre suivant. Le papillon ne peut étaler dans les airs ses brillantes couleurs qu'après avoir été chenille dégoûtante et nymphe hideuse. Ces bons fruits qui viennent charmer la vue, l'odorat et le goût, furent cachés pendant dix mois sous l'écorce desséchée de l'arbre qui semblait inutile, et ne sont venus s'offrir à les satisfaire qu'après avoir paru et disparu sous la forme de fleurs insignifiantes et éphémères. Le printemps trop précoce, si surprenant, si doux à nos sens, si éloquent à notre imagination, n'apporte que la famine, la contagion et la mort ; et ces comparaisons, prises dans les principales opérations de la nature, où il faudra toujours chercher des conseils pour l'administration, ne sauraient être mises trop souvent sous les yeux des personnes appelées par leur place ou par leur ambition, à traiter du bonheur de leurs semblables. « La raison nous » trompe plus souvent que la nature (1). »

(1) Vauvenargues.

« La nature se suffit, » disait Marc-Aurèle, « elle trouve en elle-même tout ce qu'il faut, » le lieu, la matière et l'art. » Sans elle, rien ne réussira jamais, parce qu'elle est mêlée à tout et que tout dépend d'elle. Elle protège celui qui l'aide, mais elle ne souffrira jamais qu'on la contrarie; aussi le jardinier qui cultive a-t-il plus de succès que le planteur qui spécule, et le laboureur qui travaille est-il plus digne de confiance que l'économiste qui calcule. Je rapporterai ici une anecdote de Fréderic II; je la crois peu connue, et elle est d'autant plus remarquable, que le défaut de ce grand Roi avait été long-temps de vouloir hâter les résultats en tout genre. Dans les dernières années de sa vie, travaillant un jour avec M. De Massow, ministre chargé des colonies fondées en Pologne, il finit en lui disant : « N'en doutez pas; de tout ceci nous verrons » de bien beaux fruits dans vingt-cinq ans. » Le vieux ministre demeura stupéfait de ces paroles dans la bouche du vieux Roi, et Fréderic, devinant sa pensée : « Sachez qu'il faut » toujours régner comme s'il ne fallait jamais » mourir. » Qu'eût été ce monarque, justement fameux, s'il eût dédaigné les plans du grand-électeur son bisaïeul, et les moyens que

lui prépara son père pour les exécuter? Qu'eût fait Charles-Quint s'il se fût écarté des maximes de Ferdinand-le-Catholique et de Ximènes? Parlerait-on d'Oxenstiern s'il s'était cru plus de talens que Gustave Adolphe? Quel eût été celui de Louis XIV sans le ministère de Richelieu? Peut-on citer un beau règne qui n'ait été précédé d'un bon règne, ou employé à cicatriser peu-à-peu les plaies d'un mauvais? Il n'y a que l'individu qui naisse, qui vive et meurt en peu d'années; la chose publique vit toujours, le temps seul lui prête l'expérience nécessaire; l'expérience seule fixe les principes qu'elle doit suivre, et sans eux notre esprit et nos mains n'élèvent que des monumens aussi périssables que l'ouvrier. C'est surtout à la suite des bouleversemens et des révolutions qu'il est important d'étudier et de suivre la marche sage et lente de la nature. Parce qu'il ne fallut qu'un orage pour détruire vos champs, n'allez pas vous flatter qu'il ne faudra qu'un coup de bèche et une poignée de graines pour rendre à la terre qu'il a submergée ou calcinée, ses facultés génératrices. Il faudra des canaux d'écoulement ou d'irrigation, des engrais, de légères semailles, de fréquentes jachères, des travaux progressifs et infinis, pour rendre à votre patrimoine sa

valeur et sa réputation. Ce ne sera pas vous, pas même votre fils, qui jouirez du résultat de tant de peines; mais si après avoir donné à votre famille l'exemple du travail et de la patience, vous lui léguez les preuves de la sûreté de vos principes et les résultats parlans de votre expérience; si elle repose à l'ombre de ces arbres et boit le vin de ces vignes que vous avez plantées; si ce toit que vous lui aviez élevé résiste à la tempête, alors vous vivrez des siècles au-delà de vous même, et vous serez plus puissant après votre mort que vous ne pourriez l'être de votre vivant. Présent, vous n'aviez pour vous que votre opinion, votre volonté, vos mains, votre voix; mort, votre heureuse famille, votre toit héréditaire, vos troupeaux, vos champs, vos vergers, vos ruisseaux, tout parlera de vous et pour vous : TE SAXA LOQUUNTUR.

Rétablir ou perfectionner est donc assez beau, assez grand, assez habile; mais fonder! ceux qui y prétendent si légèrement aujourd'hui savent-ils bien ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils osent? Fonder! connaissent-ils seulement le terrain qui les porte, les matériaux dont ils pourront disposer, et la manière dont il les faut employer? Fonder! Ils mourront ce

soir, demain, et ne savent pas même qui leur succédera. Fonder! passe pour des monarchies militaires, mais des gouvernemens représentatifs! Où sont les masses de vertus et de connaissances sur lesquelles se placent ces édifices si longs à élever, si difficiles à faire tenir; qui, semblables dans l'origine aux châteaux de cartes, coûtent tant de soin, tant de précautions, que le moindre souffle renverse continuellement, et qui redoutent jusqu'à la respiration haute et embarrassée de l'architecte. On nous dit avec une simplicité étudiée, on répète avec une bonhomie enfantine, que l'esprit du siècle, que le vœu général est pour le système représentatif, pour des constitutions appelées libérales. Je ne dirai point que je ne le crois pas; ma voix n'est rien dans un si grand procès. Je ne répéterai pas ce que je viens de dire sur l'application inutile d'un remède si étrange en soi et si étranger à la nature de nos plaies, on peut ne pas m'en croire; mais je proposerai à la secte des *fondateurs* une question qui me paraît, et à moi seul peut-être, assez difficile à résoudre. Cette question naît pour chacun à l'aspect d'une armée, d'une grande armée, surtout dans un temps où, par une contradiction bien frappante avec les opinions qu'on cherche à faire triom-

pher, les nations entières, sous le nom de *landwehr*, de *gardes nationales*, ont été transformées en armées. Je demanderai comment, depuis la formation des sociétés, on a fait mouvoir la foule enrégimentée, au moyen d'une seule volonté? Qu'est-ce qui fait la force de cette volonté? l'indépendance et le secret. Qu'est-ce qui constitue l'indépendance? la force. Qu'est-ce qui assure le secret? l'indépendance. C'est donc au moyen de l'indépendance, du secret et de la force qui en résulte, que l'on conduit le grand nombre, et ces trois élémens nécessaires d'une autorité active, ne pouvant se réunir que sur une seule tête, voilà le gouvernement d'un seul reconnu nécessaire dans tout état où il y a une force armée. Comme ce n'est pas dans la marche ordinaire des événemens qu'il faut chercher des lois au maintien d'une constitution quelconque; que la sagesse consiste à prévoir tout ce qui pourra déranger cette marche constitutionnelle; que la sagesse antique n'est pas comme le génie moderne, qui se cherche ou se crée des obstacles pour la gloire et le plaisir d'en triompher, il faut de deux résolutions contraires en choisir une à temps: ou le pouvoir militaire sera permanent, ou il sera temporaire. Dans le pre-

mier cas, la constitution quelconque est toujours en danger; dans le second, il reste à fixer les circonstances où ce pouvoir sera établi : mais c'est là où l'histoire nous fournit une leçon importante, et qu'aujourd'hui personne, dit-on, ne veut recevoir. Qu'on me pardonne de réveiller une question si délicate ; mais au moment de proposer des moyens qui peuvent obvier à tout, des moyens applicables partout, puis-je faire autrement que d'établir une nécessité absolue d'y avoir recours ? Peut-on parler des remèdes sans parler de la maladie, sans en établir les caractères et les dangers ?

Une erreur de tous les siècles a été de croire qu'une nation était toujours à temps de nommer un dictateur, et de suspendre sa loi de HABEAS CORPUS, mais l'histoire ne nous permet plus de le croire. On nomme toujours trop tard un dictateur, on veut qu'il triomphe d'un danger; mais ce danger, il eût été plus sage et plus facile de le prévoir. Cependant l'état est sauvé, et ce dictateur rentre dans la classe d'où on l'avait fait sortir, mais il laisse à l'intrigue une échelle de plus pour faire arriver l'ambition à la tyrannie. Certes, entre l'imprévoyance et l'impéritie qui menacent toujours les institutions les plus sages, on ne pourra

jamais se dérober à la nécessité des lois de circonstances; mais comment ne pas chercher à s'y dérober autant que possible? Qu'on y songe bien : les lois de circonstances sont autant de secousses, quelquefois imperceptibles pour le grand nombre, mais où l'observateur reconnaît toujours l'effet des feux cachés. Elles ne renversent pas l'édifice, mais elles l'ébranlent; lorsqu'on les remarque, lorsqu'on en parle, elles ne sont d'abord pour la foule qu'un objet de curiosité, un aliment aux discours de l'ignorance et de la vanité; mais elles remplissent de soucis l'existence politique et morale de ceux qui se trouvent chargés des destinées publiques. Que l'on songe à l'énorme trahison que sont obligés de se faire les *fondateurs* en demandant la suppression ou la suspension des lois qu'eux-mêmes ont données, en sollicitant la faculté temporaire d'en établir d'autres; à l'émotion qui se propage spontanément du centre à la circonférence, à tout ce que l'intérêt et la curiosité cherchent à soulever dans ces crises momentanées, et qui, sans doute, seraient sans danger s'il dépendait des hommes de cesser d'être ce qu'ils seront toujours, tant qu'ils ne seront pas pénétrés de la petitesse de leurs vues, de la faiblesse de leurs moyens et

de leur incertitude habituelle dans la manière de les employer. C'est donc à cela, et non à l'existence de systèmes plus ou moins perfectionnés, qu'il faut songer aujourd'hui. Que ce qui a été fait demeure et soit regardé comme bien fait, nous n'avons eu que trop de changemens, trop d'essais; mais qu'on se hâte de consolider tant de fondations nouvelles, et qu'on apprenne enfin aux hommes à respecter leur propre ouvrage.

Un chef d'armée, pourvu qu'il sache son métier et que ses intentions soient pures, ne rencontre jamais cette complication d'obstacles dont les chefs du gouvernement le mieux calculé se trouvent toujours entourés. Son secret est impénétrable, sa volonté est au-dessus des murmures, son autorité au-dessus de la résistance. Sa tête est riche de toutes les ressources de l'état, son corps est armé d'un million de bras; et s'il consulte, c'est moins les lumières d'autrui qu'il cherche, que l'occasion de développer les siennes. Il parle, tout écoute; il ordonne, tout se range; il commande, tout frappe : s'il triomphe, tout est à genoux; s'il est battu, il conserve avec de grands moyens l'espérance de mieux faire, et les fruits amers, mais précieux, de son expérience ne se perdent

point au milieu d'indiscrètes clameurs, d'inutiles récriminations et de coupables résistances. Ainsi pensaient les Suger, les Ximènes, les Richelieu, les Oxenstiern, ces grands ministres oracles de la postérité. Dans le cours de leurs administrations longues et prospères, ils ne s'arrêtaient ni devant l'humeur d'un grand, ni au bruit d'un faubourg. Les factieux ne trouvaient en leur présence ni voix ni plume, et tout ce qui aurait pu servir à troubler l'état, disparaissait avant d'y parvenir. Le salut de la patrie, la réputation nationale étaient les immuables lois auxquelles ils rattachaient toutes les autres; les modifier n'appartenait qu'à leur génie conservateur; et le lendemain de leur mort, le bon citoyen, l'homme sensé, vaincus par l'ascendant d'une autorité si enviée dans son cours, mais si glorieuse et si bienfaisante dans ses résultats, pleuraient déjà ce que d'abord ils avaient redouté, regrettaient déjà ce qui long-temps leur avait déplu. Qu'un petit souverain d'Allemagne ou d'Italie donne à sa province une constitution capable de la défendre contre le luxe de ses successeurs ou la poésie de leurs ministres, il n'aura de force armée que pour la garde de sa personne, de ses jardins et de la grande route; il sera *libéral* impuné-

ment, et les *lumières* arriveront dans la proportion nécessaire au territoire ; mais que dans de vastes monarchies où, dans les unes, tout a été renversé, dans les autres tout est usé, on mette en main à chacun la truelle et l'équerre, et cherche à augmenter cette fongue de fondations qu'il est si nécessaire, je ne me permettrai pas de dire de réprimer, mais de diriger, voilà ce qui mérite une attention religieuse dans le plan et très-sévère dans les résultats. C'est un devoir de le dire, et il est flatteur à l'homme de le pouvoir librement à une époque où tant de souverains légitimes consacrent à l'envi leurs veilles et leur cœur au bonheur des nations ; où, remontés sur leurs trônes les armes à la main, et pouvant du haut de ces tribunaux héréditaires où personne ne pourrait sans crime leur aller demander compte du pouvoir qu'ils exercent, on les a vus déposer le glaive, redescendre avec amour, se précipiter vers la foule égarée, et l'appeler à la délibération des intérêts communs ; où, pouvant avec succès réclamer d'antiques possessions, des droits mille fois reconnus, des sermens répétés par vingt générations, ou pouvant du moins, comme chaque individu, demander à la société compte, justice et vengeance d'ou-

trages et de spoliations sans nombre que nul être n'est obligé de souffrir, on ne les a entendu parler que des malheurs et des besoins publics, ne vouloir défendre que le palais du riche et la cabane du pauvre, ne vouloir protéger que les fruits de la terre et de l'industrie, ne plaider que pour la religion et la morale. Ah ! si ces pères du peuple sont condamnés, comme le reste des hommes, à errer quelquefois, ce n'est pas à nous à nous garder d'eux ; dans la vie des états, un mauvais règne n'est qu'une nuit d'orage ; c'est à eux à se garder de nous, et c'est là, pour eux comme pour nous, pour nous comme pour eux, ce qui doit assurer aux idées que je vais présenter l'attention générale. Qu'importe celui qui parle, qui écrit ! qu'importe le plus ou moins de talent de sa sollicitude, ou de son courage ! La vérité est une, le danger réel, le remède simple, et le devoir de les indiquer sacré. Nous avons eu de terribles leçons ; qu'ont-elles produit ? la paix accordée aux maximes les moins propres à nous rendre heureux. Nous sommes fatigués, harassés, punis, mais nous ne sommes pas convertis. Nous ne pouvons plus agir, mais nous parlons toujours, et sans parler jamais de ce qui nous manque et de ce qu'il faut enfin nous

assurer : *une éducation convenable aux circonstances où nous nous trouvons*, appropriée à nos premiers besoins, qui ne plie pas devant ce qu'on appelle l'esprit du siècle, mais qui, s'il existe, l'épure et le dirige. Il faut sortir enfin de ce cercle vicieux dans lequel la société est comme établie. La tiédeur qui naît de la tranquillité, la lassitude que produit l'uniformité, l'indifférence des passions calmées, sont à la longue ses plus grands ennemis. Les factions, les cabales, les intrigues lui seraient moins funestes que cette apathie, cette stupeur où des principes pernicieux et de mauvaises mœurs noient les citoyens. L'ambition fait naître des vertus en même temps que des crimes, au lieu que l'indifférence n'admire point assez les unes, et n'a point assez d'horreur des autres. C'est par le respect pour les lois et pour ceux qui nous les donnent qu'on arrive au bonheur public ; c'est par les mœurs qu'on arrive à ce respect nécessaire : ce n'est que par l'éducation qu'on arrive aux bonnes mœurs. C'est donc de l'éducation qu'il faut, avant tout, s'occuper maintenant : non de cette éducation frivole et brillante dont on pourra toujours abandonner le soin à la vanité paternelle ou maternelle, mais de cette éducation forte et raisonnée qui porte

à aimer le prince et la patrie, la société et les individus; qui ne se trompe jamais, parce qu'elle intéresse la conscience à tous ses résultats; qui fait toujours des honnêtes gens ou de grands hommes, et sépare pour jamais dans le cœur le besoin d'être utile de la manie de détruire ou de fonder. « La société se conserve » par des devoirs, et se mène par des autori- » tés (1). » Il faut enfin que le genre humain se pénètre d'une vérité à la fois si simple et si importante. Elle est dans tous les cœurs, mais étouffée par des sophismes : tous les esprits la saisiront, mais il faut la leur présenter dès le berceau, et leur en faire un article de foi et de discipline; ils ne pourront alors l'abandonner sans rougir, et à chaque fois qu'ils rougiront, la société sera sauvée du danger nouveau qui la menaçait.

---

(1) Fiévée.

II.

De l'influence décisive qu'il faut assurer a l'Éducation.

Tout comme vingt millions d'hommes réunis ne pourraient, avec la plus ferme volonté et la plus rare industrie, changer en or une barre de fer, de même, toute la puissance et l'esprit du monde, et l'intrigue la plus soutenue, ne pourraient accoutumer un peuple à des lois qui n'auraient pas été prises dans ses besoins, ses mœurs et son caractère. Cependant, telle est l'erreur du moment : erreur presque générale. Qui oserait la combattre ? à quoi servirait de l'entreprendre ? c'est assez de la signaler à ceux qui ne mettent point l'amour-propre au-dessus de l'intérêt. Le temps fera ce que n'obtiendrait point aujourd'hui la raison. Armé de circonstances invariables, il minera ce que l'autre attaquerait en vain ; et je me trompe fort, ou ce grand et long travail est déjà commencé. Laissons donc en paix les *destructeurs* et les *fondateurs ;* laissons-leur croire qu'ils ont réussi. Laissons gémir les

conservateurs, secte peu nombreuse et trop tardive, mais toujours opposée aux deux autres, et qui, non moins exagérée qu'elles, n'a recueilli, pour prix d'efforts généreux et constans, qu'un ridicule solennel et un injuste mépris. Ne songeons plus à changer ni à mitiger un droit public protégé par ceux même qui y trouvent le moins de garanties; bornons-nous à examiner attentivement ce que peut encore l'homme en faveur de la société, vers laquelle la morale, la religion et ses intérêts les plus chers le rapelleront toujours. Laissons aux systèmes divers et à la mode qui les présente tour-à-tour, leur influence passagère, et voyons s'il n'existe pas pour chaque individu quelques principes qui, étant nécessairement ceux de tous, rendront à la société le degré de vigueur dont elle aurait besoin pour résister désormais à l'influence désastreuse des contagions morales.

Commençons par examiner pourquoi le système représentatif a trouvé tant et de si chauds partisans. C'est la contagion du moment. Les symptômes particuliers qu'on y peut remarquer sont aussi à portée de ceux qu'elle menace, que de ceux qu'elle a attaqués, et à cet égard on ne sauroit en imposer à personne. J'ai quelque crainte de déplaire à la majorité en proposant

une semblable consultation, mais elle est indispensable à l'adoption des remèdes que je crois les plus propres à tarir le mal dans sa source. Il y a bien assez de justice encore parmi les hommes pour qu'ils ne la refusent pas à la seule manière de donner un corps et des bases à cette brillante fantasmagorie, de métamorphoser les *lumières* en sagesse, et les *idées libérales* en bienfaits.

Ceux que leur naissance appelle à régner aiment le système représentatif, parce que la part qu'ils y ont est toute en prérogatives : les plus belles, les plus nobles parties de la souveraineté n'appartiennent qu'à eux, la répartition des grâces, le droit de pardonner, la gloire militaire, si elle a des charmes pour eux, un respect que rien ne peut altérer, et une inviolabilité de leurs personnes, qui est le premier article de la constitution. Les ministres l'aiment parce qu'ils sont les maîtres de l'état, pour peu qu'ils soient d'accord, et que chacun d'eux, avec la majorité dans le conseil, croit pouvoir l'être à lui seul ; parce que le ministère, le plus court même, est un moyen de se faire des amis ou de placer ceux qu'on avait ; et puis, soyons toujours francs avec nous-mêmes, qui de nous, arrivé là, ne se croit beaucoup d'esprit,

ne fût-ce que pour y être arrivé ? La nation l'aime parce qu'elle semble assurer toutes les places à chacun des individus qui la composent. Le gentilhomme, s'il est Pair, a une voix délibérative ; s'il ne l'est pas, il peut le devenir; s'il ne le devient pas, l'espoir de devenir député ou ministre lui reste. Le bourgeois peut être député, et s'il l'est, se trouve un moyen de plus pour arriver à la Noblesse, à la Pairie, au Ministère ; et souvent, peut arriver à tout cela pour n'être point parvenu à se faire Député. Le militaire voit, en temps de paix, un nouveau moyen de briller dans l'une des deux chambres, et s'y présente avec un espoir de succès particuliers qui tient à son état, et que d'autres n'y pourraient apporter. L'homme de robe, confiné jadis dans la sphère poudreuse des tribunaux, se flatte d'avoir enfin toute la nation et l'Europe même pour juges de ses talens et de son éloquence, et d'échanger un mince salaire ou d'incertaines épices contre les récompenses les plus flatteuses : le commerçant, et non sans avoir en sa faveur de grands et modernes exemples, croit déjà soumettre l'état et les deux mondes à la magie de ses spéculations, et se met de loin en route pour arriver au ministère des Finances ou de l'intérieur : l'homme

de lettres, longuement absorbé dans un travail ingrat, trop long-temps nourri de froids éloges, se flatte de faire succéder un jour l'utile pratique à l'incertaine théorie, et, par la facilité des applications, de se constituer à la fois juge et partie. Le vieillard, jusqu'au bord du tombeau, se flatte de voir accueillir enfin les résultats de son expérience et les fruits d'une sagesse ignorée jusque-là. Le jeune homme, voyant tant de portes ouvertes, se félicite depuis l'école du rôle qu'il va choisir, et ne critique que la loi qui l'oblige à attendre qu'il soit en état de le remplir. Les femmes, qui aiment tant l'influence, se voient comme transportées sur un plus grand théâtre, et, parce qu'elles peuvent faire des héros, se croient capables de faire des ministres et des députés. En un mot, les rangs, les âges et les sexes, qu'on n'avait jamais vus d'accord, n'ont plus qu'une voix lorsqu'il s'agit de prôner et de soutenir le système représentatif; et, il faut l'avouer, au premier aspect, il offre à tous un grand et égal intérêt. Mais où sont et d'où prendre les masses de talens, de vertus, de sagesse nécessaires à l'action uniforme d'une machine aussi compliquée? Au défaut de certitudes, où sont les probabilités, où sont les possibilités qui rassureraient

contre les effets contraires qu'on en peut craindre ? L'homme sans ambition ne les voit nulle part : il cherche avec angoisse des appuis quelconques contre l'ivresse générale, à qui on en a abandonné la direction. Encore une fois, ne changeons plus; adoptons tous, et de bonne foi, ce que veut une si grande majorité : mais dans le sens nouveau où nous marchons depuis si peu de temps et avec tant de rapidité, voyons du moins ce qui nous reste à faire pour y marcher avec une pleine sécurité.

Il est dans le Nord un usage général pour la construction des édifices de bois, de quelque grandeur qu'ils soient et à quelque usage qu'on les destine : les églises, les palais, les cabanes sont soumises aux mêmes précautions. Sur les dimensions données, on enfonce dans le sol quelques piliers temporaires, et sans plus s'occuper des bases, on élève le bâtiment, on le couvre et l'on s'y loge. Au bout d'un certain temps, qu'il faut accorder à l'influence du climat et au jeu des matériaux, lorsqu'on juge que le travail de la nature est accompli et que c'est à l'art à reparaître, de grosses pierres ou des briques, réunies par un bon ciment, rejoignent le bâtiment au terrain destiné à le porter; les piliers temporaires disparaissent; et

cet édifice, qui long-temps semblait en l'air, défie, pendant un siècle au moins, le peu qu'il est accordé aux œuvres de l'homme de défier. Qu'on me permette de comparer les monarchies rebâties sur un nouveau plan au premier état de ces constructions boréales, et je proposerai de mettre une bonne et solide éducation, dont les matériaux seront fort unis entr'eux par la morale et la religion, à la place des légers poteaux sur lesquels je les vois appuyées. Une pareille base est tellement propre à les porter, elle porterait si aisément tout le système social du globe, qu'il suffit de l'indiquer pour rappeler ce qu'elle a d'excellent, et pour décider les fondateurs à y revenir. Qu'on écrive ensuite des volumes sur la meilleure manière de la construire, de l'interposer entre le sol et l'édifice, de l'approprier à l'une et à l'autre, rien ne sera plus naturel, plus louable, ni plus utile, et l'art de gouverner y gagnera tous les jours. Je ne veux tirer d'autre avantage d'être le premier à y rappeler les hommes, que l'indulgence dont je vais avoir besoin en leur soumettant quelques idées de détail, qui ne me semblent pas moins importantes que les vues générales dont je viens de leur faire hommage, et qui, bien que fort anciennes, pourront paraître neuves au plus grand nombre.

§ I. *De l'Éducation proprement dite.*

Depuis que les princes ont daigné descendre volontairement jusqu'à nous, qu'il nous a été permis de monter jusqu'à eux toutes les fois qu'un intérêt quelconque nous ferait désirer de traiter directement avec leur pouvoir; depuis que chaque individu peut se croire appelé à y être associé par une constitution légale; que de quelque point qu'il parte, et par quelque route qu'il marche, il est en rapport avec des intérêts généraux, on ne saurait douter que l'éducation publique ne soit celle qu'il faille préférer. Du moment où les ambitions et les destinées ne sont plus relatives, où chacun possède et jouit au même titre, où rien ne saurait plus se faire qu'au moyen de discussions et de transactions publiques, il est évident qu'on ne saurait trop se hâter de jeter dans la foule celui qui doit s'y débattre pendant toute sa vie. L'éducation particulière était indispensable à l'époque où, par un principe contraire à ceux d'aujourd'hui, les gouvernemens croyaient de leur sagesse et de l'avantage de tous, que les différentes castes ne fussent jamais confondues; où l'homme d'épée, de robe, de finances, ou de lettres, placé sur sa route

particulière, n'aspirait qu'aux honneurs où elle pouvait conduire, et aux talens qui étaient nécessaires pour les mériter; où, depuis le laboureur jusqu'au prince, le public eût traité de fou; et le gouvernement d'homme dangereux, celui qui serait sorti de sa carrière naturelle; où, loin de se croire propre à tout, on était assez fier de se croire bon à quelque chose. « Nous » recevons trois éducations différentes, » disait Condillac (1) : « celle de nos pères, celle » de nos maîtres, et celle du monde. » Je dirai bientôt pourquoi, de nos jours, la première ne vaudrait rien, et pourquoi la seconde serait inutile si elle ne faisait, dès l'instant de son début, partie de la dernière. Il paraîtra si évident qu'avec le système nouveau l'éducation publique est la seule qu'on puisse adopter pour tous les individus destinés à vivre en société, qu'il ne restera à ceux qui partagent mon opinion qu'un seul regret : c'est que les enfans appelés par leur naissance au trône, n'y puissent prendre part. Pour bien conduire des hommes, il les faut bien connaître et en être connu. Ils ont tous en eux-mêmes un mélange de bonnes et mauvaises qualités, qui, bien ob-

(1) Étude de l'Hist., Liv. IV, Ch. IV.

servé, établit une indulgence réciproque et presque générale, dont les effets doivent se retrouver dans toutes les affaires et les relations de la vie. Il faudrait pouvoir dire, en montrant à ses camarades l'enfant-roi : « Le voilà. Il est » fait comme vous ; il n'est ni plus fort, ni plus » faible ; ce n'est qu'un enfant, qu'un jeune » homme comme vous : mais tôt ou tard, re- » vêtu de l'autorité au nom de la loi, il sera » l'ouvrier et le garant de votre bonheur ; il » sera l'image de la Providence : vous obéirez » à son pouvoir ; vous respecterez sa personne, » vous la défendrez au prix de votre sang ; vous » excuserez ses défauts en faveur de ses qu- » lités ; l'oubli de ses fautes sera la récom- » pense de ses peines, et nul d'entre vous ne » le pourra tromper. »

Une constitution ne se soutient que par les bienfaits qu'elle apporte et par l'opinion qu'on en a ; c'est là proprement ce qu'on apelle l'esprit public : mais ces bienfaits ont besoin d'une garantie, d'une garantie qui soit au ressort de tous. Où en trouver une plus forte que dans la morale publique ? où en trouve à celle-ci une plus réelle que dans l'éducation ? et quelle éducation est plus faite pour l'assurer, que celle qui met en présence, dès qu'ils com-

mencent à réfléchir, tous ces êtres différens d'âge, de caractère, de fortune, mais dont toute la vie doit se passer à veiller à des communs intérêts, et dont chacun sera responsable, en tout ou en partie, du maintien des principes fondamentaux ? S'ils ne sont pas élevés également et d'après ces principes, si les objets de l'intérêt général ne leur apparaissent pas sous le même point de vue, si à l'importance reconnue des maximes on ne joint pas la puissance des exemples et la force des habitudes, on n'aura rien obtenu en faveur de la constitution; tous ces êtres se rencontreront trop tard; au moment de se jeter dans la circulation générale des affaires et des événemens, ils se trouveront étrangers les uns aux autres. Partant de points différens, au lieu de marcher ensemble, ils se rencontreront, se heurteront, ou se croiseront dans tous les sens. Il faudra qu'ils perdent la moitié de l'existence civile à s'essayer, à se reconnaître; et le char dépositaire de la statue de Pallas, qui dans sa marche triomphale ne doit jamais s'arrêter, ne marchera que par momens et par secousses. Partout et toujours, il faudra, pour la sûreté et le maintien de l'état social, des princes et des sujets fidèles, des conseillers éclairés, des

guerriers dévoués, des magistrats intègres, des hommes de lettres moraux; mais où sont-ils plus nécessaires que sous un gouvernement représentatif, et où les trouver, si ce n'est dans la même école? « Le gouvernement est comme » toutes les choses du monde; pour le con- » server, il faut l'aimer (1) : » et ce qu'on doit aimer solidement ne s'aime pas tout d'un coup; l'amitié ne se fonde que sur l'estime : l'enjouement lui ressemble, mais l'enjouement n'est pas l'amitié.

Il semble qu'à distance, les grandes idées protectrices de l'ordre social se présentent à l'esprit de l'homme de la même manière que les cimes élevées se montrent à ses yeux. Tant qu'il en peut saisir l'ensemble, il se délecte dans un si magnifique spectacle, et le désir de s'en approcher enflamme toutes ses facultés; mais à mesure qu'il avance, l'ensemble disparaît, les détails s'agrandissent, et sa propre petitesse l'effraie; l'espoir d'arriver diminue, le courage lui manque, la confiance s'éteint, la volonté cesse, et il n'écoute plus la voix qui l'invite à jouir. Voilà pourquoi le nombre de ceux qui atteignent les sommités physiques et

(1) Condillac, Étude de l'Hist.

morales, est si petit et diminue tous les jours; voilà pourquoi il faut y envoyer les hommes en masse.

C'est souvent de ceux qui nous ont fait le plus de mal qu'on apprend le mieux à bien faire. Ne dédaignons jamais les conseils et les exemples que nous offre l'histoire de ces hommes qui n'admettaient comme utile que ce qui l'était à leurs intérêts. Les mauvaises intentions, armées des défiances sans nombre qui en sont inséparables, se servent ordinairement de voies plus sûres et de moyens plus actifs que les bonnes, qui croient pouvoir marcher seules et désarmées. Évitons surtout de nous laisser dégoûter par l'hypocrisie, toujours plus habile que la vertu, des ressources qu'elle emploie, et ne nous privons pas de cette unité d'intention ou d'action qui la fait arriver au but. Quel parti prodigieux Buonaparte n'a-t-il pas tiré de l'éducation publique ! Il la voulait telle, parce qu'elle seule pouvait lui livrer toute une génération enveloppée dans le même filet. Ne se flattant pas de séduire ou de persuader celle qui marchait avec lui, car il ne la pouvait tromper ni sur ses droits, ni sur ses intentions; mais, assez certain de lui survivre par tout ce qu'il avait organisé en faveur de la

mort, il songea de loin à s'assurer de la génération suivante, pour achever sans rivaux sa funeste carrière, et pour laisser en paix sa famille sur l'amas de superbes débris destinés à servir de monument au fondateur de la tyrannie universelle. Avec quel soin il faisait mêler sa puissance, et les idées d'utilité et de gloire qu'il y voulait attacher, aux maximes dont on infectait les jeunes cœurs ! avec quel art on les enivrait du bonheur de lui appartenir ! Qu'on lise le Catéchisme, qu'on examine les cahiers d'où se tiraient des principes pour tous les sentimens et des préceptes pour toutes les leçons, la postérité refusera d'y croire. « Dieu » avait fait de Buonaparte l'objet de sa di- » lection, le chef-d'œuvre de ses mains, » et n'avait fait le reste que pour lui. Les » peuples qui ne s'étaient point soumis à la » première sommation, étaient, depuis le » commencement des choses, destinés à une » ruine totale. On ne pouvait en sûreté de » conscience aimer et servir que lui, et il y » fallait sans balancer donner sa fortune et sa » vie. » Cela paraissait à la fois monstrueux, incroyable et fou ; mais tandis que les uns dévoraient leur indignation, que les plus courageux haussaient les épaules, ces semences im-

Digitized by Google

pies produisaient d'immenses récoltes ; et cette jeunesse ardente, dont on avait longuement enflammé l'imagination et perverti le cœur, fournissait d'heure en heure des bataillons de seïdes à ce nouveau Mahomet. Tant qu'on lira l'histoire, on se souviendra de l'École polythecnique aux barrières de Paris, et l'on déplorera le dévouement sublime et malheureux de ces jeunes héros, qui, mourant pour celui qui déjà survivait à sa honte, croyaient mourir pour la patrie; pour une patrie dont ils eussent été l'orgueil à la suite d'une autre éducation.

§ II. *De l'Influence domestique.*

Une des raisons qui militent le plus puissamment en faveur de l'éducation publique, gît dans l'absolue nécessité de mettre la génération qui s'élève, complétement à l'abri de celle qui est établie, et de laquelle il est important pour son bonheur qu'elle n'adopte ni les opinions ni les souvenirs. Qui naît dans l'épidémie, mourra de l'épidémie, si on ne se hâte de le faire changer d'air, de régime et d'alimens; et s'il n'en meurt pas, ne se fera pas de scrupule peut-être de la propager. Je ne tiens pas la génération présente pour coupable, mais je la tiens pour corrompue et partant pour dangereuse.

Ce que j'ai dit et détaillé dans la première partie de cet ouvrage, s'adresse à elle, et c'est elle qui m'a forcé de songer au meilleur moyen d'empêcher que son influence ne s'étende au-delà de l'époque qui sera le terme de son existence. Je n'ai pas eu la présomption de croire qu'il m'appartînt de la convertir, mais j'ai, comme tous ceux qui la composent, le droit de désirer que ce qui a fait nos malheurs et notre honte périsse avec nous. Ce n'est point à des êtres trompeurs ou trompés qu'on peut abandonner le soin de créer des destinées morales à la postérité : la race humaine a besoin d'être retrempée, et elle ne peut l'être que par des mains pures. Il est une sorte de virginité de cœur qui s'est perdue et qu'il faut retrouver. Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas, et ce serait trop demander à des hommes faits, que le sacrifice général et absolu des habitudes, des principes, si toutefois ils en ont, des mœurs et des souvenirs : peu d'entr'eux voudraient le promettre, l'amour-propre ne le souffrirait pas; et les meilleurs seraient trop empêchés de tenir leur parole pour qu'on pût s'y fier. C'est l'improbabilité des vertus qui, dans les siècles d'erreur et de corruption, empêche de les chercher ou d'y croire ; ainsi que sous un gouvernement

fort les sujets sont à peine connus, parce que tous portent la même livrée, sous un gouvernement faible, nul ne se presse de montrer des qualités dont on soupçonnerait les motifs.

Le premier inconvénient qui se rencontre aujourd'hui dans les familles, est l'imprudente familiarité qui s'est établie entre les pères et les enfans, aux dépens de l'autorité que les uns doivent nécessairement avoir sur les autres. Qui répond aujourd'hui à l'état de cette foule d'êtres privés de principes et dont les lois ne répondent pas encore? Qui répond à la société des mœurs de ce sexe, qui ne saura jamais commander s'il n'a su obéir, et de la pureté de cet autre, qui est destiné à obéir toujours? L'enfant qui n'apprit point à aimer ses parens de cet amour qui semble n'appartenir qu'à la divinité, de cet amour aveugle qui ne voit rien d'imparfait ni d'injuste dans ceux qui en sont les objets; qui ne confond pas sans cesse la tendresse avec le respect et le respect avec la tendresse; qui croit avoir tort dès qu'il déplaît; qui se sent l'âme pénétrée de reconnaissance, lors même qu'il n'a obtenu que ce qu'on ne pouvait lui refuser : cet enfant, devenu adulte, où prendra-t-il du respect et de l'attachement pour ses maîtres, du respect et de

l'obéissance pour ses supérieurs, du respect et du dévouement pour son gouvernement? Qu'est-ce qui le portera alors, si ce n'est la vile crainte des châtimens, à traiter les lois, les mœurs, les usages, les préjugés, les intérêts de la patrie avec le respect qu'on ne lui a jamais inspiré pour les auteurs de ses jours, pour ses premiers bienfaiteurs, pour cette première autorité qu'il rencontra dans la vie? On veut être aimé de ses enfans, mais ce n'est que depuis trente ans qu'on croit que la tendresse ne peut marcher de front avec le respect. On veut se faire de ses enfans des amis; mais qu'est-ce que l'amitié entre de pareils supérieurs et des inférieurs qui le sont par tout ce qui doit pénétrer de respect un être pour un autre; et pourquoi de l'amitié lorsque la nature et la conscience leur ont donné pour liens la tendresse paternelle et la piété filiale? On veut, au moyen de l'imprudente liberté qu'on leur accorde, apprendre mieux à les connaître et à les diriger; mais le respect ne conduit-il pas à une confiance plus réelle que l'impertinente camaraderie qu'on lui a substituée? Avec une éducation soignée, l'enfant n'aura pas à faire de ces confidences scandaleuses et qui semblent réclamer une funeste égalité; et si l'éducation

a été mauvaise, où lui chercher des secours, si ce n'est dans l'autorité paternelle et dans le respect filial ? Le gouvernement patriarchal a été le premier de tous; c'est le seul auquel on ne puisse disputer l'institution divine, et c'est sur lui que repose encore l'empire le plus ancien et le plus vaste de la terre.

Mais le plus grand inconvénient n'est pas dans le manque de respect des enfans pour les pères; tout considérable qu'il est, il l'est moins que le manque de respect des pères pour les enfans. Quelle imprudence, quelle indiscrétion dans les conversations domestiques ! Avec le besoin continuel de juger et d'agir, qui s'est emparé de tous les individus, songe-t-on jamais devant qui l'on parle, ni à l'importance des sujets qu'on traite, ni à la manière dont on les traite devant ces petits êtres dont l'innocence ne tempère ni ne distrait la curiosité, toujours plus hâtive que le reste de leurs facultés? Jadis, et il n'y a pas un homme de cinquante ans qui ne s'en souvienne, les parens qui ne se seraient point observés devant leur famille, auraient causé un scandale général. Les enfans ne paraissaient qu'aux heures destinées à s'occuper d'eux, et tout prenait devant eux jusqu'à une physionomie particulière. On ne parlait ni d'af-

faires, ni de gouvernement, ni de nouvelles publiques ou particulières, et l'étranger admis dans un pareil moment, croyait avoir obtenu une marque particulière d'estime et de confiance. Le premier résultat de cette méthode, alors générale, était de conserver aux parens tous les avantages de leur position naturelle; on ne les voyait que lorsqu'ils étaient en état de se montrer, c'est-à-dire complétement libres d'humeur, de colère, de préoccupation, de querelles ou de familiarités intempestives, de variations dans les habitudes et dans les opinions; libres, en un mot, de tout ce qui peut diminuer l'estime, le respect et même la tendresse; car à cet âge, et telle est l'impulsion lumineuse de la nature, on n'aime que ce qu'on respecte, et l'on ne respecte que ce que l'on craint un peu. Quel sentiment, ce père qui, après avoir passé la matinée à s'occuper de ses chevaux et à éconduire ses créanciers, ne parle que de bonne chère, de spectacles, de jeu, et de ce qui manque à sa fortune pour y pourvoir à sa fantaisie; cette mère qui, après avoir discuté les différentes toilettes de la journée, ne parle que de constitution et d'aventures galantes : quel sentiment croit-on qu'ils inspirent aux témoins journaliers de leurs faiblesses, aux

confidens, si ce n'est de leur turpitude, du moins de leur légèreté, et pour qui leurs vues ou leurs défauts sont un spectacle sans distraction? On les renvoie dans le moment du plaisir, on les fait revenir dans le moment du dégoût; on les gronde ou caresse par humeur, on leur refuse ou accorde par caprice; et, au moyen de ce tutoiement inconvenable établi depuis peu d'années, on leur fait perdre, presque avant qu'ils puissent le bien connaître, le respect, qui ne devrait jamais les abandonner. Ah! qu'on se hâte de les éloigner du toit paternel, de les soustraire au danger des habitudes et des exemples; qu'ils aillent au loin puiser les vertus et les talens, et ne reviennent qu'assez forts pour en imposer à ceux qui ne savent leur donner ni les unes ni les autres; que, par une subversion malheureusement trop nécessaire, les demeures héréditaires, infectées par le luxe et la folie, soient purifiées un jour par ceux qui ne devaient soupçonner, qu'après s'en être éloignés, les travers et les vices du monde.

Un troisième inconvénient est dans l'esprit de liberté qui, volontairement ou non, se propage dans toutes les familles, bien qu'il s'y montre en opposition perpétuelle avec les es-

clavages de tout genre qu'il y rencontre. Je m'explique. Dès qu'il écoute et qu'il réfléchit, ce qui avant l'âge des passions est la même chose, l'enfant se trouve dans la confidence d'un mécontentement permanent. Le premier degré de l'éducation serait de lui apprendre à se contenter de peu, à désirer et à jouir avec mesure ; mais il vit avec des parens qui veulent tout avoir, tout faire, tout régler, et qui en même temps ont encore l'air de ne pas tout dire. Quels principes de fermentation pour un esprit naissant qui, au lieu de s'occuper du trop qu'on lui accorde ordinairement, ne songe déjà qu'à ce qu'il ne saurait encore obtenir ! Quel exemple que cette révolte continuelle contre le peu d'entraves qui ont résisté à la chute des anciens principes, que cette passion toujours croissante pour une liberté indéfinie ! Mais ce n'est pas de la liberté que le père désire si haut en présence de ses enfans, c'est de la licence. « Il faut une âme fière et robuste » pour respirer impunément l'air salubre de » l'indépendance (1). » Pour savoir être libre, il faut savoir être pauvre. Qu'est-ce que la liberté de celui qui est sans cesse occupé de sa fortune, et des avantages qu'il en peut retirer

(1) J.-J. Rousseau.

pour sa demeure, son ameublement, sa table, son jeu, son écurie, sa place dans un salon, sa considération dans les lieux publics; pour celui qui ne se doute pas que la véritable liberté repose sur le triple mépris du repos, de la fortune et de la vie? Du repos, parce qu'il n'est pas d'indépendance sans travail; de la fortune, parce qu'elle dépendra toujours d'une banqueroute ou d'une révolution quelconque; de la vie, parce qu'elle n'apporte à ceux qui s'y cramponnent qu'une sujétion de toutes les heures.

Un quatrième inconvénient de l'éducation domestique est de détruire dans sa source le plus grand appui qu'on puisse donner à l'homme: le caractère. Elle commence par l'enfermer étroitement dans une sphère d'incertitudes, et où il se trouve privé de résultats sur tous les points qui intéressent sa curiosité, et mettent en jeu la faculté de réfléchir dont il est doué. Il cherche à s'attacher, et tout chancèle; il cherche à connaître, et tout est douteux; il aurait besoin de principes appropriés à sa faiblesse et à son ignorance, et tout est contradictoire. On lui prêche l'obéissance, et il ne voit que de l'insubordination et n'entend que des murmures; on lui parle de privation, mais on ne se refuse rien et l'on convoite tout; on

lui vante les avantages de la modération, tout en lui donnant le spectacle de l'impatience, de la colère, de l'orgueil, de l'envie et de la révolte; on lui parle de Dieu et de l'entière obéissance qu'exigent ses commandemens, mais quelle pratique à côté du précepte!

Ah! ne balançons point à isoler la génération nouvelle. Nos plans de constitution, nos idées libérales, nos vœux pour le bonheur de la société, les intentions bienfaisantes des princes, doivent échouer contre la masse d'oppositions que chaque homme qui entre dans la circulation de la vie civile, y apporte aujourd'hui. Sa dot est pestiférée, et avant que de la maison paternelle il se jette sur la route publique, il faut l'obliger à la plus sévère quarantaine; il le faut absolument. Il faut isoler pour un temps la génération qui s'avance; il faut, avant qu'elle influe à son tour sur les destinées du monde, la pénétrer d'une juste horreur pour les principes qu'elle y trouvera: que dis-je? il faut pousser plus loin la précaution; il ne faut les lui faire connaître qu'après lui avoir donné de quoi en triompher; mais que ce ne soit point aux dépens du premier respect de la vie, de celui qui prépare au respect envers Dieu et les hommes: du respect filial.

Mettons-la à l'abri des exemples domestiques, mais sans détruire cette première tendresse qui dispose à aimer tout le genre humain : la tendresse filiale. N'obligeons aucun être à mépriser, à condamner ceux que le ciel a revêtus pour lui d'un caractère sacré. Gardons-nous de flétrir le cœur humain en le condamnant à la plus cruelle des angoisses : celle de rougir pour un père ou pour une mère.

§ III. *De l'Éducation étrangère.*

Mais ce n'est point assez pour mettre la génération qui s'élève à l'abri de celle à qui elle doit le jour, que de les séparer au moyen de l'éducation publique. Il est un moyen plus sûr pour s'assurer contre un contact que tant de circonstances rendraient inévitable, c'est de les séparer au moyen d'une éducation étrangère. Je conjure mes lecteurs de ne se prononcer à cet égard qu'après m'avoir entendu. Cette idée, au premier moment, paraît extraordinaire et même peu raisonnable ; je le sens, et moi-même d'abord j'eus peine à m'y arrêter ; mais, après y avoir mûrement réfléchi, je l'ai trouvée si conforme aux circonstances où se trouve la société, si indispensable à sa restauration, que

j'ai cru de mon devoir de la publier. C'est l'idée-mère de l'ouvrage que je leur présente en ce moment.

L'épidémie morale, loin de s'être épuisée en s'étendant, ou de s'être concentrée dans les lieux où elle parut d'abord, fait journellement des progrès et dans tous les sens. Elle n'est plus individuelle, elle est devenue nationale. Elle n'attaque plus de certaines classes, mais l'Europe entière; et, si on n'y prend garde, elle va s'identifier à la constitution morale du genre humain. D'abord stationnaire pendant cinq lustres dans nos contrées occidentales, quelques germes en furent portés ailleurs sur les ailes de la victoire et parmi les ingrédiens d'une politique ambitieuse. Tant qu'il y eut rivalité entre les nations, ces germes ne prirent pas et semblèrent perdus; mais les communications et les échanges de la paix leur rendirent leur activité, les augmentèrent dans une progression effrayante, et l'épidémie parut se déclarer à la fois sur tous les points du globe. Quelques princes, quelques ministres, médecins patentés pour le traitement qu'elle exigeait, cherchèrent à en arrêter le cours; mais ce traitement fut inégal, fut trop faible; les secours qu'ils attendaient n'arrivèrent pas. Ils se virent aban-

donnés ou trahis par leurs collègues; même plusieurs de ces collègues voulurent se faire inoculer le mal, dans l'espoir de prouver que la contagion n'est pas mortelle, ou d'en diminuer pour leurs personnes les dangers, et bientôt elle devint si générale, qu'il ne sembla plus y avoir de malades que le petit nombre de ceux qu'elle n'avait pas encore atteints. Ce détail n'est point exagéré; il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour s'en convaincre.

S'il est fidèle, il est temps enfin de songer à une cure radicale; et celui de marchander sur les vérités et les sacrifices, est passé. Mais où aller? où chercher les asyles nécessaires? où placer des refuges à l'abri des miasmes?.... Hors des villes, dans de petits états, assez loin du danger, assez près des secours; dans ces pays que j'appellerai *neutres*, pour n'avoir pris qu'une part involontaire aux erreurs passées, où les blessures reçues dans le combat n'ont pas encore un caractère gangréneux; où de vains souvenirs n'entretiennent pas la fièvre de l'amour-propre; où le manque de richesses garantit des habitudes du luxe et de la tyrannie des passions; où des mœurs simples et une foi pure, qu'ailleurs on traite de ténèbres, n'offrent d'alimens ni à l'ambition ni à l'intrigue; où le

gouvernement est assez heureux pour n'avoir à s'occuper que de culture ou de commerce ; où les plaisirs et les distractions ne sont pris que dans la nature ; où, enfin, les hommes qui se dévoueront au salut des générations à venir, ne trouveront d'obstacles que ceux qui tiennent à l'imperfection naturelle de l'espèce humaine. Avec ces conditions, plus aisées qu'on ne croirait d'abord à remplir, l'éducation ne sera plus le résultat des calculs de l'amour-propre, ni l'effet de ce sentiment vague qui engage chaque individu à prémunir sa race contre la supériorité ou le mépris des autres ; mais elle sera la première base de la société, le premier élément du bonheur public. L'attention continuelle, la protection sans bornes qu'elle exige, sera la maxime fondamentale d'un bon gouvernement, et le plus ou moins de surveillance qu'on lui assurera, donnera la mesure de la sagesse, ou, si on l'aime mieux, de l'habileté de celui ou de ceux qui en tiennent les rênes. Il faut le dire : pour la société comme pour l'individu, l'esprit de conduite n'est qu'une longue intrigue appuyée sur des principes vrais, et soutenue par des moyens honnêtes. Avec de simples impulsions on n'atteint ordinairement qu'à des erreurs.

Le premier avantage qui résultera pour l'éducation de la résidence en *pays neutre*, est qu'il semble qu'on y obéisse moins aux lois humaines qu'aux principes éternels et généraux d'où découlent toutes les lois et toutes les autorités du monde. Là, on ne discute point, on obéit : on commence par se soumettre, et si l'on examine ensuite, ce n'est que pour apprendre à mieux obéir. Les opinions, les sentimens y sont les mêmes pour tous, et si un sophisme parvient à s'y glisser, ce n'est que pour tomber sous les coups réunis des premiers qui le découvrent. Cette nuance, qui d'abord paraît imperceptible, est, au moyen des applications continuelles, d'un effet prodigieux, et donne à l'école où on en sent le pouvoir, une couleur particulière et ineffaçable. Elle insinue dans les cœurs une vérité qui, donnée comme maxime, aurait bien moins d'effet, et un effet douteux peut-être : c'est que les lois et les autorités sont d'institution humaine, et qu'il arrive d'en appeler; mais que ce qui fit naître l'idée des lois et des autorités, et maintient en nous le besoin de s'y soumettre, n'est pas de l'homme, mais nous vient de la même source que la connaissance parfaite que nous avons tous du bien et du mal; et que jamais

personne n'en a appelé impunément. Le cours des études apprendra qu'il est différentes modifications dans les lois de la société ; que chacune d'elles exige des principes particuliers et des vertus relatives ; que ce qui est bon dans un lieu, est inutile dans un autre, et peut-être nuisible dans un troisième ; mais on saura déjà et chaque jour aura confirmé cette vérité fondamentale : c'est que sans religion, sans mœurs publiques et particulières, il n'y a de sûreté, de bonheur, ni de réputation pour aucune société, pour aucun gouvernement, ni pour aucun individu.

Les instituts en *pays neutre* ne seraient pas à l'abri peut-être des trois grands sujets de nos conversations modernes ; mais au lieu d'être alimentés par les gazettes et les journaux, ils le seraient par l'histoire et la morale, et au lieu d'égarer les esprits et les cœurs, ils serviraient à éclairer les uns et à épurer les autres. On y parlerait de constitution, de politique et de religion comme ailleurs ; mais ce serait pour fixer une vérité totalement oubliée de nos jours, que c'est par l'obéissance, et non par les critiques, qu'on montre au parti qu'on suit l'attachement qu'on lui porte et le respect qu'on lui souhaite. Au lieu de perdre, comme dans

tous les salons et les cafés de l'Europe, le temps en disputes inutiles sur les gouvernemens et les religions, on apprendrait que les gouvernemens étant destinés à rendre les hommes heureux, et le devoir de ceux-ci étant d'y contribuer de leur part, tout projet de révolte est un crime capital; que les religions différentes n'étant que des chaînons de l'immense chaîne destinée à enlacer le genre humain, elles servent toutes de garantie aux vertus dont nous avons si grand besoin, et au bonheur auquel nous aspirons sans cesse, c'est-à-dire à la paix dans la possession, et à la sécurité dans la jouissance. La bonne école sera toujours celle où l'on enseignera à rendre à Dieu, à César et au prochain ce qu'on leur doit, sans explication, sans discussion, sans modification; où l'on n'apprendra qu'armé de ce qu'il faut pour l'empêcher, que de nos jours une grande monarchie fut renversée à coups de langues, de gazettes et de journaux, et qu'il en est d'autres, malgré ce fait récent, unique et mémorable, qui sont encore exposées au même danger.

Il faut cuirasser le cœur de moralité avant d'armer l'esprit de lumières : c'est au cœur à diriger l'emploi de celles-ci, et dans cette im-

portante opération l'esprit ne doit intervenir qu'en qualité de moyen. Tant qu'on n'est pas sûr du cœur, il n'est pas pour lui d'abri trop éloigné des conversations imprudentes, de l'esprit de parti, des jugemens exclusifs, des exagérations nationales, qui, sur le sol de la patrie et sous le toit paternel, le priveraient bientôt de sa pureté naturelle, et l'énerveraient au point de ne pouvoir triompher des écarts et des saillies de l'esprit.

Il faut avant que l'homme entre dans la société, lui faire voir le monde et la foule des objets qu'il y rencontrera, sous leur point de vue véritable, c'est-à-dire de manière qu'il apprenne à souffrir ce qui peut lui déplaire, et à ne pas abuser du reste. Tout dépend, pour y parvenir, de deux choses : de la nature de l'objet, et de la qualité des yeux; et c'est là ce qu'une éducation indépendante, une éducation en *pays neutre* peut seule calculer et établir. L'ombre des préventions domestiques ou nationales suffirait pour lui en ravir l'espérance et le pouvoir.

Le *pays neutre* assurerait un autre avantage aux instituts d'éducation, que je ne puis m'empêcher de croire important, et qui jusqu'ici manque à tous : c'est qu'on y serait dis-

pensé de ces examens fastueux établis ailleurs par l'orgueil national et la vanité paternelle. Les enfans, qui ne devraient jamais être amenés au désir de s'instruire que par le besoin de l'être, ni récompensés que par l'avantage d'y être parvenus, ne s'y verraient point rabaissés au niveau des chevaux de course, qui, au grand jour des primes, n'avancent qu'au moyen des battemens de mains et des coups d'éperon auxquels on les a accoutumés, dont le mérite n'appartient qu'à l'adroit palfrenier qui les a dressés et les conduit. On ne connaît que trop le funeste effet de ces examens annuels, qui ne donnent, en fait de réussite, que des résultats douteux ou préparés de la veille, et, en fait de moralité, que des résultats funestes. C'est pendant la quinzaine qui précède la distribution des prix, que tous les vices de la société viennent assiéger les portes de l'institut pour se glisser dans les cœurs qui ne les connaissent pas encore. Que d'intrigues, que de soins déplacés et dangereux, que de mensonges officieux de la part des maîtres ! quels abus d'amour-propre du côté de l'autorité ! quelle envie ! que de jalousies, que de haines parmi les élèves ! et pour ceux que le ciel semble protéger dans des circonstances si décisives, je

veux dire pour ceux qu'on ne daigne point protéger, et qui n'ont pas encore appris à se montrer pendant deux heures plus habiles qu'ils ne le sont, quelles humiliations, quel découragement, quelle douleur profonde et trop forte encore pour un âge si tendre ! Mais je reviendrai dans un autre moment sur ce sujet, qui mérite une attention particulière.

Cependant, me dira-t-on, quand songerez-vous, avec un plan pareil, aux deux premiers sentimens de la nature : le respect filial et l'amour de la patrie ? La réponse est aisée à faire : quand les parens sauront inspirer assez de respect, quand la patrie sera assez tranquille et la constitution assez établie, pour qu'on puisse les exposer aux regards de ceux qui doivent respecter, aimer, servir, sans être en contradiction avec les lois morales et religieuses dont on a dû faire la base de leurs sentimens et de leurs opinions, avec des lois qui ne peuvent admettre ni restriction, ni modification.

Je ne propose pas le séjour en *pays neutre* comme base fondamentale d'éducation; à Dieu ne plaise ! mais comme une mesure temporaire et sans laquelle il me semble impossible de retremper l'espèce humaine. Cette mesure, j'oserais en répondre, sera inutile aux enfans de

ceux pour qui on l'aura adoptée. Une nouvelle méthode, des mœurs épurées, des principes certains, d'autres traditions, un ordre de choses établi, changeront, au bout de trente ans, les positions réciproques ; des parens bien élevés pourront élever leurs enfans ; la patrie sera tranquille et heureuse, parce qu'elle aura des lois stables et des principes épurés ; la maison paternelle n'offrira que de bons exemples. Alors plus d'incertitudes, plus d'expériences dangereuses, plus de folles espérances ; les jours et les esprits ne se perdront plus dans d'oiseuses abstractions ; et les cœurs, rendus à leurs véritables intérêts, ne s'égareront plus sur les pas de tous ces fantômes que l'imagination, délivrée qu'elle était de toute espèce de joug, enfantait par légions. Pour peu qu'on soit pénétré des dangers auxquels la société reste exposée, on conviendra qu'il n'y a que l'éducation qui puisse la replacer sur les bases d'où la prétendue philosophie d'une classe plus occupée de faire de l'effet que du bien, et la révolution morale et politique qui en fut la suite, l'ont fait tomber. Il n'y a que l'éducation qui puisse donner aux gouvernemens une force irrésistible, et les préserver ainsi des bouleversemens nouveaux que la divergence

toujours croissante des opinions et des intérêts, ne peut manquer de produire bientôt. Elle seule y parviendra sans froissemens et sans réactions, parce qu'elle seule persuadera aux sacrifices nécessaires, à des sacrifices qui deviendraient inutiles s'ils étaient arrachés. C'est par les habitudes qu'elle rappelera les mœurs, par les mœurs qu'elle rattachera aux principes, et par les principes qu'elle rétablira son influence tutélaire. Mais il faut que pendant cinq ou six lustres elle jouisse d'une atmosphère pure comme la vertu et le bon sens, d'un horizon sans nuages, et que, libre dans ses travaux comme dans ses loisirs, qu'arbitre unique des leçons et des jeux, l'arène consacrée par elle aux gages précieux que la société lui confie, soit placée de manière à n'être jamais obscurcie par la poussière pestilentielle des grandes villes et des grands chemins.

§ IV. *De l'Aptitude et de l'Application.*

C'est une idée fausse que de croire tous les hommes capables d'acquérir les mêmes sentimens et les mêmes connaissances, et de les vouloir rendre également propres à tout : c'est une idée éminemment révolutionnaire ; c'est le

principe d'égalité poussé jusqu'à l'extravagance; et la nature, malgré l'uniformité de sa marche et de ses lois, nous montre qu'elle n'est applicable nulle part. En effet, chaque terroir a quelques plantes qui y trouvent une réussite particulière, et d'autres auxquelles il permet à peine de s'y montrer. Parmi les premières, même l'inégalité est remarquable; un peu plus ou moins d'air, de chaleur, d'humidité établit entr'elles des prééminences extrêmes, et les géans et les nains de la même famille y croissent de compagnie. On peut, à force de soins, prêter aux plus faibles quelques instans de vigueur, mais sitôt qu'on les néglige, elles retombent écrasées sous le poids des conditions auxquelles elles furent soumises en naissant. Les sociétés ressemblent aux terroirs. L'art d'éduquer les hommes n'est pas très-différent de l'art de cultiver des plantes, et si les premiers apportent à l'œuvre plus de facilités, les autres y opposent moins de contrariétés. Il faut de la moralité à l'instituteur, comme il faut du soleil au jardinier; mais hors de là, chaque homme et chaque plante a ses facultés et ses propriétés particulières, qui, pour être employées, exigent les observations les plus suivies et une continuelle attention. Ce n'est pas tout

que de les étudier collectivement et par familles, il faut savoir le trop ou le trop peu de ressources naturelles de chaque individu, et le régime auquel il faut l'astreindre ; ce n'est qu'après s'en être complétement assuré, qu'on peut songer à lui former un caractère et à lui donner des habitudes.

Il est pour l'homme deux qualités très-essentielles, qui se trouvent rarement ensemble, et dont, pour réussir, il faut qu'il ait l'une ou l'autre. Elles sont différentes dans leur essence, et pourtant ne diffèrent dans leurs résultats que par le plus ou moins de promptitude pour y arriver. L'une ne peut guère se donner, et l'autre ne se donne que lentement : c'est l'aptitude et l'application. La première est un don de la nature, qui, en s'unissant à l'autre, compose un grand pouvoir; la seconde est un effet de l'art, qui supplée à la première, et quelquefois finit par en acquérir les avantages; mais ordinairement elles ne se confondent pas, et alors elles exigent un grand discernement, l'une dans le choix, l'autre dans la continuité des occupations. C'est une des opérations les plus décisives de l'éducation, que celle par laquelle il faut accoutumer le moral et le physique à marcher ensemble, à se soutenir réci-

proquement, à s'attacher aux mêmes intérêts; car l'aptitude tient au caractère; comme l'application aux habitudes.

L'éducation n'est que l'application et la propagation des principes moraux. Ils sont d'institution divine, et elle n'y peut rien changer. Elle ne peut donner que rarement l'aptitude et que lentement l'application, mais il dépend d'elle de former les caractères et les habitudes, et, par le mélange des facultés morales et physiques, de s'emparer des moyens nécessaires pour les cultiver toutes, pour donner à l'homme les forces actives et passives dont il doit pouvoir disposer pour contribuer au bonheur de la société, ce qui, parmi les nations civilisées, est la condition morale sous laquelle il y est admis.

Mais les caractères et les habitudes, et par conséquent l'aptitude et l'application, avant de passer sous le joug nécessaire des principes moraux, dépendent des forces physiques, et celles-ci trop souvent travaillent dans un sens absolument contraire au but de l'éducation : voilà pourquoi ses premiers soins ont toujours porté sur la santé, sur l'accroissement et le developpement des forces physiques; voilà pourquoi j'ai cru pouvoir dire que, dans ses

débuts, l'art de l'instituteur n'est pas très-différent de celui du jardinier.

Cette ressemblance de culture ne cesse qu'à l'époque où les forces physiques ont passé complétement sous le joug de la puissance morale, c'est-à-dire où la santé ne s'oppose plus qu'accidentellement aux progrès de l'esprit. Rien ne hâte autant cette époque que l'éducation publique, car les jeux auxquels l'enfant voudra prendre part, l'aiguillonneront bien plus que les éloges et les récompenses assurées à des devoirs bien remplis; et les courses et les cris de ses petits compagnons parleront plus éloquemment à sa faiblesse ou à sa poltronnerie, que les discours les plus tendres ou les plus adroits. Le courage moral, tant qu'il n'est pas le fruit de l'honneur, ne peut exister sans le courage physique, et celui-ci dépend du plus ou moins d'exercice qu'on lui donne. « Il n'y » a rien de si brave que l'habitude (1). » Rien ne hâtera autant cette époque que le séjour en *pays neutre*, parce que là seulement l'éducation sera complétement indépendante des préjugés domestiques et nationaux, du luxe des angoisses et des précautions maternelles,

(1) Creuzé de Lesser.

de la haute et inégale police des pères; et qu'avec une méthode raisonnée et générale de culture, il n'y aura d'exceptions individuelles que celles qui seront commandées par des observations journalières et impartiales sur la constitution particulière de chaque sujet.

Ils se partagent, en général, en deux espèces : les sujets actifs, que leur spontanéité pousse sans cesse et dans tous les sens, et les sujets passifs, qu'il faut sans cesse électriser. Les premiers ont besoin d'être continuellement dirigés ou ramenés, les seconds ne semblent nés que pour servir de témoins aux autres, et leur vie se bornerait à transmettre sans distraction et sans dangers l'existence qu'ils ont reçue, si l'on ne tâchait continuellement de les appliquer à quelque chose. Ce double soin trouve dans l'éducation publique des secours que l'autre ne pourrait lui fournir. Elle seule apprend aux enfans, et constate par des succès journaliers, qu'il faut être agréable à ses semblables par le caractère, et leur être utile par les habitudes. Placés tout-à-coup dans une sphère dont ils ne connaissent ni les élémens, ni les conditions, de nouveaux intérêts de position viennent frapper les esprits et les disposent à des nouvelles combinaisons. La vie pour

les uns, cesse d'être un tourbillon; pour les autres, elle cesse d'être un sommeil à yeux ouverts. Une sorte d'inquiétude vague les a saisis dès l'entrée; et pour cela seul qu'ils sont dépaysés, ils songent déjà à être bien, ou du moins tranquilles dans leur nouveau séjour; et pour obtenir, ne fût-ce que ce dernier avantage, tout modeste qu'il est, sont forcés de songer sérieusement aux moyens qui pourront le leur procurer. Ils ont à peine passé le seuil, et déjà ils connaissent la crainte et l'espérance; et ces deux sentimens, sans lesquels nul être ne se meut sur la terre, jettent sur leur existence un intérêt qu'ailleurs ils n'eussent rencontré que bien tard. Avant même que d'être contenus par des remontrances ou aiguillonnés par des éloges, ils apprennent à juger du prix des sentimens et des actions. C'est la terre qui se prépare à recevoir les semences. Il a suffi du spectacle qu'ils ont sous les yeux, et du torrent où on les a jetés : d'individus insignifians qu'ils étaient, devenus membres d'une société, ils ont grandi tout-à-coup à leurs propres yeux; ils se sont trouvés des forces qu'ils ne se connaissaient pas; ils cherchent avec les occasions la manière de les employer: c'est l'aptitude des uns qui se développe, c'est l'application des autres qui commence.

Dans les éducations particulières, on n'a pas assez de condescendance pour cette espèce d'apathie de caractère, de lenteur de développement qu'y apportent un grand nombre d'enfans. L'attention du maître étant concentrée sur un seul objet, fait qu'il ne voit que ses propres succès dans ceux de son élève, et s'irrite à toute heure de ce que l'enfant qui passe pour la première fois sur la route tracée, n'y marche pas aussi vite que l'homme fait, qui s'y promène depuis vingt ou trente ans. On n'est pas assez persuadé que les progrès lents et graduels sont plus conformes à la nature de l'homme, à l'harmonie générale de la nature, et plus sûrs dans leurs résultats, que ces progrès rapides, ces développemens prématurés, par lesquels certains petits êtres captivent, au moyen de l'amour-propre qu'ils flattent, la faveur des personnes chargées de les soigner. Celles-ci croient bientôt que l'élève leur doit jusqu'à ses dispositions naturelles, et qu'il ne saurait trop leur savoir gré du temps et des ennuis qu'elles leur épargnent : mais ce qui s'apprend sans y avoir réfléchi, sans qu'il en ait coûté quelque peine (car les idées ne se fixent qu'en proportion de la peine qu'elles ont eue à se placer), sans la persuasion intime que

savoir est une nécessité, et que pour franchir un espace donné il y a un certain nombre de pas à faire, ne se fixe point dans l'esprit. Les enfans qui ne sont pas élevés d'après ce principe sont comme les plantes dont les rameaux croissent aux dépens des racines, et qui, au lieu de fruits, ne donnent qu'une fleur, que le vent du matin fait éclore, et que le vent du soir abat. Dans l'éducation privée, le maître ne voit que l'élève et lui-même; dans l'éducation publique, il ne voit que l'école et la société, et c'est là la garantie des bons principes et des bons succès.

Lorsque le caractère et les habitudes sont formés, le physique et le moral ne demandent plus qu'une exacte surveillance : le reste, l'instruction arrive tôt ou tard. Les connaissances qu'il est d'usage de donner à l'homme ne sont pas aujourd'hui la partie la plus essentielle de son éducation. Je ne puis, dans l'état de dégradation où je vois la société, les considérer que comme moyens d'affermir les caractères et d'entretenir les habitudes, d'occuper l'aptitude et de fortifier l'application. Il sera toujours glorieux pour l'école de fournir à une nation des sujets distingués, mais elle aura de nos jours rendu d'assez grands services à la société si

elle la préserve des sujets dangereux. Il ne suffit pas, comme autrefois, de garnir les têtes d'idées généralement reçues, d'y placer, à force de livres, toutes les sciences, de ne présenter à l'esprit que des alimens préparés, mais d'apprendre aux hommes à cultiver leur propre fonds, à faire usage des idées qui naissent en foule d'une pareille étude, à se lancer incessamment du présent dans l'avenir, à soumettre les intérêts particuliers à l'intérêt public, et à leur persuader qu'ils ne pourraient les séparer sans danger pour eux-mêmes comme pour la société. Qu'un fil donné par la raison, épuré par la morale, rendu commode par l'habitude, doublé sans cesse par l'expérience, devienne dans les mains de chacun le câble suffisant pour se soutenir dans les orages de la vie, et auquel ceux qui en seraient privés puissent attacher leur salut à l'heure du naufrage : qu'ils tiennent, s'ils peuvent, en même temps que ce fil, tout ce qui conduit aux succès, à la gloire; mais qu'ils sachent qu'ils n'est pas de grand homme sans moralité et sans caractère. L'une est la base, l'autre doit être le résultat d'une éducation raisonnée : particulière, elle ne donne que des préceptes et les exemples que fournissent les livres; publique, elle place les

exemples à côté des préceptes, et fait naître les qualités des habitudes. Mais pour mieux expliquer la distinction que dans la pratique il est si nécessaire de faire entre l'aptitude et l'application, examinons encore un moment ces deux facultés dans les étroits rapports de l'une avec le caractère et de l'autre avec les habitudes.

Voltaire, qui connaissait à fond les hommes et le monde, a dit « que c'est par le caractère, » et non par l'esprit, qu'on fait fortune. » Je n'examinerai pas le degré de moralité qu'il mettait à ce précepte, ni la manière dont il l'appliquait à ses différentes relations; mais, en attendant que je prouve qu'il le faut placer parmi les principes de la plus sévère morale, je prends acte du témoignage d'un tel connaisseur pour en établir l'utilité. Qu'est-ce que le caractère? C'est l'assemblage des qualités bonnes ou mauvaises du cœur et de l'esprit; c'est l'aptitude à faire bien ou mal dans toutes les circonstances; c'est un instinct, une impulsion que l'éducation bonne ou mauvaise nous a donnés; c'est un guide plus prompt que la réflexion, plus fort que notre goût et notre intérêt, et qui, sans se rendre toujours maître de nos pensées, l'est toujours de nos actions

par la puissance secondaire des habitudes. Le caractère se compose plus ordinairement de la surabondance des qualités, de leur excès, que des qualités mêmes : cela est si vrai, qu'un homme dont les actions seraient toujours en harmonie avec la raison et la vertu, toujours appropriées aux intérêts de la société, semblerait, malgré la perfection d'une telle conduite, un homme sans caractère. Qu'on demande de quelqu'un quel est son caractère, la réponse portera toujours, en bien comme en mal, sur ce qu'il y a de plus tranchant dans sa conduite. L'égoïsme, l'intérêt, l'amour-propre et l'humeur sont les caractères les plus communs aujourd'hui : tout en les attaquant d'une main, l'éducation privée les caresse de l'autre, car elle fait de l'élève le centre de la sphère où elle le place; et l'effet de ses préceptes, qui tous recommandent l'abnégation de soi même, se perd dans la douceur et dans l'orgueil de soins exclusifs qu'on lui prodigue. Sous ce rapport, l'éducation publique ne craint jamais d'être en contradiction avec elle-même. Les préceptes du maître sont les mêmes que dans l'autre, mais elle abandonne en apparence aux élèves le soin d'en rendre entr'eux la pratique indispensable. Ils laissent dans son coin l'é-

goïste, vilipendent l'avare, bernent l'orgueilleux, bourrent celui qui a de l'humeur; c'est le noviciat de la vocation sociale. L'aptitude à se maîtriser, qui est la force des faibles, ne trompe pas long-temps les autres, et ses succès sont aussi passagers que ses moyens sont factices. « On peut attirer les cœurs à soi par les » qualités qu'on montre, mais on ne les fixe » que par celles qu'on a (1). »

§ V. *Des Vertus et des Vices.*

Ce sont donc, en fait de caractère et d'habitudes, les excès qu'il faut éviter, et éviter sans leur rien ôter de ce qu'on appelle leur force. Cette force de caractère et d'habitudes doit être soumise aux lois de la société, parce qu'elles ont pour but sa sûreté et sa tranquillité, et qu'après celles de la morale, ce sont les seules qu'on ne saurait se dispenser de consulter. Les premières ont pour arbitre la conscience de l'individu, les autres sont les conditions de la position où il se trouve. Par exemple, il faut détester l'impie, le régicide, l'assassin, le voleur; il faut renoncer à tout commerce

(1) Suard.

avec lui comme avec tout perturbateur de l'ordre et du repos public, comme avec tout ennemi de la société ; mais il ne faudrait point partir de ce principe invariable pour s'arroger le droit d'en faire justice. Un tel excès de vertu aurait tous les caractères et encourrait toute la responsabilité du crime.

La vertu est comme le milieu, comme le noyau du cœur humain, et naît avec lui comme entourée d'une lumière conductrice. Tout ce qui s'en écarte dans un sens quelconque, tout ce qui s'éloigne de cette lumière, qui n'est autre que la conscience, s'obscurcit, et, à mesure qu'elle en est privée, se vicie : aussi les Pythagoriciens disaient-ils que « le mal parti- » cipe de la nature de l'infini, et le bien, du » fini. » C'est le terme moyen entre plusieurs affections vicieuses qui constitue la vertu. D'un côté, on pèche par défaut, de l'autre par excès; de sorte que tout objet extérieur capable de nous affecter peut produire en nous plusieurs sentimens dont un seul n'est pas vicieux. Cette manière d'être, qui nous soumet à des dangers si multipliés, est fort digne de remarque, ne fût-ce que pour nous rendre plus sévères envers nous-mêmes et plus indulgens envers les autres.

Aristote avait eu l'idée d'une table à trois colonnes, où les vertus placées entre les vices d'excès et les vices de défaut, auraient rendu cette vérité si sensible, que le plus ignorant n'aurait pu s'y tromper. Il serait fort à désirer qu'après l'avoir mûrement discutée, on dressât une table pareille, et que cette topographie du cœur humain fût suspendue dans tous les lieux où l'on s'ingénie à le gouverner, comme les commandemens de Dieu le sont dans sa maison : on y verrait la piété entre la tiédeur, ou l'impiété d'une part et la cagoterie ou le fanatisme de l'autre ; l'obéissance entre l'indiscipline ou la révolte et l'insouciance ou l'avilissement ; la franchise entre la fausseté et l'indiscrétion..... Mais pourquoi pousser plus loin cette terrassante nomenclature ? Que chacun descende dans son cœur pour y lire, et soit assez heureux pour n'y voir de bien distinct que le milieu.

Mais que d'ennemis l'entourent et l'assiègent ! que de fils électriques viennent se réunir sur sa tête ! quel magnétisme les objets extérieurs exercent sur tout son être ! Quel bouclier, quelles armes l'éducation lui fournira-t-elle contre tant de passions, dont les unes se placent en embuscade et les autres se postent

effrontément sur toutes les routes de la vie? Ah! que l'homme apprenne à les bien connaître à mesure qu'elles se présenteront; un ennemi démasqué est moins à craindre, et par cette raison ne saurait l'être trop tôt. L'éducation privée lui aura peint des monstres, mais, au premier coup-d'œil, il croira ne voir que des anges; les préceptes lui paraîtront menteurs, et le défaut d'expérience le perdra. L'éducation publique, sous la figure des anges, lui fera connaître des démons; il arrivera dans le monde avec moins de préceptes et beaucoup d'expérience, et la magie des apparences n'existera plus pour lui.

Cependant, quels qu'aient été les principes dont on se sera servi pour cuirasser le cœur, il se sentira intimidé à la vue de l'armée des passions, au milieu de laquelle il est destiné à exercer ses forces. Si elle ne demandait qu'à combattre, mais elle préfère ordinairement de traiter, et ce sont là les dangers journaliers où le caractère et les habitudes sont d'un plus grand secours que les principes, à l'application desquels il semble que quelque circonstance imprévue vienne toujours s'opposer. Les passions ont une tactique à laquelle la franchise et la loyauté n'entendent rien. Elles cherchent

à débaucher plutôt qu'à soumettre. Avant que de se faire de nos sens des complices, elles cherchent à s'en faire des agens. Elles préfèrent ordinairement le silence et le mystère au bruit et à l'éclat. Elles marchent plus volontiers de nuit que de jour, et ce n'est qu'à la dernière extrémité, et presque sûres de la victoire, qu'elles attaquent de front ce pauvre cœur, toujours placé entre mille ennemis et quelques traîtres. Avec quelle sagacité et quelle profondeur chaque passion juge et dispose de l'étendue de son domaine ! que la sagesse est loin de leurs calculs et de leurs espérances ! Mais ici se présentent à l'esprit plusieurs questions : Faut-il donc absolument des passions à l'homme ? Pour résoudre celle-ci, il faut les connaître, et par conséquent les étudier. Comment faire cette étude périlleuse sans trop de risques? Par le moyen de l'éducation. — Quelle éducation y est la plus propre ? L'éducation publique. — Parce que l'autre ne nous éclaire que sur nos propres passions et l'art de les réprimer, que ce n'est que leur théorie qu'elle nous révèle, tandis que celle-ci nous fait connaître en outre les passions des autres, et nous les montre en jeu pendant tout le cours de notre enfance.

Oui, il nous faut des passions. Comme elles sont l'effet que les objets extérieurs produisent sur nos facultés au moyen des sens, elles servent à éprouver à toute heure nos principes naturels et acquis, et à établir le degré de puissance que ceux-ci exercent sur nos actions. Soumises aux principes, les passions deviennent utiles et dignes d'approbation; dès qu'elles sortent de l'obéissance nécessaire, elles deviennent coupables ou dangereuses, et c'est le plus ou moins de leur pouvoir réciproque qui constitue en nous le vice et la vertu. J'en fournirai un exemple dont on peut faire l'application journellement et à tout âge; je ne le prendrai pas dans ces excès qui produisent une horreur invincible, ou une aveugle admiration, mais dans celle de nos affections qui est la plus ordinaire : l'amour-propre.

Il n'en est pas, sans doute, qui dans ses bouffées nous fasse faire plus de fautes et d'inconvenances; il n'en est pas non plus qui dans les sacrifices prenne plus aisément les livrées de la sagesse, et, par les gradations innombrables dont elle est susceptible dans les deux sens, soit plus difficile à gouverner. « L'amour-» propre est un ballon gonflé de vent, dont il » sort des tempêtes quand on lui a fait une

» piqûre (1). » En même temps « l'amour-» propre est comme les enfans qui tombent » sans pleurer, pourvu qu'on ne les regarde » pas (2). » Fait-il un faux mouvement, il n'est pas de sottise qu'il ne fasse, pas de ridicule qu'il n'atteigne. Veut-il cacher la route qu'il va prendre, c'est l'hypocrisie la plus profonde et la fourberie la plus recherchée. Souvent on ne le voit ni on ne l'entend, et, pendant cette absence apparente, il soulève des nations entières : c'est comme un souffle, comme un miasme qui saisit dix millions d'individus comme un seul ; il s'empare alors du premier qu'il rencontre, et rien ne résiste plus à la contagion. Un rien suffit pour l'exciter ; s'il se dresse, il officie pontificalement pour la remise d'une obole comme pour l'abdication d'une couronne. Toujours plus actif que les vertus qu'il singe, plus adroit que les vices qu'il emploie, le moindre obstacle le rend furieux et le moindre succès l'enivre. Il n'est rien par lui-même ; il est tout par les moyens qui sont toujours à sa disposition. Dans son repos, ce n'est pas même une ombre ; mis en action,

(1) Voltaire.
(2) Ph. A. Grouvelle.

c'est le maître de l'univers. Et cependant ôtez à l'homme tout amour-propre, et voyez ce qui lui reste. Il avait de l'honneur, de l'instruction, du discernement, de la patience, de la bonté, de l'activité surtout, du moins ses semblables le pensaient, la société en profitait, Dieu seul pouvait juger de ses motifs....; tout a disparu : ce n'est plus qu'un être nul, un corps sans âme. Certes, la modestie est une grande et agréable vertu, mais il n'y faut pas plus d'extrêmes qu'aux autres. En s'examinant, il faut se rendre justice en bien comme en mal : c'est le moyen le plus sûr, le seul peut-être, d'entretenir en soi ce qu'on y trouve de bon, de perfectionner ce qu'on y voit d'utile, d'épurer ce qui semble douteux, et d'en bannir tout ce qui n'y doit pas être. Tout homme a en lui un fonds quelconque, et je pense que l'éducation doit plus d'encouragement à la présomption de celui qui se presse de l'employer, que d'éloges à la timidité qui empêcherait d'en faire usage. Elle peut diriger l'une, parce qu'elle prête à la critique; l'autre est si délicate, qu'on n'oserait y toucher. C'est un milieu difficile à saisir et où l'éducation privée se trouve sans ressources, parce que l'élève y est trop instruit et trop occupé des siennes. Voyez à quelle

funeste métamorphose la connaissance qu'il en a, expose ses plus belles dispositions, et comme au fond de cet appartement solitaire, tout ce qui devrait encourager ses vertus naissantes les transforme peu-à-peu en vices. Placé entre des parens trop faibles, un instituteur trop sévère, des valets trop complaisans et sa propre activité trop comprimée, l'enfant a déjà toute la politique et toute la décision d'un conquérant. Ils ont au moins cela de commun, qu'après s'être décidés sur la manière de réussir, ils n'ont plus d'autre pensée, et que leur marche, accélérée ou ralentie par les événemens, ne s'écarte jamais du but. L'imperturbabilité leur tient lieu des ressources qui manquent; le sang-froid qui naît d'un parti pris, déroute leurs entours, et, longuement maîtres de leur secret, ils semblent toujours désirer et obtenir en même temps : en un mot, l'un fait pour une galette ou pour un jouet, ce que fait l'autre pour un empire. Dans l'éducation publique, où les moyens de réussite appartiennent à tous, où tous sont placés de même pour désirer ou pour obtenir, les principes de conduite sont plus établis et les moyens mieux éclairés; le maître veille aux uns, toute la maison veille aux autres. Trop de présomption serait re-

poussée de toute part, trop de modestie serait protégée, et l'équilibre nécessaire y sera toujours maintenu ou promptement rétabli par l'intérêt général. L'enfance a même dans ceci un avantage réel sur l'âge plus mûr ; son tact est plus sûr, ses résolutions sont plus promptes. Elle voit plus vite, elle arrête plus tôt, et c'est ce qui rend ses agitations plus passagères et ses querelles plus courtes. Elle réprime l'arrogant, elle relève l'accablé ; justice est faite, et elle n'y pense plus.

Il résulte de tout ce que je viens d'exposer, que le vice consiste à abandonner aux passions le gouvernement de notre conduite ; la vertu, à régler le motif de nos actions, et l'art de réprimer l'un et de faire triompher l'autre, à nous donner par l'expérience et par les exemples, ce que nous n'aurions pas suffisamment obtenu des préceptes.

Le plus ou moins de puissance de l'exemple est la pierre de touche de nos principes et de nos forces morales. Il n'est d'admiration sincère que dans ceux qui ont le goût et le pouvoir d'imiter ce qu'ils admirent : il faut y être exercé dès l'enfance, et avoir une grande latitude pour le choix des exemples à suivre ou à fuir. Il n'y a que l'éducation publique qui laisse celui des

occasions, il n'y aurait aujourd'hui que celle en pays neutre qui laisserait celui des exemples. Dans cette partie subtile et délicate de la culture, la moindre erreur, la moindre contradiction entre l'exemple et le précepte, serait très-dangereuse, parce qu'elle produirait de faux germes, qui, d'abord imperceptibles, échapperaient à l'attention la plus scrupuleuse, et qui, transplantés ensuite et privés des soins ultérieurs, se transformeraient en végétation d'autant plus nuisible et plus rapide, qu'on lui aurait assuré toute l'énergie qu'on ne destinait qu'au bon grain.

§ VI. *De l'Instruction.*

Ainsi que la nature ne départit aux hommes ni la même aptitude, ni le même degré de forces physiques, l'éducation ne saurait leur donner ni la même application, ni le même degré de forces morales. Nous avons vu qu'au moyen du caractère et des habitudes qu'elle tâche de leur faire, elle peut arriver à des résultats qu'elle n'obtiendrait pas en attaquant directement leurs défauts naturels. Comme, en dépit du préjugé flatteur qui domine aujourd'hui dans la société, il est impossible que le

même individu soit propre à tout. L'éducation, qui ne se charge que de le rendre bon à quelque chose, doit, avant de s'occuper de son instruction, examiner deux points essentiels : le degré de son aptitude, et les objets vers lesquels on la voit se porter de préférence. Pour l'éducation privée, cet examen, qui d'abord semblerait plus facile, l'est très-peu en effet, parce que dans l'ennui de la solitude, comme dans les distractions de la société domestique, l'enfant, par l'espoir qu'il conçoit sans cesse d'une jouissance nouvelle, change trop souvent de fantaisies, ou, comme dit l'amour-propre paternel, de vocation. Qu'il entende la musique d'un régiment qui passe, ou qu'on lui fasse cadeau d'un fusil, le voilà militaire : qu'on parle de l'envoyer au manège, cela fera une promenade de plus, et voilà qu'il préfère la cavalerie à l'infanterie : qu'on vante en sa présence l'éloquence de quelqu'un ; il a fait fondre en larmes tout l'auditoire ; voilà qu'il veut être prédicateur, avocat ou juge : dix fois par an il se fait musicien, poète, médecin, ou commerçant ; à chaque fois la famille est en doute, et le bon instituteur en peine. Le temps se perd en leçons inutiles, et l'élève, toujours ennuyé et toujours inconstant, après avoir pro-

mis de se rendre capable de tant de choses, se trouve, en entrant dans le monde, n'être bon à rien. Sans doute, il est des éducations privées qui réussissent complétement, mais ce n'est jamais qu'à la suite d'un examen éclairé et impartial de la part de l'instituteur, et lorsque l'aptitude et l'application ont été dirigées vers un but raisonnable, au choix duquel les forces naturelles et la destinée probable de l'enfant ont présidé. Je reviendrai sur ce point à l'article suivant. L'éducation publique offre un champ plus vaste et des moyens plus sûrs à ce premier travail. Le naturel de l'enfant et ses goûts se trahissent plus tôt et plus complétement; le commerce de pensées continuel auquel la fréquentation d'un grand nombre d'êtres de son âge le dispose, accorde à l'observateur des données plus promptes, plus multipliées et plus précises : l'époque assez longue des études générales et communes achève de l'instruire à cet égard, et lorsqu'il s'agit ensuite de l'appliquer à des études plus sérieuses et plus particulières, il est rare que l'élève ne soit pas d'accord avec l'instituteur sur celles auxquelles il faudra s'attacher de préférence.

Autrefois chaque classe de la société avait

dans l'état une destination à elle ; il était rare, et il eût été en quelque sorte honteux, de vouloir en changer. Aujourd'hui, que les routes de la fortune se sont considérablement élargies, et que chacun se croit le droit, ou l'obtient, de se jeter dans celle qui lui offre la perspective la plus agréable ou la plus flatteuse, il arrive que beaucoup de gens ne sont jamais à leur place, et que les places sont plus rarement bien remplies. Ce changement de rapports sociaux doit nécessairement en amener dans les précautions à prendre ; aussi n'est-ce que dans l'intérêt de la société, et nullement pour envie de critiquer ce qui s'y passe, que j'en fais la remarque. En morale comme en médecine, il suffit quelquefois de connaître la source d'un mal pour y trouver un remède.

Il n'est nécessaire à personne de tout savoir, mais de bien savoir ce qui est nécessaire à l'état qu'on doit embrasser, et à toute l'étendue de la carrière qu'on est appelé à parcourir. Il est des gens qui avancent hardiment, que les Romains étaient propres à tout, et qui partent de cette assertion, suffisamment démentie par l'histoire, pour expliquer les immenses et longs succès de Rome ; mais qu'on mette à côté du tableau des succès celui des fautes et des re-

vers; qu'on passe en revue ces consuls, généraux inhabiles et mauvais politiques; qu'on relise Montesquieu et Gibbon, et l'on verra si cette thèse est soutenable, et si les inductions qu'on voudrait en tirer sont admissibles.

Il faut que tout être social ait un but, afin d'y faire concourir tout ce qui peut l'aider à le remplir; il faut que dès son entrée dans le monde, ce but soit annoncé, afin qu'il n'y trouve de rivaux que ceux qui y prétendent. Avec ce soin si simple et si naturel, les places ne seront sollicitées que par des gens capables de les remplir, et les routes qui y conduisent ne seront pas obstruées par des gens qui n'y sauraient prétendre.

L'on s'est enfin aperçu de deux vérités fondamentales et sans lesquelles l'éducation la plus soignée ne peut être que douteuse, soit dans l'application à la vie civile, soit dans les résultats particuliers. 1.° Que les lumières doivent être tellement subordonnées aux principes, qu'elles ne puissent jamais s'en séparer. 2.° Que l'éducation, depuis l'âge de dix à douze ans, doit être considérée, non pas comme la préparation, mais le commencement réel de l'existence civile; que l'une doit être à l'autre ce que dans la carrière religieuse le noviciat est à

la vocation, c'est-à-dire doit avoir une part réelle aux devoirs et aux travaux. Il ne faut plus qu'à la fin de ses études, le jeune homme trouve une séparation entre la carrière où il s'est formé et celle où il doit agir; il faut, au contraire, qu'il ait déjà vu le monde dans l'école, et qu'il porte avec lui l'école dans le monde.

Ces idées paraîtront des rêves à ceux qui se trouvent comme arrêtés par ce qu'ils n'ont pas encore vu, mais au moyen de l'éducation publique, qui emploie si aisément les plus avancés à faire marcher les autres, qui accoutume ainsi de loin aux douceurs et aux aspérités de la vie sociale; qui donne tant de vivacité au commerce des idées et à l'action des soins; et l'éducation en pays neutre, qui fait voir que les principes doivent être partout les mêmes, que toute nation civilisée a besoin des mêmes vertus et des mêmes talens; qui forme des hommes également utiles partout : ces rêves deviendront sans miracle une rassurante réalité et la garantie la plus sûre contre les inconvéniens inséparables du système représentatif.

Jusqu'ici la carrière des hommes sur la terre s'est partagée en époques, en carrières si différentes, si separées, qu'ils n'emportent rien

de l'une lorsqu'il s'agit de passer dans l'autre. Époque de l'école, époque des études, époque des débuts, époque des plaisirs, époque des devoirs particuliers, époque des affaires publiques ; ce n'est plus une vie entière qu'ils parcourent, ils en changent cinq ou six fois sans qu'il en résulte, pour ainsi dire, ni expérience pour eux, ni avantage pour la société. Ce ne sont pas de simples transmutations comme celles de l'insecte, qui passe de l'une à l'autre avec ses forces, c'est une véritable métempsycose privée de souvenirs et de principes. La seule preuve d'existence prolongée qu'ils portent avec eux, est un besoin perpétuel de faire parler d'eux, n'importe comment; et de réussir avec éclat, n'importe à quoi.

Ce n'est pas ainsi que se forment de bons citoyens, des sujets utiles et distingués; ce n'est pas ainsi que s'élèvent du sein de l'école les héros de la patrie : il faut que les premiers principes d'obéissance conduisent l'enfant à ceux de la religion, que ces principes, étroitement unis, président aux débuts de l'adolescent, que toutes ses études viennent s'y rattacher; qu'ils le guident de-là dans le labyrinthe où vont s'essayer les passions du jeune homme. Il faut qu'à son entrée dans la vie civile, il y ait été précédé

par une sorte d'estime et de confiance de la part de ceux qui vont y marcher avec lui, par une odeur de bonnes mœurs et de bonnes lettres, qui en impose à ceux qui viennent l'aborder, et à lui-même par l'effet qu'elle produit sur eux; qu'arrivé enfin aux places, l'amour de ses devoirs y paraisse le plus ancien et le plus naturel de ses sentimens; que l'application et les talens qu'il y montre aient un air d'habitude qui prouve qu'il est fait pour elles, comme elles pour lui; que le savoir qu'il y déploie semble plutôt le fruit de ses réflexions que le résultat des peines qu'il s'est données pour l'acquérir. Le bien public exigera toujours une sorte d'identité entre l'homme, ses principes, ses talens et sa place, et sous le régime constitutionnel, il faudrait pouvoir en faire une loi fondamentale.

Je n'entrerai point dans ce qu'on peut appeler le matérial de l'instruction, c'est un sujet vaste, soumis aux controverses, qui n'entre point dans le plan de cet ouvrage, et que je serais peu capable de traiter; mais je crois devoir dire que j'ai entrevu une méthode nouvelle d'instruire la jeunesse, et que déjà je la crois supérieure à tout ce qui a été pratiqué jusqu'ici. C'est de faire marcher ensemble

l'histoire, la géographie et les langues; d'en faire, pour ainsi dire, une seule et même leçon, et de rattacher toutes les sciences subséquentes à cette première partie du plan; d'apprendre l'histoire grecque en grec, avec la carte sous les yeux; l'histoire romaine en latin, et toujours de même; et de ne jamais employer les auteurs que dans la langue qu'ils ont écrit. Quand on songe à l'extrême facilité qu'apportent les enfans à l'étude des langues, à l'avantage qu'il y a pour l'application et la mémoire, de leur montrer sans cesse le théâtre des actions dont on les entretient, et les monumens qui furent destinés à les immortaliser; à celui de ne leur donner des idées que par l'organe des plus grands écrivains; à la complète harmonie que cette manière de présenter les connaissances met entr'elles; à l'économie de temps et de peine, qui résulte nécessairement d'un mode pareil d'enseignement; aux ressources immenses qu'il assurerait à la seconde éducation que chaque homme bien né ne manque pas de se donner lui-même, on ne saurait douter qu'il est basé sur les plus grandes et les plus belles conceptions que l'esprit humain pût fournir à cet égard.

Comment, dira-t-on peut-être, se flatter de

trouver beaucoup d'enfans susceptibles d'une éducation si forte et si rapide? On pourrait répondre que pendant dix ans, avec les principes et les moyens que j'ai indiqués précédemment, on pourrait espérer raisonnablement de beaux et grands résultats; mais qui se flatte, et pourquoi se flatter d'un aussi grand nombre d'élèves si favorablement organisés? Il n'y a que sept couleurs pour l'immensité des choses créées, mais les nuances de ces couleurs sont innombrables, et le talent est de les saisir et de les employer. L'idée d'une école, d'où une personne ne sortirait que plus ou moins parfaite, ne vient point aux esprits assez réfléchis pour s'être occupés du meilleur mode d'éducation, et pour y voir le premier principe du bonheur public. Le but auquel ils veulent qu'on aspire est de tirer de ce qui existe réellement tous les avantages possibles, de tâcher que chaque individu soit aussi utile que ses facultés naturelles le permettent, et que ceux qui décidément ne sont capables de rien, soient au moins de bons citoyens qui, pénétrés de leur insuffisance, n'aspirent point à bouleverser ce qu'ils ne sont en état ni d'appuyer, ni de régir.

Je crois fermement que, sauf le cas d'imbécillité complète, personne ici-bas n'est abso-

lument dénué de ressources intellectuelles, et qu'une des qualités les plus nécessaires à un chef d'institut, est d'avoir assez de patience ou de perspicacité pour découvrir ce germe, ou trop faible ou trop profondément enfoui. Je vais rapporter un fait qui, bien qu'absolument dénué de circonstances intéressantes, m'a si vivement frappé, que depuis vingt-cinq ans que j'en suis instruit, je n'ai cessé de croire que lorsqu'on ne parvient à donner à quelqu'un ni caractère, ni habitudes, ni goûts, ni talens, on peut, à force de l'observer, lui trouver du moins une carrière.

L'homme dont je vais donner une espèce de biographie, et dont je voudrais oser dire le nom, parce qu'il mérite plus que tant d'autres d'être connu, naquit de bourgeois aisés, dans une grande ville des Pays-Bas. Un développement rapide de la partie animale avait, dès la première année, comme étouffé la partie intellectuelle : c'était une masse de chair sans aucune intelligence. Les soins de tout genre n'apportèrent ni changement ni modification à cet état voisin de l'imbécillité. L'enfant grandissait à vue d'œil, sans que l'esprit eût la moindre part au développement. Les caresses et les menaces, la vue des récompenses et des

châtimens, rien n'opérait : bref, à dix-huit ans, il ne savait ni lire ni écrire. Il parlait, mais ce n'était que pour demander à manger ou pour obtenir d'aller prendre l'air hors de la maison. Son air ignoble achevait de le perdre dans l'esprit de ses parens, qui, plus indignés encore qu'affligés, se décidèrent à l'éloigner. Un de ses oncles maternels, homme de sens et qui habitait une ville commerçante à cinquante lieues de là, consentit à le recueillir chez lui. Nouveaux soins, méthode nouvelle, et toujours sans espoir de succès. Mais la pitié a des lumières à elle, et l'oncle pensa qu'au moyen d'une grande liberté, le neveu trahirait un goût, un penchant quelconque. Les observations furent très-long-temps sans résultat. Le jeune homme allait se placer régulièrement à l'entrée des mines de Houille, qui sont la richesse de cette ville, et allait régulièrement de-là s'asseoir près du port où l'on embarque le charbon. N'apercevant aucun changement dans cette marche singulière; une année et plus s'étant écoulée ainsi, l'oncle un jour proposa au neveu de descendre dans la mine. Un sourire, le premier qui eût jamais paru sur ce visage, fut pour le bon parent un trait de lumière. Ils se mettent en marche, le neveu

était toujours en avant. On arrive, on descend; on entre dans le labyrinthe souterrain, on en parcourt, on en examine tous les détails; mais déjà l'oncle n'y voit plus que son neveu. Les yeux du jeune homme se sont ouverts, tous ses traits sont animés; il s'arrête ou s'avance à propos; il veut tout voir, et demande le nom et l'usage de tout ce qu'il voit : enfin ils sortent de l'abîme, et le neveu, profondément rêveur, ne répond plus aux questions qu'on lui adresse. Mais le lendemain, dès l'aube, il retourne à la Houillère, y reste le plus long-temps qu'il peut, y revient encore et toujours, et bientôt n'en veut plus sortir; causant sous terre avec une extrême volubilité, et morne et silencieux dès qu'il revoit le jour. L'oncle, qui avait du crédit, prit comme par inspiration le parti de demander pour lui une place de sous-inspecteur aux mines. Elle fut accordée; et à peine était-il entré en fonctions, que le développement fut étonnant. En moins de trois mois, il apprit, et presque sans secours, à lire, à écrire et à calculer; dévora les livres qui traitent de ce métier, et exerça une surveillance dont on n'avait pas encore d'idée dans ce lieu-là. L'année n'était pas encore révolue, qu'une place d'inspecteur étant venue à vaquer,

elle lui fut offerte par acclamation. Il n'avait pas songé à la demander, et l'accepta avec transport. Quand je l'ai connu, il n'avait pas quarante ans; il présidait en chef à l'établissement, avait été anobli en récompense des avantages qu'il lui assurait par ses talens, avait fait un grand mariage, et voyageait de la part de son gouvernement pour établir des relations éloignées et nouvelles. A l'extérieur, je ne pense pas qu'il eût changé : il était gros et laid, sans grâces, sans manières, sans physionomie, ne se distinguant que par l'absence totale de tout ce qui sert à distinguer les autres. Je n'ai jamais rien rencontré de plus impassible que cet homme-là. Il eût entendu raconter par un témoin le massacre des Innocens, le siége de Jérusalem, ou toute la révolution française, sans changer de visage; mais aussitôt qu'on lui parlait de l'exploitation et du commerce des mines de charbon, ce visage s'épanouissait, la vie rentrait dans son corps, il commençait à parler, et parlait non-seulement dans les meilleurs termes, mais prêtait à son sujet un intérêt véritable et dont on ne le croirait pas susceptible. Bien des gens ne verront ici qu'un effet singulier du hasard; mais « le hasard est l'enchaînement des effets dont

» nous n'apercevons pas les causes (1). » L'esprit humain rencontrerait difficilement un sujet plus digne de ses recherches que celui-là, et c'est certainement à l'art d'élever les hommes qu'il appartient de les tenter.

§ VII. *Des Récréations.*

Nous touchons presque encore à l'époque instructive où nous vîmes une noblesse antique et nombreuse, victime d'une fidélité inutile et mal-entendue, affliger l'Europe du spectacle de ses malheurs. Elle y déploya un rare courage, et bien que plusieurs d'entre nous, condamnés par l'égoïsme à en détourner la vue, affectaient de traiter de légèreté naturelle et nationale cette constance si long-temps éprouvée, si long temps privée d'espoir, il n'en est pas moins vrai que le philosophe en a tiré deux leçons également importantes : la nécessité de donner au caractère le degré de force qui fait résister à des malheurs imprévus, et aux vertus et aux talens la faculté de s'adapter à toutes les circonstances, sujet que j'ai déjà traité ; et celle d'apprendre aux enfans quelque

(1) Dutens.

chose de plus que ce qu'il faut qu'ils sachent, sujet sur lequel je vais m'expliquer.

Lorsqu'un homme destiné à remplir dans son pays de grandes places ou des fonctions honorables, perd à la fois son état, sa fortune et sa patrie, que des circonstances générales ou particulières empêchent que ses talens ne soient accueillis ailleurs, quelles ressources lui reste-t il sur la terre pour vivre, et vivre sans reproche ! La réponse n'est pas douteuse : le travail, un art ou un métier. Mais, dira t-on, vous voilà en contradiction manifeste avec votre principe fondamental de la séparation nécessaire entre les sphères d'utilité. Vous voulez donc faire du même homme un général et un savetier, un magistrat et un menuisier, un savan et un laboureur ? On verra apparemment du cuir, du fer et du bois non ouvré sur la même table où vous expliquerez les causes de la grandeur et de la décadence des empires. Vos sales seront en même temps des athénées et des ateliers. Hélas ! voilà comme on interprète ordinairement les idées les plus simples. « On passe bien vite de l'examen, qui peut » éclairer, à l'ironie, qui réduit tout en pous- » sière (1). »

(1) Madame de Stael.

Les journées, à l'école comme ailleurs, se partagent en occupations et en récréations. Les unes doivent être appropriées à la destinée de celui qu'on y place, et cet ouvrage en parle avec quelque détail. Les autres offrent un vaste champ aux vues bienfaisantes de l'éducation, et je me réserve de parler, dans un des articles suivans, de la nécessité de ne jamais souffrir parmi les jeunes gens un instant de sommeil moral. Ici je me bornerai à faire remarquer combien il est aisé, au moyen des récréations, de les prémunir pour jamais contre les deux ennemis les plus acharnés de l'espèce humaine : la misère et l'ennui.

Que l'on fasse des jeux, si propres à développer le physique et le moral, et auxquel la plupart des enfans se livrent avec tant d'emportement, un devoir, et des occupations particulières dont on leur laissera le choix, un plaisir, et l'on verra bientôt que, sans leur faire perdre aucun des avantages qu'ils retireront des premiers pour leur santé et leur caractère, on leur procurera tous ceux qui peuvent naître pour leur agrément de l'habitude d'être sans cesse occupés. Autour de cette arène, où la légèreté, la force, l'adresse et les grâces sont appelées journellement à faire as-

saut, placez des ateliers qui ne présentent rien de contraire à la propreté et à une sorte d'élégance, et vous verrez bientôt vos élèves attendre impatiemment l'heure de la quitter, pour aller se ranger sous les lois d'un menuisier, d'un tourneur, d'un gaînier, d'un relieur, d'un serrurier, d'un horloger ou d'un bijoutier. Ils y apprendront des choses fort étrangères et fort inutiles, en apparence, à la carrière qui les attend, mais qui les reposeront fort agréablement et fort innocemment des travaux suivis et sérieux qu'on exige d'eux, et leur assureront, en cas de malheur, les ressources qui furent si précieuses aux émigrés que le hasard ou la prévoyance paternelle en avait munis. Accordez-leur la liberté de choisir l'art ou le métier qui leur plaira davantage, mais que l'emploi du temps qu'ils y consacreront soit exactement surveillé ; que ces travaux secondaires soient soumis au même régime que les autres : raisonnement dans le choix, constance dans les efforts, facilités, encouragemens, secours dans l'exécution.

Cette méthode d'employer les heures de récréation ne sera jamais sans un grand résultat. A l'homme qui n'a besoin de rien, elle fournira de quoi vaincre la lassitude et l'ennui

d'une vie trop monotone, de quoi diriger les travaux qu'il aura commandés, de quoi repousser les vices qu'appelerait autour de lui l'oisiveté. A l'homme qui manque de tout, elle fournira du courage, de la patience et du pain.

§ VIII. *De l'Inégalité des Conditions.*

Ce sujet a été traité par des plumes auprès desquelles la mienne ne saurait se montrer sans un extrême désavantage, et il ennuie l'Europe depuis si long-temps, que je me serais épargné la double maladresse de le faire revivre, s'il ne tenait par des rapports très-étroits à celui que je traite. J'ai fait remarquer plus haut qu'autrefois, avant la vogue du régime constitutionnel, lorsque chaque classe de la société avait une carrière séparée des autres, et qu'elle y jouissait de priviléges particuliers, l'éducation privée pouvait être préférée à plus d'un égard; mais comme les opinions sont changées, ainsi que les temps, je ne parlerai ici que de l'éducation publique, où l'inégalité des conditions ne peut manquer de se faire sentir à chaque pas.

La partie première et principale de notre être, la partie animale, offre autant de diffé-

rences qu'il y a d'hommes. La partie secondaire, qui, bien que destinée à la gouverner un jour, commence par lui être subordonnée, la partie intellectuelle, par cela seul qu'elle en a dépendue, est soumise aux mêmes différences. De-là tous les accessoires qui dépendent de l'une ou de l'autre de ces parties : forces naturelles et acquises, talens et fortune, tout est inégal de sa nature et inégalement réparti parmi les individus qui composent le genre humain.

Afin que personne n'abusât de sa supériorité physique ou intellectuelle, ni ne prît droit de sa fortune ou de ses talens pour écraser ses semblables, on établit des lois religieuses et politiques, destinées à maintenir la sûreté et la tranquillité parmi les hommes. Il n'y a rien à répondre à ceux qui prétendent que les hommes naissent égaux, car certes ils ne le sont pas de fait, et s'ils le sont de droit, ce n'est que par le code établi pour assurer la paix à tous.

Tous les codes réunis parmi les innombrables lois dont ils se composent, n'en ont que trois qui soient générales et positives : amour sans bornes pour la divinité, amour pour ses semblables comme pour soi-même, obéissance

aveugle envers l'autorité légale ; toutes les autres, soit religieuses, soit politiques, sont relatives et conditionnelles. Il faut que justice soit faite également à tous les hommes ; mais cette justice, inaltérable dans son principe, soumet ses arrêts à la position de celui auquel ils s'adressent, et les motive d'après ses relations. Elle examine les circonstances où il se trouve, parce que ce sont elles qui décident des droits et des devoirs de chacun ; si bien qu'elle cesserait d'être justice s'il en était autrement. Du sujet au souverain, du fils au père, du serviteur au maître, du tenancier au fermier, de l'inférieur au supérieur ; et, en repassant sur la même ligne sociale, du supérieur à l'inférieur, du tenancier au fermier, du maître au serviteur, du père au fils, du souverain au sujet, que de relations diverses, que de devoirs différens, que de priviléges personnels, que de droits particuliers, quelle quantité de nuances dans tous les genres et dans tous les sens, quelles séries du plus ou moins dans tous les codes !

Est-il donc rien de plus important que de prévenir les hommes dès l'instant où ils sont capables de réflexion de ces différences de fait et de droit, de cette inégalité générale, à la

Digitized by Google

fois naturelle et légale, des nuances sans nombre qui se rencontrent dans les positions sociales, des devoirs particuliers que chacune d'elles impose, des principes qu'elles doivent faire adopter, des lois qu'elles ont motivées? Que serait l'éducation si elle ne le leur apprenait pas? quel autre moyen aurait-t-elle d'empêcher qu'ils ne soient enivrés ou découragés à la vue des places qu'ils occuperont un jour, et comment leur donnerait-elle la force et le talent de les remplir, si elle ne leur en expliquait d'avance la nécessité?

C'est une bien fausse méthode que celle qu'on emploie dans plus d'un lieu, celle de cacher aux enfans tout ce qu'ils seront et tout ce qu'ils auront dans l'avenir, de leur faire un long et fâcheux mystère des titres et des richesses qui les attendent dans le monde. Le jour où enfin on leur donne les uns et leur livre les autres, la plupart de ces esprits *inpréparés* sont comme frappés de paralysie. Pour être princes ou comtes et riches, ils se croient tout-à-coup autres ou plus qu'eux-mêmes; les talens et les principes qu'on leur avait donnés disparaissent avec le personnage qu'ils abandonnent, et il ne reste en eux, pour celui qu'ils se hâtent d'adopter, que l'enivre-

ment ou la stupeur. Qu'espérer, qu'exiger d'un individu qui, à l'instant où il devient son maître, ne connaît ni l'état qu'il possède dans la société, ni les devoirs et les droits de cet état; à qui, par un faux calcul, on a laissé ignorer toutes les conditions dès son existence civile? Quelle cruelle et imprudente éducation! Il semble voir jeter à la mer un malheureux auquel on n'apprit point à nager. Un homme de qualité, qui venait de passer douze ans à Paris, donnant tous les jours à dîner aux philosophes, crut dans son pays devoir faire parade des beaux sentimens dont ils l'avaient affublé. Voyant qu'on élevait les petits-fils de sa souveraine à une distance convenable de la touche des courtisans, il énonça quelques craintes sur une éducation qui les empêcherait de savoir que les princes ne sont que des hommes. « A » Dieu ne plaise, » lui dit-elle, « qu'ils ne se » croient que des hommes! Où prendraient-» ils un jour le plus de vertu et de talent que » les hommes exigeront d'eux?

Il est une manière très-simple et très-sûre cependant d'atténuer ce que les différences entre les castes ont quelquefois de déplaisant pour celle qui, sans discussions quelconques, n'est pas la première, et cette manière est ab-

solument du ressort de l'éducation, c'est de faire voir qu'il n'est pas de caste où l'on ne puisse parvenir au plus haut degré d'estime possible, et d'une estime d'autant plus flatteuse, qu'elle ne tient rien des circonstances, et se rapporte entièrement à l'individu qui la mérite. Cette vérité, bien établie par le raisonnement et soutenue par les preuves sans nombre qu'on en peut donner, et par mille exemples tirés de l'histoire et de la vie journalière, est faite pour inspirer à chacun le noble orgueil de croire que sa vertu et son talent sont indépendans des conventions sociales, et lui composent un degré de noblesse particulière et hors d'atteinte, et pour lui persuader que hors quelques cas très-rares, qui tiennent de l'inspiration et sur lesquels on ne saurait se permettre de compter, on n'a guère les talens et les vertus de sa place sans y avoir été préparé par une bonne éducation.

Il m'a toujours paru contraire à la civilisation de mettre du nombre des récompenses accordées au mérite la faculté de monter d'une classe à une autre. Pourquoi ôter une bonne plante du bon terroir où elle prospérait ? La vigne, si belle et si utile, transplantée dans un terrain gras, cesse de produire. Qu'est-ce pour la vertu,

le talent et l'industrie, qu'un espoir qui n'est pas dans la ligne de ses travaux ? N'est-ce pas abuser de la folie humaine, ou la partager, que de faire désirer à un homme qui est des premiers de sa classe, d'être le dernier dans une autre, lieu que supérieure à la sienne? Parvenu à une réussite complète dans ses justes entreprises, pourquoi faut-il qu'il se dépayse, et quitte cette place qu'il avait ennoblie pour aller se faire anoblir ailleurs ? Ne pourrait-on pas appliquer ici le mot de César, qui prouverait alors autant de sagesse que d'orgueil : « J'aime mieux être le premier dans un village » que le second à Rome. » Les fils d'un riche laboureur pourraient-ils aspirer à des places sans renoncer aux talens et aux qualités héréditaires qui ont assuré leur prospérité domestique ? Un étudiant en droit ou en médecine, un commis de marchand pourrait-il viser au ministère sans perdre tout ce qui devait le recommander à la confiance publique, ou sans compter sur un bouleversement de mœurs et de principes? On apporte de l'esprit, du cœur, de l'aptitude à tous les états; mais à la fin de l'éducation, à l'époque de l'activité, de l'entrée dans l'existence civile, on ne peut avoir que les talens et les vertus de son état; et si on

ne les a point encore acquis, quelle garantie donnera-t-on d'un mérite qu'on n'avait pas cherché à acquérir jusque-là? Si l'éducation a été bonne, c'est-à-dire conforme à l'état auquel on était destiné, pourquoi se mettre volontairement en contradiction avec ses résultats? Qui donc, après avoir longuement préparé ses champs, après les avoir couverts de semences choisies, voudra tout-à-coup renoncer aux récoltes? L'éducation de celui qui le voudrait aurait été décidément mauvaise, et la société n'aurait rien à attendre de lui.

Le seul but moral que peut et doit avoir l'éducation, est de diriger les passions et de maîtriser l'imagination. Qu'est-ce que diriger les passions? C'est s'opposer aux vices de défaut comme aux vices d'excès. Qu'est-ce que maîtriser l'imagination? C'est nous empêcher de voir ou de chercher des jouissances et des succès hors de la sphère de nos moyens réels et de nos véritables intérêts, et de nous jeter dans des routes dont nous ne connaissons ni les directions ni la fin, et sur lesquelles nous ne sommes ni appelés ni préparés à marcher. Pour être utile, elle ne doit être que relative, et si elle n'est que relative, la marche de chaque ambition est réglée pour jamais. Celle de

l'homme du peuple sera d'être le plus habile des laboureurs ou des courtisans, parce que c'est là la condition du bonheur et de la considération à laquelle il peut hautement prétendre : et il s'y maintiendra plus long-temps qu'un autre. « Quand le peuple a une fois de » bonnes maximes, il y tient plus long-temps » que ce qu'on appelle les honnêtes gens. Il » est rare que la corruption commence par » lui (1). » L'ambition du bourgeois se renfermera dans son étude, son atelier ou son comptoir, mines riches et inépuisables dont l'exploitation n'appartient qu'à lui seul. Celle du gentilhomme sera dans l'agrandissement progressif de la sphère d'utilité que les institutions sociales lui ont assignée. Agrandir sa sphère n'est pas en sortir, c'est seulement donner de l'énergie à mille ressorts auxquels d'autres que lui ne toucheraient pas sans inconvénient pour ces ressorts et pour la société ; c'est occuper de différentes manières, qui toutes doivent être honorables autant qu'utiles, la grande moitié des échelons de la hiérarchie politique. L'ambition enfin du souverain résidera dans le pouvoir non de créer toujours, mais

(1) Condillac, Étud. de l'Hist., Liv. V, Ch. II.

de conserver; non d'innover, mais de maintenir; non d'abolir, mais d'épurer et de joindre à l'autorité que la législation lui assure, celle bien plus grande de son exemple. Dans un état bien réglé, et qui sera tel parce que l'éducation se sera faite caution des premiers élémens de la fortune publique, nul ne voudra ni descendre, ni monter; nul ne se croira assez habile pour le risquer impunément, et chacun saura combien est grand et heureux l'art d'être toujours à sa place dans le monde. Dans cet état-là, la société et l'individu auront pour station le plus haut degré de félicité et de réputation que peuvent atteindre des êtres dont les institutions ne peuvent se considérer que comme autant d'abris contre les imperfections auxquelles leur nature les condamne; imperfections si nombreuses, si prouvées, qu'il devrait suffire de les rappeler à la mémoire des hommes pour faire reculer toutes les ambitions. « Les lois de l'éducation sont les pre-
» mières que nous recevons, et comme elles
» nous préparent à être citoyens, chaque fa-
» mille particulière doit être gouvernée sur le
» plan de la grande famille qui les comprend
» toutes (1). »

---

(1) Condillac, Étud. de l'Hist., Liv. IV, Ch. I.

Jamais les principes d'éducation publique, s'ils sont bons, ne s'opposeront aux distinctions sociales. Elle les reconnaîtra, ne fût-ce que pour empêcher qu'on y mette une importance trop précoce ou trop grande, et les rappellera à la mémoire des élèves lorsqu'elles devront ajouter aux motifs qu'on donne à tous de se distinguer. Les nuances qui sont encore restées entre les différentes classes de la société, sont si faibles, qu'elles ne sauraient être un obstacle à l'égalité nécessaire à plusieurs genres d'instruction; mais comme il est important qu'elles soient entièrement et au plus tôt rétablies, pourquoi ne dirait-on pas à une moitié de l'école, que, destinée irrévocablement à vivre aux dépens de l'autre, elle ne peut compenser cette infériorité que par l'application et la moralité qu'elle apportera à ses services? pourquoi ne pas avertir l'autre de sa supériorité, et lui dire qu'elle ne peut se la faire pardonner que par la justice et la bienfaisance qu'elle mettra dans ses transactions? Mais, plutôt, pourquoi ne pas établir plusieurs écoles séparées dans le même lieu? En pays neutre, rien ne s'y opposerait : laboureurs, artisans, bourgeois, nobles, princes mêmes, y recevraient, à quelques pas les uns des autres, à la même dis-

tance qui les séparera un jour dans le monde, l'éducation proportionnée aux circonstances qui les attendent. Réunis hors des heures consacrées aux leçons et au repos, ils apprendraient, par des relations journalières, à se connaître, à s'employer et à s'estimer. Là se réaliseraient dans des communs loisirs plusieurs des idées que j'ai déjà soumises à mes lecteurs; et, si je ne me trompe, les heures de la récréation y deviendraient plus importantes encore au bonheur futur de la société, que celles de l'étude.

§ IX. *Des Lumières.*

Lorsque j'entends prôner aujourd'hui les lumières, j'éprouve à chaque fois cette terreur que produirait sur moi la vue d'un imprudent que je verrais promener avec une chandelle allumée entre des barils pleins de poudre. Les idées appelées libérales ont quelquefois, par des transitions rapides et qu'on a peine à saisir, des suites tellement matérielles, qu'au seul mot de lumières je crois ressentir déjà la secousse d'une subite explosion, ou voir s'élever les flammes d'un vaste incendie. Ce qu'on entend par les flambeaux de la vérité me paraît si ressemblant aux torches de la révolution, que

je n'y vois guère de différence que celle des mains qui les agitent.

Je ne me rappelle pas dans ce moment à combien on porte le temps nécessaire pour faire arriver jusqu'à nous la lumière des étoiles, mais je sais qu'il est très-long; et comme je ne puis me défendre de comparer les hommes de génie dont s'honorait jadis le monde à des astres tutélaires, je me contente des lumières inépuisables que nous leur devons, et laisse à la postérité à décider un jour de la confiance qu'on pourra accorder à celles des astres modernes que je vois adorer; car il ne faut rien d'incertain ni de douteux dans les choses qui doivent nous guider.

En définition, il faut traiter les lumières comme l'esprit dont elles sont le résultat, et avant de s'y fier, être sûr des avantages qu'elles peuvent nous procurer. Il y a plus d'une sorte d'esprit, et telle sorte d'esprit est quelquefois en opposition complète avec telle autre. L'esprit de conversation n'est pas celui des affaires; l'esprit d'ordre n'est ni l'esprit de calcul, ni l'esprit de prévoyance. Il en est de même des lumières; elles sont relatives à celui qui en fait usage et à l'occasion où il s'en sert. L'esprit appartient à la dot de l'homme, les lumières

sont le bon usage qu'il en fait ; l'à-propos est l'occasion qui lui est indiquée par l'expérience. On peut avoir de l'esprit sans avoir ni éducation, ni lumières, ni expérience : c'est celui qui court les salons et les rues, et qu'il est si important de régler ; mais on ne saurait avoir des lumières sans esprit, sans éducation et sans expérience, et c'est ce qui fait qu'elles sont absolument du ressort de l'éducation. C'est elle, c'est l'éducation publique surtout, qui produit les lumières par excellence, en adaptant les esprits aux circonstances et en ne les livrant à la circulation que bien accompagnés des principes et déjà munis d'une sorte d'expérience. Ces lumières-là éclairent sans éblouir, guident sans égarer, et n'imposent à chaque individu d'autre contribution que celle qu'il est en état de payer à la société.

Il est dans la langue française un participe qui suffit à lui seul pour faire comprendre l'usage qu'il faut et l'abus qu'on peut faire des lumières ; c'est *déplacé*. Ce mot emporte avec lui l'idée d'une chose bonne ou belle, car, pour peu qu'elle ne le fût pas, elle ne serait bien placée nulle part, et si elle était insignifiante, on ne s'occuperait pas de la manière dont elle l'est. On dit d'un homme de génie,

qu'il est déplacé dans une compagnie de sots; d'un trait brillant, qu'il est déplacé dans un discours grave; d'une sentence, qu'elle est déplacée dans la bouche d'un enfant : et l'on peut dire des lumières qu'elles sont déplacées toutes les fois qu'elles ne se trouvent pas dans le lieu et dans les proportions nécessaires pour être utiles et n'être pas dangereuses.

Ainsi que toute espèce de richesses, les lumières doivent avoir leur système économique, et on y peut remarquer les mêmes degrés : simple nécessaire, aisance et superflu. Le simple nécessaire, en fait de lumières, est cette proportion indiquée par une sphère de grandeur déterminée, et par les besoins de ceux qui ne sont pas appelés à en sortir : la sphère des laboureurs et des artisans. Pourquoi le peuple serait-il éclairé au-delà de ses besoins, sur lesquels repose la partie matérielle de ceux du reste de la société ? S'il tire du sol tout ce qu'il en peut tirer, s'il fait des productions du sol tout ce qu'il en peut faire; si les principes religieux le maintiennent dans l'obéissance aux lois, dans la pratique des vertus simples, dans l'état de forces physiques nécessaires à ses travaux, que demande-t-on de plus pour lui ? quelles lumières lui donnera-t-on encore? Cette

prétendue philantropie, qui, folle et vagabonde, va se heurter contre tous les principes reçus, contre toutes les relations établies; qui fonde hardiment le bon sens et l'expérience; qui, au lieu d'apporter quelque remède ou quelque soulagement aux maux inévitables, sème en tout lieu le doute et le mécontentement, que proposera-t-elle de plus sage en principe, de plus heureux en résultat, que l'équilibre entre les forces morales et les forces physiques, entre les besoins et les secours, entre les avantages de l'individu et ceux de la sphère à laquelle il appartient, et entre ceux de cette sphère et ceux de l'état? Quoi! on nous étourdira sans cesse d'idées incohérentes enveloppées de phrases nouvelles, et l'on ne parlera plus au peuple des qualités précieuses qui semblent n'appartenir qu'à lui, ni des vertus protectrices de la paix des campagnes! Qu'on cesse de lui faire croire qu'il faut qu'il soit plus qu'il n'est, qu'il faut qu'il vaille plus qu'il ne vaut; qu'on lui parle de travail, de persévérance, d'ordre, de tempérance, de patience. Qu'on ne vienne pas le distraire de ses importans travaux par la peinture d'un bonheur qui ne pourra jamais lui convenir, d'un pouvoir dont il ne saura jamais

faire usage : son devoir est d'être soumis, fidèle, actif et sobre, parce que sa gloire est d'être toujours utile, et sa destinée d'être aisément heureux. Plus rapproché de la nature que les autres classes, il n'a besoin de lumières que pour faciliter ses travaux, simplifier ses besoins et purifier ses mœurs : ce sont les seules qui ne le tromperont jamais; vouloir lui en faire connaître d'autres, est une cruauté dont le but est coupable, et les résultats ne peuvent être que funestes pour lui comme pour l'état.

L'aisance, en fait de lumières, est pour ceux qui, n'étant point asservis à une route tracée, peuvent se choisir une carrière quelconque, pouvant agrandir la sphère à laquelle ils appartiennent. Elle consiste à posséder assez de lumières pour choisir la carrière où l'on sera le plus utile, et y employer les moyens les plus propres à l'être. Cet état d'aisance est l'apanage de la bourgeoisie et de la noblesse; il sert à deux usages : à nous conduire dans toutes les circonstances qui peuvent se présenter, et à y servir de conseil et de guide aux autres. Ce dernier devoir, en outre, se remplit de deux manières, par devoir ou par bienfaisance, et par conséquent exige plus que

des lumières ordinaires. Le bourgeois qui établit avec fruit des manufactures, le gentilhomme qui conduit avec succès des travaux, le souverain qui commande avec discernement de grandes entreprises, sont les bienfaiteurs éclairés de l'humanité; et l'aisance de lumières dans laquelle ils se trouvent placés, assure l'accomplissement de leurs nobles intentions. Il en est de même lorsque cette aisance est réglée par le devoir; le bourgeois magistrat intègre, administrateur actif; le gentilhomme ministre ou guerrier habile, le prince laborieux et juste, sont les colonnes de l'état, et leurs lumières, diversifiées d'après les chances qui se présentent à leurs travaux, répondent suffisamment de ses destinées.

Le luxe, en fait de lumières, est ce qu'en opposition des lumières d'utilité dont j'ai parlé jusqu'à présent, j'appellerai lumières de curiosité. Elles ne sont pas du ressort de la première éducation, de celle qu'on reçoit, mais nous viennent de la seconde, de celle qu'on se donne par la suite; aussi n'en parlerais-je pas s'il n'appartenait essentiellement aux premières d'avoir des idées arrêtées sur les autres, et de les juger dans leurs rapports avec la société et le gouvernement.

On a vu quelquefois, et il existe des hommes prodigieux par le nombre de connaissances qu'ils ont acquises. Il serait difficile de les admirer plus et de meilleure foi que je ne le fais, mais je suis obligé de demander ici à quoi proprement ils sont bons, et si c'est la grandeur de leurs conceptions, de leurs entreprises et de leur caractère, qui doit servir à mesurer les principes et les travaux de l'éducation? Parvenus à la moitié de leur carrière terrestre, ils savent tout, mais ils ne sont ni ministres, ni généraux, ni magistrats, ni commerçans, ni artistes, ni artisans, ni laboureurs. Je les crois capables d'être tout cela; mais ils se bornent à être considérables par la gloire qu'ils font réjaillir sur leur nation et sur l'espèce humaine en général, et ne remplissent aucune des fonctions utiles à la société. Ce sont de brillans météores devant lesquels on est tenté de se prosterner; mais l'universalité de leurs lumières semble les condamner à une incertitude de vocation qui relève l'amour-propre de leurs admirateurs. Ils ont affronté les tempêtes de l'océan, ont gravi des montagnes réputées inaccessibles, découvert des myriades de plantes et d'animaux inconnus jusqu'à eux; ils ont donné de leurs travaux et de leurs périls des

relations qui ne laissent rien à désirer à la curiosité ; ils ont consacré à cet insatiable besoin de connaître et d'instruire, tout leur patrimoine ; rien sans doute n'est plus digne d'étonnement, de louange, et même de jalousie : mais quand ils seraient parvenus à s'introduire dans le soleil et à en ressortir, nous apporteraient-ils la moindre parcelle de ce qu'il faut à la société pour remonter aujourd'hui sur ses bases, la moindre notion pour rendre les hommes plus utiles, meilleurs et plus heureux ? A Dieu ne plaise que je veuille opposer de froids raisonnemens aux élans sublimes dont l'esprit humain est capable, ni à rien de ce qu'on appelle les progrès des lumières ; mais je pense qu'en général ces progrès ne doivent être appréciés que relativement aux secours effectifs que les hommes en peuvent tirer. Que l'amour-propre national accorde les plus grands encouragemens et décerne les couronnes méritées à ces hommes rares que l'amour de la science entraîne et maintient en des routes si particulières, mais que le gouvernement, que l'éducation ne s'autorisent pas de l'exemple qu'ils donnent pour vouloir faire des miracles, et se bornent à répartir parmi les individus les doses de lumières dont chacun a besoin pour se rendre utile à la

société, et pour être heureux par la conscience de son utilité.

Mettant à part l'exagération du principe et l'impossibilité de la réussite, à quoi servirait de vouloir faire arriver tous les hommes au même degré de lumières ? Si le plus haut degré de sagesse est de faire parvenir l'individu et la société à un état stationnaire, c'est-à-dire au plus haut degré de perfection qu'il leur est donné d'atteindre, comment aspirer à une même station pour cette foule d'êtres si naturellement, si légalement inégaux ?

J'ai déjà fait observer qu'il est deux sortes de lumières également nécessaires aux hommes : les particulières, c'est-à-dire la faculté que doit avoir chacun d'agrandir la sphère d'utilité à laquelle il s'est voué, et les générales, qui consistent à savoir répartir les autres dans l'intérêt général de la société. Les unes dépendent uniquement des principes d'éducation, les autres de l'indépendance de ces principes, qui doivent être à l'abri de tout préjugé national ou politique. On voit, sans que je le dise, quelle immense supériorité il en revient à l'éducation publique, qui, au moyen du grand nombre d'individus rangés successivement sous ses lois, enchaînant sans cesse les facultés, les habitudes

et les principes au même intérêt, fait toujours marcher ensemble et vers le même but tous les genres de lumières. On voit en même temps tout ce que l'éducation en pays neutre y peut ajouter sous le rapport de l'indépendance nécessaire à leur répartition. C'est là qu'à l'abri des efforts continuels de l'amour-propre national et de l'imagination, chaque homme se pourra convaincre que les principes du bon et de l'utile sont universels, que les sphères sont différentes, non par suite de la législation d'un pays, mais des circonstances et des conditions inséparables de la nature humaine; que le grand but, le seul but raisonnable des lumières, est de les étendre sans cesse, sans jamais les confondre, et que tout homme dont les forces et les principes ne sont pas proportionnés à la sienne, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, est un citoyen déplacé et dangereux. Il n'y a donc que l'éducation pour empêcher l'individu d'être inutile ou déplacé; elle seule prépare assidument des remèdes, non-seulement contre les maladies connues de l'esprit humain, mais contre les dangers imprévus; elle seule donne aux caractères, aux habitudes et aux principes cette force, cette énergie que rien ne surprend ni n'altère, et qui empêche d'admettre ce qui

est incertain ou n'est pas véritablement utile. Le gouvernement, en poursuivant un avantage, une gloire quelconque, peut se tromper dans sa marche et dans le choix de ses moyens, mais l'éducation a prévu d'avance cette faute, et quand le torrent des opinions nouvelles vient à se précipiter sur les institutions, il les trouve déjà entourées de digues qu'il ne saurait emporter.

L'excès d'amour-propre le plus dangereux pour un gouvernement, est lorsqu'il se croit assez fort pour répandre sans précaution des lumières; mais s'il a nanti l'éducation nationale de la puissance qu'elle doit avoir, les lumières nouvelles rencontreront partout cette lumière première de l'état, cette lumière distributive qui n'y laisse introduire que ce qui peut s'y placer, ce qui peut être utile, ce qui est digne d'être classé parmi les principes conservateurs ou vivifians. Elle seule est libre de passions et d'illusions; elle seule voit clairement, juge avec calme, marche avec prudence, n'admet qu'avec examen, ne prononce qu'avec réflexion, ne dédaigne ni l'expérience, ni l'histoire, ni les traditions; et son amour-propre, épuré par des épreuves continuelles, ne s'attache qu'aux avantages réels et aux réussites certaines.

§ X. *Des Châtimens, des Récompenses, et de l'Émulation.*

Ces trois points de l'éducation publique ont toujours été tellement importans dans leurs résultats moraux et quelquefois dans leurs résultats physiques, qu'ils sont dignes de la plus grande attention, et mériteraient que quelque moraliste profond, quelqu'observateur éclairé en voulût faire le sujet d'un travail particulier. Ils tiennent presque à la législation de l'état.

Jusqu'à présent nous avions considéré le système d'éducation comme la première sauvegarde de la société et le conservateur de ses principes fondamentaux, comme une digue puissante que tout gouvernement sage place autour de ses institutions pour les garantir des attaques subites et des stratagèmes imprévus de l'esprit révolutionnaire, comme une panacée à peu près universelle contre cette quantité de petits maux que chaque individu apporte ordinairement avec lui dans la société, et dont la masse contagieuse attaque incessamment son principe vital; maintenant nous aurions à l'examiner comme haute police, à la fois correctionnelle et politique, si, dans un essai aussi

faible et aussi borné que celui-ci, on pouvait aller au-delà des simples aperçus.

Je crois devoir dire que cette partie de l'éducation publique a été jusqu'à présent la plus négligée ou la plus mal-entendue; que les moyens dont elle s'est servie, au lieu de corriger radicalement, n'ont fait ordinairement que remplacer les vices d'excès par les vices de défaut, et qu'on n'a jamais senti qu'en fait de châtimens, il n'en est d'utiles que ceux qui ressortent comme d'eux-mêmes de la nature des fautes.

Le système militaire, qu'en ces derniers temps on a fait succéder à l'ancien système pédagogique, est de tous le plus propre à rapetisser les idées. Il ne connaît d'utile que l'homme-machine, et pour réussir plus tôt à le faire mouvoir dans l'économie générale, il lui donne des préjugés au lieu de principes, une obstination fanatique au lieu du caractère, et le plus grand mépris pour les connaissances dont il croit n'avoir pas besoin. Ses élèves sont des pygmées accoutumés, au risque de leur santé et de leur vie même, à manier la massue d'Hercule, qui assiègent tout et ne veulent rien prendre que par assaut, qui mettent à tout ce qu'on leur a fait croire la foi implicite du

charbonnier, et dont les actions, privées de réflexion, dépendent toujours d'un signal. De pareils automates peuvent être parfaits à la suite d'un conquérant ou d'un fondateur de secte ; mais la guerre a perdu sa vogue ; tous les hommes veulent la paix, et retourneront dans peu à la religion. Avec le goût d'une constitution nouvelle naît pour eux le besoin de principes propres à la consolider, et le désir de s'attacher à une méthode plus faite pour les fixer.

En adoptant cette supposition, la seule qui puisse convenir au genre humain désenivré, l'éducation doit cesser de ressembler à la discipline. Elle ne doit plus placer des êtres sur lesquels on ne peut compter qu'autant qu'ils agissent par réflexion et par principes, entre les châtimens et les récompenses, car les uns et les autres ne servent qu'à priver leurs sentimens de cette pureté, leurs actions de ce libre arbitre que la conscience seule peut leur donner. Il faut qu'ils apprennent à bien faire par goût, par habitude, autant que par devoir. En même temps que leur raison se développe, il faut leur faire trouver dans l'application des principes, un calme de l'âme, une force d'action, une certitude de bonne issue, un pouvoir

d'être utile, qui fixent devant leurs yeux l'image d'un bonheur possible, et dont ils seront les artisans et les conservateurs. Cette méthode, prise de la nature de notre existence, dans ses espérances, dans ses conditions, est si simple en théorie, si facile dans la pratique, elle s'oppose si peu aux travaux nécessaires, aux ambitions légitimes, aux plaisirs permis, qu'on est, je ne dirai pas seulement étonné, mais consterné de voir qu'elle est comme inconnue ou comme oubliée. Avec elle, sans porter trop haut l'espoir de la perfection, sans cesser d'être homme, on sera bon citoyen sous toute espèce de gouvernement, bon chrétien dans toutes les églises, et bon frère à tous les hommes. Devant elle, tomberont toutes les théories, toutes les pratiques qui croiront pouvoir s'en éloigner. Sans elle, les législateurs les plus hardis ne régneront qu'un moment, et les constitutions les plus libérales ne seront que des ruines mal replâtrées. Toutes les universités, toutes les écoles militaires, tous les livres n'ont que des phrases à opposer à ce grand principe régénérateur.

Cependant l'homme naît, dit-on, avec les dispositions les plus vicieuses; je ne le crois pas; et si elles existent en lui dès le berceau,

ce n'est que par la mauvaise direction que prend ou reçoit le besoin de connaître ou de posséder, qui est la première preuve de son développement. « Dans le bagage qu'il apporte, » a dit un ancien, « sont le vol, le mensonge, » la paresse, l'orgueil, l'indiscrétion et toutes » les faiblesses. Il en est peu qui en arrivant » manquent de toutes ces choses-là. » Hélas, oui; mais, pour les en débarrasser, n'y a-t-il que les moyens coactifs? Faut-il leur parler des vices avant qu'ils les montrent, les en punir avant de les leur avoir expliqués? et pour les en corriger, n'est-il pas plus sûr de faire intervenir les châtimens comme suites nécessaires et inévitables des fautes, que comme des actes arbitraires, ou les arrêts d'un code dont ils ignorent et ne peuvent saisir encore la logique? Pourquoi montrer sitôt du mépris à un être qui n'est encore qu'ignorant ou égaré? Pourquoi ne pas amener au repentir par la réflexion plutôt que par la crainte? En lui apprenant à raisonner, on lui apprend à sentir, car le cœur et l'esprit marchent volontiers de compagnie. D'ailleurs chaque institut et chaque instituteur a son code de délits et de peines; et dans la plupart de ces codes, on ne trouve rien d'instructif pour les élèves, et tout y est avilissant.

Qu'ont de commun le manque de mémoire ou d'application, avec la férule; une vivacité coupable, mais passagère et souvent provoquée, avec une fustigation déshonorante; une prison, qui interrompt les occupations et qui aigrit le caractère, avec un vol irréfléchi; un jeûne nuisible à la santé, avec un mensonge nuisible à la réputation? J'ai trouvé partout, dans le code des écoles, les mêmes nuances de barbarie que dans le code criminel des nations. Se racheter, par exemple, d'un meurtre nous semble barbare, mais payer de la vie un vol l'est-il moins? et dans toute la série des délits et des peines, et dans l'un comme dans l'autre de ces codes, ne trouve-t-on pas les mêmes inconséquences? Où s'arrêterait l'arbitraire, si dans l'éducation les peines ne sont pas les conséquences immédiates des délits? et où prendrait-elle des Solons, des Lycurgues pour juger à chaque fois par d'autres lois que celles de la nature et du bon sens? « Il est arrivé souvent » que, trouvant un accusé moins coupable » qu'on ne croyait, on le juge plus innocent » qu'il n'est (1). » Et cela est vrai, et plus souvent vrai avec les enfans qu'avec les hommes

(1) Hainault.

faits. La justice doit être tellement naturelle, qu'elle puisse se passer de commentaires, et qu'à tout âge le raisonnement suffise pour suivre la procédure; c'est là ce qui la rend consolante et lui prête un des plus beaux caractères de la religion, c'est là ce qui explique pourquoi ordinairement le criminel convaincu et condamné lui parle de reconnaissance avant d'aller se jeter dans les bras de l'autre. « On » déshonore la justice quand on n'y joint pas » la douceur, les égards et la condescendance. » C'est mal faire le bien (1). » Ah! rien d'arbitraire, rien de dûr dans le gouvernement de l'enfance et du jeune âge! ne facilitons, ne préparons point l'avilissement de l'homme! Quels principes résisteraient à l'habitude de craindre sans raison? L'homme avili et l'homme-machine seraient bientôt d'accord pour peupler la terre d'esclaves. « La servitude abaisse les » hommes au point de s'en faire aimer (2), » et l'établir dans l'éducation serait faire passer le genre humain de l'extrême dont elle doit le préserver, à celui qui servit de prétexte au bouleversement de la société.

---

(1) Fénélon.

(2) Vauvenargues.

Il semble que pour épargner au caractère des taches qui sont toujours plus ou moins difficiles à laver, le régime moral doit se borner d'abord à de simples remontrances. Avec des caractères naturellement bons, on gagne quelquefois à montrer beaucoup d'espérance. — L'enfant trahit-il la vérité, faites-lui sentir l'inconvénient et l'inutilité du mensonge ; prouvez-lui que de tous les moyens de réussir, c'est celui qui s'use le plus vite et déconsidère le plus long-temps ; dites-lui que le mensonge est l'éloquence du sot et la prudence du fripon, et qu'il y a eu tant de menteurs, qu'il ne saurait presque y avoir de dupes. S'il ment encore après cela, livrez-le au mépris de ses camarades, et qu'aucun d'eux ne soit tenu à répondre aux questions d'un être sur les réponses et les récits duquel personne ne saurait compter. — Est-il enclin à s'approprier ce qui ne lui appartient pas, donnez lui des notions précises sur ce qui rend une possession sacrée, sur le manque absolu de droit qu'entre égaux on a de juger de sa légitimité, pour se l'approprier à son tour. S'il vole encore après cela, livrez-le au mépris de ses camarades ; que toutes les portes lui soient fermées, qu'il trouve de la défiance dans tous ceux qu'il approche. — Est-il paresseux, con-

venez avec lui que la débilité humaine commande le repos : le sommeil, commun à tous les êtres, le lui aura déjà prouvé; mais faites-lui bien comprendre que le repos qui ne sert point au renouvellement des forces, est une banqueroute à l'égard de lui-même et de la société, et que l'ennui qui naît de l'oisiveté, semblable aux douleurs sourdes, mine la constitution. S'il ne se corrige pas, qu'à l'heure où les autres vont à l'ouvrage, on l'oblige à rester seul et à l'écart, et qu'on ne lui porte là, en fait de nourriture, que le plus strict nécessaire. Qu'il sente qu'il faut travailler pour vivre, et que le pire de tous les ennuis est celui de nous-mêmes. — Est-il orgueilleux, laissez à ses camarades le soin de le dompter; ils lui feront bientôt sentir que « celui qui se met au-dessus » des autres, quelqu'esprit qu'il ait, se met » au-dessous de son esprit (1). » S'il se croit plus fin qu'eux, ils lui montreront que c'est une trop forte bêtise que de compter toujours sur celle des autres, et qu'en fait d'intérêt, il n'y a rien de si commun que l'esprit et le talent. S'il se croit mieux né, ils lui prouveront que la gloire de nos ancêtres est un bien dont il

(1) Madame de la Fayette.

n'appartient qu'au vrai mérite d'hériter. S'il s'annonce comme mieux doué, comme plus développé, il s'apercevra bientôt que la vanterie est au discours, ce que la fumée est aux feux d'artifices ; on se détournera de lui. — Est-il indiscret, il se verra sans amis, malheur extrême dans l'éducation publique, et sans complices, grande et instructive humiliation. Il sentira alors qu'un secret étant de toutes les possessions la plus aisée à conserver, rien n'est plus ridicule que de se la laisser enlever, ni plus lâche que d'y renoncer volontairement. — Est-il poltron, accoutumez-le peu-à-peu aux objets qu'il craint ; expliquez-lui que dans la plupart des dangers, il n'est guère de victimes que celles que livre la peur ; le reste de l'éducation lui apprendra ce qu'il y a de beau dans la valeur et d'utile dans le courage. — Je ne pousserai pas plus loin mes raisonnemens contre ce qu'on appelle communément les châtimens. Je n'écris pas pour la jeunesse, mais pour des hommes auxquels la moindre indication suffit. Toute éducation ne se réduit-elle pas à ce grand et beau précepte de Marc-Aurèle ? « Si » une chose n'est pas honnête, ne la fais pas : » si elle n'est pas vraie, ne la dis pas : car tu » en es le maître. »

La justice, qui préside aux écoles et qui doit être proportionnée à l'âge et aux forces de ceux qui l'habitent, inflige d'une main les châtimens, et de l'autre distribue les récompenses. C'est celle-ci que je redoute le plus pour la jeunesse. S'il est tant de risques d'avilir le caractère sous le poids des châtimens, il en est bien davantage de l'avilir par l'appât des récompenses. Ce que l'on fait pour obtenir à jour nommé un avantage quelconque, n'est qu'une vente de ses moyens et un succès d'hypocrisie : qu'il n'y ait donc dans le cours de l'éducation, ni châtimens, ni récompenses prévues; que les uns naissent des fautes, que les autres soient inutiles. J'ose proposer cette étrange mesure, mais que je crois décisive, dans ce siècle, où l'on parle sans cesse de philantropie, et où ceux qui en parlent tant savent sans doute que la philantropie n'est autre chose que de faire du bien aux hommes ensuite d'une disposition naturelle de bonté et sans espoir de récompense.

Que l'on conduise les hommes à la bienfaisance par l'habitude de l'obligeance. Une marque d'obligeance donnée à propos prend les couleurs d'un bienfait, et produit d'autant plus de reconnaissance, qu'elle y prétend

moins ; ou plutôt, que la bonté qui doit présider aux mouvemens du cœur, et l'utilité qui doit résulter de toute action, soient si naturelles, que nul n'en soit surpris, ni dans lui-même, ni dans les autres, et que la reconnaissance devienne incompréhensible ou humiliante.

La première précaution à cet égard est de ne jamais applaudir aux qualités négatives : elles ne sont que la cessation d'une activité vicieuse, et qui serait condamnable hors de l'état de repos. Cet état de repos lui-même ne doit point être toléré ; il faut attacher une sorte de disgrâce et de honte à ce qui, dans les sentimens et dans la conduite, n'est pas positif, comme contraire à la destination de l'homme social et à la nature des institutions divines et humaines. Le sommeil physique est à peu près indépendant de notre volonté, mais le sommeil moral doit être impossible. Où donc attacher les récompenses ? Hors l'estime, que promettre, que donner à celui qui ne fait que son devoir ? Si son mérite se bornait à ne pas faire de mal, sur quoi reposerait la reconnaissance ? et s'il fait bien, il n'a fait que suivre des goûts, des principes, et des habitudes sans lesquelles l'éducation ne lui apprit point à marcher.

L'homme social, tel qu'il doit être, me semble aisé à définir. Son but est l'utilité, son habitude le travail, son moyen le talent, son sentiment la bienveillance, son guide la droiture, son caractère le courage, sa récompense lui-même.

Mais, dira-t-on encore, si vous proscrivez les récompenses, ces encouragemens idéals ou matériels qui ont eu le plus grand succès dans tous les siècles, ne nous laisserez-vous pas du moins l'émulation? Je ne m'oppose point à ces récompenses sublimes qui apprennent à la postérité ce que peuvent les vertus et les talens en faveur de la société; même je fais grand cas de ces statues, de ces victoires, qui, placées si haut sur une colonne ou sur un arc de triomphe, semblent nous montrer sans cesse entre combien de précipices notre gloire est placée; mais les récompenses comme les châtimens doivent avoir pour objet la société plutôt que l'individu. Le héros, tant qu'il vit, enveloppé de sa gloire, ne voit pas dans un marbre, dans un bronze artistement façonné, le résultat de ses travaux et de ses sacrifices. Le prix qu'il met à ces honneurs n'est que celui que met chaque homme aux souvenirs qu'il laissera; mais la société y voit la longue souvenance et l'éternel respect que méritent la vertu active

et le talent utile ; et cette vue, ainsi que celle des autels, rappelle sans cesse aux individus qui la composent, l'importance de leurs devoirs envers elle. Tous les hommes passent, nous ne le savons jamais assez ; mais qu'ils aient bien ou mal employé leur vie, il faut que leur mémoire vive pour l'instruction de ceux qui les suivent. La justice n'a que faire de l'affreuse et longue agonie d'un criminel, mais la société a besoin d'en être longuement épouvantée ; un grand homme n'a que faire d'un mausolée, mais il importe à la société qu'on lui en décerne les honneurs. Mais j'ai à m'expliquer plus particulièrement sur l'émulation.

En général, je la crois plus dangereuse que nécessaire : de toutes les cordes dont l'éducation dispose, c'est la plus délicate et la plus difficile à manier. J'ai déjà fait sentir dans un autre endroit l'inconvénient majeur qui résulte des examens publics, des succès d'apparat. Être paresseux, négligent, distrait pendant une année, travailler ensuite pendant quelques jours pour enlever des prix que d'autres, doués de moins d'aptitude, mais plus appliqués, de moins de facilité, mais toujours pleins de bonne volonté, méritent bien mieux, c'est réussir par des moyens très-coupables pour ceux qui les

emploient, et très-propres à ôter toute confiance à ceux qui les tolèrent ou plutôt les autorisent; c'est rendre le talent complice de la fourberie, c'est mentir à soi-même et aux autres : et voilà pourtant ce que fait l'émulation dans la plupart des écoles. Et puis, pourquoi ces signes extérieurs, ces petits monumens portatifs d'un succès douteux ou passager? Pourquoi, dans un âge où toutes les plantes sont encore en herbe, où l'on ne saurait répondre des fruits, pas même des fleurs; où la culture doit être encore entièrement en précautions et en présages, pourquoi ces marques solennelles d'une réussite à laquelle on n'arrivera peut-être jamais? Être et connaître, savoir, vouloir et pouvoir se rendre utile, ne sont-ils donc pas un assez grand bien, une assez belle récompense de quelques travaux passagers? et qu'offrira-t-on de plus considérable, de plus flatteur à celui que l'éducation aura conduit à en sentir tout le prix? Se faire payer de ses actions, et cela dès l'enfance, est un pas de géant fait dans la carrière du vice.

Si l'on pouvait inspirer aux hommes de l'émulation pour mériter, sans leur donner cet orgueil pour avoir obtenu, qui ordinairement les arrête au milieu de la carrière, je serais

moins effrayé des dangers auxquels ce moyen expose nécessairement la société ; mais ces dangers, quand ils ne consisteraient que dans le surcroît de voiles qu'ils font accorder à l'amour-propre, devraient suffire pour y faire renoncer dans le cours de l'éducation. Ne nous y trompons pas ; descendons en nous-mêmes, et nous le verrons : ce n'est point aimé, ce n'est point estimé, c'est préféré qu'on veut être.

Nous avons vu, que dis-je ? nous voyons encore ce que peut produire cette soif générale des distinctions et des récompenses. Que valent aujourd'hui les titres et les décorations ? Est-il parchemins plus communs que ceux pour la possession desquels nos pères sacrifiaient la vie et la fortune, et qui faisaient la plus noble et la plus chère portion de leur héritage ? Les obtenir alors était une rare et précieuse distinction, et l'univers était instruit des motifs qui la faisaient accorder. Les obtenir aujourd'hui est peu de chose, et ne pas les avoir une tache, parce qu'il semble qu'il manque une partie de son vêtement à celui qui en est privé. Que les souverains, après tant de grandes choses que nous leur avons vu accomplir dans ces derniers temps, permettent de faire tout haut une

réflexion que chacun d'eux aura sans doute faite avant nous : c'est qu'il ne fallait pas de récompense à tant de gloire ; il devait suffire de la certitude d'être nommé parmi ceux qui eurent l'honneur de marcher sur leurs traces et de combattre à leurs côtés. Quand les peuples se soulèvent à la voix de leurs maîtres légitimes, quand l'émulation a gagné les nations entières, qui donc et pourquoi récompenser ? Chacun a sa part à la gloire, parce qu'il l'eut aux travaux et aux dangers, ou plutôt chacun trouve dans sa conscience, qu'il ne fit que son devoir. « Pends-toi, brave ; nous combattîmes, » et tu n'y étais pas. » Ce peu de lignes, écrites d'une main royale au sortir de la bataille, eût consolé le héros absent ; un feuillet dans l'histoire eût assez récompensé les vainqueurs. Lorsqu'on est pénétré de la nécessité qu'il y a de remplir ses devoirs, et qu'on en a fait l'objet de ses goûts et de ses habitudes, pourquoi de l'émulation ? Son but doit être d'imiter et non de surpasser les autres : or, comme je l'ai déjà dit, il n'existe d'admiration sincère que dans ceux qui ont le pouvoir et la volonté d'imiter ce qu'ils admirent, et pour ceux-là ce qu'on appelle émulation, est inutile ; pour les autres, elle n'est que de la jalousie, de l'envie

cachées sous de nobles apparences, et ce n'est pas là ce que doit nous donner l'éducation. Chaque talent a ses succès, chaque succès a son genre de gloire, et il y en a assez pour ceux qui savent y parvenir. L'estime, la bonne conscience seront toujours de l'or; les distinctions pour long-temps ne seront que du papier-monnoie. L'émulation n'ajoute rien aux sentimens qui nous procurent les unes; elle devient un vice dès qu'elle nous crée des autres un motif de bien faire; et l'éducation morale, pour être bonne, n'aura qu'à ne pas l'employer.

Des châtimens comme suites naturelles et nécessaires des fautes; point de récompenses pour ce qui n'est que bien; jamais d'émulation, et la moralité et les lumières seront inséparables.

§ XI. *Du Doute.*

Un des inconvéniens les plus frappans de l'éducation moderne gît dans les certitudes qu'on cherche à faire trouver dans les choses les moins certaines et le manque de discussions à cet égard. On ne laisse pas assez douter les hommes, on leur livre toutes les vérités comme absolues et positives; qu'ils comprennent ou non, il faut qu'ils croient; et au lieu de peupler

la société de gens habiles à distinguer une circonstance d'une autre, à calculer les chances, à peser le pour et le contre, on y lâche de sots savans, qui tranchent toutes les questions, qui savent parfaitement beaucoup de choses, qui croient de-là de les savoir toutes, et qui ne sauront jamais ni où, ni quand, ni comment on applique les connaissances dont on s'est enrichi. Ce n'est pas de la certitude qu'il faut donner à l'esprit, c'est de la rectitude; il ne faut pas le surcharger de jugemens tout faits, mais lui donner au plus haut degré la faculté de juger par lui-même. Le jugement a ses règles prises dans les principes : celles-là sont invariables; l'éducation doit les lui fournir et y ajouter la force de ne jamais s'en départir. Mais il a besoin de réflexion, parce qu'il ne saurait se passer d'expérience; et cette opération devant être permanente, a besoin d'être provoquée par tous les moyens possibles.

Douter, en fait de principes et de connaissances exactes, serait trahir un manque complet de jugement et de caractère; mais on trahirait un manque absolu de jugement, d'esprit et de savoir en ne doutant jamais dans tout le reste. Il faut douter pour examiner, examiner pour réfléchir, réfléchir pour acquérir

de l'expérience, en acquérir pour parvenir à la sagesse, et c'est ainsi que le commencement de la sagesse est le doute. Hors des sciences qui dépendent de la géométrie, en est-il une seule à laquelle on puisse se livrer utilement sans de la critique? et qu'est la critique en fait d'histoire, de géographie, de médecine, d'agriculture, etc., qu'un doute perpétuel qui ne disparaît que devant les preuves et les démonstrations?

Hors de la foi, de la morale et de ce qui en dépend, l'incertitude est un des élémens les plus nécessaires au bonheur de l'homme. Sans elle, pas d'espérances, pas d'imagination, pas d'illusions; sans elle, ni goût ni plaisir de l'étude; sans elle, pas de curiosité, si nécessaire pourtant à l'intérêt et à la conduite de la vie : on ne saurait imaginer une position qui, pour être agréable et utile, puisse s'en passer.

L'éducation militaire est toute géométrique; elle ne permet aucun doute à l'homme-machine : l'éducation privée l'admettrait, mais la paresse et l'indifférence de l'élève n'y fournissent guère, et l'amour-propre du maître lui donne trop rarement la liberté de se montrer. Dans l'éducation publique, on y a le plus grand

égard ; on y accueille les doutes d'un chacun, parce qu'ils servent à l'instruction de tous. Dans l'éducation en pays neutre, rien n'y met obstacle : les doutes n'y blessent personne, et les discussions qu'ils font naître étant parfaitement libres, deviennent plus lumineuses.

§ XII. *Des Liaisons.*

Ces attachemens de l'enfance, en apparence si légers, si inutiles à l'ordinaire pour le reste de la vie, forment le dernier point de vue sous lequel je considérerai les avantages déjà suffisamment prouvés de l'éducation publique, et de l'éducation en pays neutre surtout. C'est là où le besoin et l'occasion de s'attacher font connaître, en même temps que le prix des liaisons formées par l'estime, les moyens d'en former et de les conserver. La véritable amitié, plus naturelle à des cœurs innocens qu'à des hommes déjà exposés aux orages des passions, est une des plus grandes ressources de l'éducation, tant qu'elle dure, et le plus précieux des trésors dont elle dote ceux qu'elle va faire entrer dans la société : c'est donner double dose de forces au même cœur. Éloigné tout-à-coup du sanctuaire où il s'enrichit de prin-

cipes sûrs, de bonnes habitudes, des talens nécessaires, chacun voit dans ses amis une continuation du passé, qui rend la transition entre la retraite et le monde moins pénible et moins dangereuse, comme une prolongation du seul bonheur pur qu'on rencontre dans la vie. Que de souvenirs marchent avec eux ! et dans ces souvenirs, que de leçons, de conseils et de secours ! Si elle n'avait pour elle tout le charme de sa propre puissance, l'amitié se montrerait dans le monde revêtue de tout le pouvoir de l'école. Toujours présente, jamais elle ne déplaît ; toujours vigilante, jamais elle n'ennuie : ses regards sont des paroles, ses paroles sont de la mélodie. Près d'elle, l'âme n'est oppressée qu'un moment, les doutes de l'esprit n'ont que la durée de l'éclair. Elle marche en avant pour écarter les épines de la route, et devient le baume des blessures qu'elle n'a pu éviter. Mais où se formerait une telle amitié, un lien à la fois si fort et si pur, si ce n'est loin du toit paternel, dans l'abandon apparent d'une terre étrangère, dans la fréquentation d'êtres qui ne nous doivent rien, et dont il serait aussi humiliant d'aliéner la bienveillance, qu'il est doux et flatteur de s'en assurer?

En fait de principes et de connaissances,

l'instruction peut suffire. On peut, à force de leçons, de remontrances, d'indications, donner les moyens nécessaires à la conduite du reste de la vie ; mais en fait de sentimens, ce n'est que l'expérience journalière qui produit en nous le besoin d'être chéri de quelqu'un, et c'est ce besoin lui seul qui nous peut donner à son tour l'expérience nécessaire pour y réussir. Attentif par intérêt et par amour-propre aux effets qu'il produit sur ses semblables, l'adolescent se pénètre par lui-même d'une maxime du vieux moraliste chinois, savoir, que « l'âme » n'a pas de secrets que la conduite ne révèle.» Il s'aperçoit bientôt qu'ainsi que la moindre plaie fait connaître l'impureté du sang, le moindre défaut trahit le caractère : il apprend à se contraindre ; et comme une longue contrainte est encore trop au-dessus de ses forces, il apprend à se corriger, parce que son âge lui rend le dernier plus facile que l'autre.

Un second résultat, et fort important, du besoin d'être aimé est de concentrer les affections et faire voir qu'on ne saurait l'être de tout le monde, et que vouloir tuer toutes les mouches et captiver tous les habitans d'un endroit, serait la même folie. Il en provient le goût et la nécessité de choisir, de donner la

préférence aux hommes dont l'amitié est à la fois honorable et utile à ceux qui la méritent; et c'est alors que naissent en nous trois qualités qui font le charme de toute espèce de commerce, et nous assurent des succès que sans elles les plus rares vertus et les plus grands talens obtiennent rarement : l'obligeance, l'à-propos, et la bonhomie.

L'obligeance est comme la politesse de la bonté, comme la délicatesse de la bienfaisance; elle songe à tout et ne prétend à rien, elle a toujours tout prévu et tout préparé. Nous craignions un obstacle, il est déjà levé : nous allions nous apercevoir d'une perte, elle est déjà réparée : une fatigue nous menaçait, elle est devenue inutile et par un miracle qui n'appartient qu'à l'obligeance; tandis qu'elle donne pour nous un prix inestimable aux moindres objets, elle parvient à nous faire croire qu'elle est assez payée par les occasions qu'elle a trouvées de se montrer.

L'à-propos fait partie de l'obligeance, quoiqu'il existe trop souvent sans elle : c'est le tact, que donnent un bon cœur et un bon esprit, mis en paroles ou en actions. — Il est peu d'hommes qui n'aient une fibre à la disposition du premier venu : le tact est de la

découvrir et de savoir s'il en faut profiter ; l'à-propos, d'en profiter s'il le faut. — En société, l'esprit est comme le rang, c'est une sorte de principauté que pour être aimable il faut faire oublier ; le tact est dans l'abdication, l'à-propos dans le choix du moment d'abdiquer. — Le domaine de l'esprit est le seul où le droit du plus fort soit en même temps le plus juste, et c'est le tact seul qui nous empêche d'en abuser. — Nous rencontrons parfois des êtres dont la séduction est telle, qu'il serait impossible d'y échapper, si le tact ne nous faisait découvrir à quoi elle tient, et l'à-propos n'indiquait le moment de nous en éloigner. — Il est dans l'homme social des choses qui ne tiennent qu'à l'éducation ; il en est d'autres qui ne dépendent que de l'esprit et du cœur : le tact fait qu'il supplée les unes par les autres, mais il ne trompe pas ceux qui en ont, parce que le même tact leur sert à reconnaître la source des discours et des actions dont ils sont l'objet.

La bonhomie est comme l'enseigne de la bonté du cœur et de la justesse de l'esprit. Elle est dans le ton, dans les manières, dans la mise, dans les procédés ; elle nous attache sans avoir l'air de prendre garde à nous, et nous surprend

toujours agréablement dans le commerce, comme la simplicité d'une image dans une narration. Rien n'établit plus tôt une liaison, ni ne la fait durer plus long-temps qu'elle. C'est la seule qualité à laquelle aucun caractère ne résiste. Elle seule fait taire la jalousie, l'envie, la haine, parce qu'elle seule fait pardonner aux vertus, aux talens et aux succès. Ses avantages sont réels pour nous, dans nous comme dans les autres, et surtout à l'instant du début, parce qu'il n'y a que la simplicité du ton et des manières qui empêche qu'on ne nous juge avant de nous connaître.

La jeunesse, sans trop s'en rendre compte d'abord, saisit peu-à-peu ces nuances diverses par lesquelles on s'attache les uns aux autres. Pendant ce temps, les caractères se forment, les habitudes se prennent, les études se combinent, les liaisons s'établissent, et la vie entière se ressent de l'éducation qui nous les a procurées. Formées dans la jeunesse, elles ont souvent pour l'état, pour la société une grande importance, parce qu'elles ont précédé les passions. Elles portent dans les affaires une connaissance du caractère, un art de céder ou de s'obstiner à propos, qui souvent peuvent seuls décider de ses intérêts. Pourquoi tel homme

réussit-il mieux dans une affaire que tel autre, et pourtant il est loin des connaissances et du génie que l'autre y avait portés ? C'est qu'il connaît davantage celui avec lequel il en traite, et que depuis longues années il exerce sur lui une sorte de pouvoir, un ascendant qu'il tient du cœur plus que de l'esprit : il n'y a qu'à jeter les yeux sur le monde et sur l'histoire pour s'en convaincre. Que les plus grands succès obtenus par les voies ordinaires de corruption, sont faibles en comparaison de ceux qu'obtient l'esprit, et surtout le cœur ! Avec de l'argent, on ne fait que des ministres, des généraux, des commis infidèles ; mais avec le cœur et l'esprit, avec l'éloquence qu'ils donnent, on crée des héros et des martyrs à la religion, à l'honneur, à la liberté ; on obtient des sacrifices, ou des conversions, que rien ne saurait payer. Quelquefois de grandes réputations préparent de grands succès ; mais les réputations colossales et victorieuses sont rares, et entraînent souvent à la résistance les esprits fermes ou vains, qui, moins en garde contre le pouvoir de l'amitié, se laissent enchaîner plus d'une fois dans les liens de leur enfance.

Que de preuves je pourrais citer du pouvoir de l'amitié pendant cinq lustres de crimes et

d'erreurs, de l'influence prolongée des liaisons formées dans l'enfance ! Que d'hommes rappelés par le souvenir des sentimens purs et tranquilles qui en avaient fait le charme, et leur avaient promis la longue jouissance d'une estime réciproque ! Que de gens depuis, ont, au moyen du même pouvoir, aplani des difficultés qui déjà semblaient insurmontables ! mais je n'ai le droit de nommer personne, et l'amitié rougirait de ses triomphes.

S'il pouvait rester aux âmes pures, aux esprits réfléchis quelques doutes sur l'avantage des liaisons particulières pour le bonheur de la société, ils seraient levés d'une manière triomphante par le détail des négociations au dernier congrès de Vienne. Quelque opinion qu'on veuille avoir d'ailleurs de ses résultats, il faudrait convenir que sans l'intimité qui s'établit alors entre les souverains rassemblés, ses opérations eussent peut-être été interminables et ses transactions impossibles. Je ne prétends point parler des arrangemens territoriaux conclus entr'eux, de ce que les uns croient avoir définitivement perdu, de ce que d'autres pensent avoir irrévocablement acquis, ni des projets de constitution, ces grandes mesures locales ne sont pas de mon ressort, mais des

bases qui y furent posées pour la plus longue paix possible, des facilités qui y furent assurées pour le rétablissement des principes sociaux, du loisir qu'on voulut consacrer à la réforme générale des principes, devenue si urgente, à ce résultat inattendu des mouvemens du cœur humain, qui n'a pu être amené que par une confiance et une estime réciproques, heureux fruits d'entretiens journaliers entre les arbitres de nos destinées; savoir : de ne leur faire parler que de paix, et de paix perpétuelle, devant toute la population armée de l'Europe, et d'arrêter par des principes moraux un élan général d'ambition, produit par de longs malheurs et justifié par des prompts succès.

En supposant que tout ce que j'ai rassemblé ici de principes et de lois pour assurer, au moyen de l'éducation, le bonheur de la société et la tranquillité des états, eût été généralement adopté et suivi depuis un siècle, aurait-on pu s'en promettre un effet plus beau, plus universel, plus consolant pour le passé, plus rassurant pour l'avenir, que le traité de la Sainte Alliance conclu à Paris, le 26 septembre 1815, entre les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse ? Quelques motifs qu'on ait voulu lui assigner, c'est la

plus belle, la plus grande conception que pourra jamais citer l'histoire; et les doutes de la sottise et les improbations de la mauvaise foi n'ont servi qu'à prouver combien la moralité des hommes d'aujourd'hui est au-dessous d'un tel bienfait, combien leurs prétendues lumières sont au-dessous de la circonstance qui le leur a procuré, et que leurs idées libérales ne sont qu'une révolte contre les principes immuables d'ordre destinés à régler leurs intérêts. J'en appelle à tous ceux qui tiennent encore l'honneur, la justice et la bonne foi pour quelque chose, quand l'univers aurait déclaré ne vouloir plus recevoir de lois que d'elles, eût-il été possible d'obtenir de l'autorité légale un hommage plus complet, un assentiment plus solennel, un langage plus touchant? Il faut plaindre ceux qui disent ne pas comprendre le but d'un tel traité, car l'aveu d'un aveuglement pareil serait encore plus déshonorant qu'il ne serait incompréhensible, si l'on n'y reconnaissait le mauvais esprit du siècle. Il faut plaindre ceux qui n'y voient que de la fatigue et de l'apathie, suites ordinaires des grands travaux, qui ne savent pas que l'amour de la paix n'exige pas moins d'activité que celui des conquêtes, et qu'au temps où nous vivons et à la suite

d'une si terrible et si longue tempête, il n'existera de sitôt ni repos ni sommeil pour ceux qui se sont rendus les garans de la paix du monde. Et quand rien de ce que nous espérons n'arriverait, quand il serait refusé à la sagesse de recueillir les fruits d'une si noble conception, il en faudrait conserver la mémoire comme d'un modèle dont aucun siècle ne pourra se passer, comme d'un spectacle propre à toucher la postérité la plus reculée. Elle verra du même œil que les gens sans passions, trois puissans monarques qui, à la face de l'univers, reconnaissent ne devoir qu'à Dieu la conservation de leurs couronnes et la victoire, qui placent si haut la sainteté des sermens, qu'eux-mêmes n'y oseraient manquer, et qui veulent mettre si complétement les peuples à l'abri des intrigues et de l'ambition, que rien désormais ne puisse les désunir. Leur langage est si conforme à leurs devoirs et à leurs intérêts, qui sont les mêmes que ceux de leurs sujets; à la morale, à la prudence, qui sont les mêmes pour tous les hommes, qu'on ne leur doit de louanges que de n'avoir pas outrepassé la carrière de la gloire et de s'être déclarés les conservateurs du monde, dont ils étaient les maîtres et dont une juste vengeance pouvait les en-

traîner à devenir les tyrans. Ce ne fut pas seulement dans ces circonstances pénibles, où l'on ne prend aujourd'hui la piété que pour une des faiblesses de l'humanité souffrante, qu'ils donnèrent l'exemple de la confiance qu'elle inspire, c'est la palme à la main, c'est après avoir terrassé l'ennemi commun, c'est en voyant la terre à leurs pieds, qu'ils ont appelé ses regards vers le ciel; c'est vers le ciel qu'ils ont envoyé l'encens de la reconnaissance; c'est rayonnans de gloire, et dans le champ même de la mort, qu'ils lui ont retrouvé des principes de vie, et qu'ils ont proclamé la résolution d'être les garans du calme qu'ils venaient de lui rendre. Je ne puis me refuser à la douceur, j'oserai dire à l'orgueil, de répéter ici quelques-unes de ces paroles consolantes, qui devraient raccommoder pour jamais la rebellion avec l'autorité, et la société avec la religion et la morale, souveraines antiques et bienfaisantes de la débile humanité. Elles sont le beau résultat des principes, qu'appuyé d'un tel exemple, je n'aurai point essayé en vain de rendre à la société.

« Déclarons solennellement que le présent » acte n'a pour objet que de manifester à la » face de l'univers notre détermination iné-

» branlable, de ne prendre pour règle de notre
» conduite, soit dans l'administration de nos
» États respectifs, soit dans leurs relations po-
» litiques avec tout autre gouvernement,
» que les préceptes de cette religion sainte,
» préceptes de justice, de charité, de paix,
» qui, loin d'être uniquement applicables à la
» vie privée, doivent, au contraire, influer
» directement sur les résolutions des princes
» et guider toutes leurs démarches, comme
» étant les seuls moyens de consolider les ins-
» titutions humaines et de remédier à leurs
» imperfections (1)..... Les trois monarques....
» se considérant comme compatriotes, ils se
» prêteront, en toute occasion et en tout lieu,
» assistance, aide et secours; se regardant en-
» vers leurs peuples et armées comme pères
» de famille, ils les dirigeront dans le même
» esprit de fraternité dont ils sont animés pour
» protéger la religion, la paix et la justice (2)...
» Toutes les puissances qui voudront solen-
» nellement avouer les principes sacrés qui
» ont dicté le présent acte, et reconnaîtront
» combien il est important au bonheur des

(1) Sainte Alliance.
(2) *Ibid.* Art. 1.

» nations trop long-temps agitées que ces vé-
» rités exercent désormais sur les destinées hu-
» maines toute l'influence qui leur appartient,
» seront reçues avec autant d'empressement
» que d'affection dans cette Sainte Alliance (1).»
Et quelqu'un dira qu'il n'entend pas ce langage, qu'il est nécessaire, avant de le juger, de connaître le but secret d'un pareil traité, et l'on verra de petits états assez aveugles pour douter de la nécessité d'entrer dans cette ligue, leur seul et dernier appui ! . . . .

Mais je rentre dans la sphère étroite de mes propres conceptions pour bénir Dieu d'avoir fait répandre un tel baume sur les plaies de l'humanité, d'avoir fait tomber d'en haut des vérités que seul je serais trop faible pour remettre en crédit ; d'avoir, après tant et tant d'erreurs, mis les hommes dans la nécessité de se déclarer individuellement pour ou contre des principes, sans lesquels la société ne pourra dorénavant les admettre dans son sein ; d'avoir préparé la grande journée où l'on déclarera à tous que l'amendement et la réforme sont de rigueur, que c'est de la nature même des pactes renouvelés que vont sortir les châtimens et les

(1) Sainte Alliance, art. 3.

récompenses, et qu'il n'y a que l'éducation, et une éducation qui mette les enfans à l'abri des pères, pour achever la régénération morale du genre humain.

L'éducation du temps passé composait la parure de toute la vie; celle du temps présent est un fard, qui suffit à peine pour l'heure du début: ce qui en est cause est le voisinage des mauvais exemples et la distance qui sépare des bons, et les uns sont la ruine totale des préceptes, comme les autres en sont l'indispensable complément. L'éducation appuyée d'un bon exemple paraît la plus sûre, et doit incontestablement être préférée. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que celle qui réussit, l'étant d'un mauvais, est la plus forte et la plus durable, tant il est vrai que l'impression de ce qui nous choque et nous blesse, est plus profonde que celle de ce qui nous plaît ou nous attire. C'est à l'éducation publique à tirer d'une circonstance si déplorable à tous égards, le fruit qu'elle en peut obtenir; c'est à l'éducation en pays neutre à parer aux graves inconvéniens qui en seraient inséparables ailleurs. Qu'elle fasse donc marcher de front les vertus et les talens, qu'elle y emploie, selon l'occasion, ce qui était, ce qui est et ce qui n'est

pas encore, et qu'au sortir de ses mains, tout homme richement doté se dise qu'on n'est véritablement grand que lorsque les contemporains nous permettent de l'être; que c'est aux vertus à faire trouver grâce pour les talens, que c'est au cœur à faire la réputation de l'esprit.

III.

Du bien que peut faire un seul homme.

Ceux qui jugeront avec le plus d'indulgence le travail que je viens de leur présenter, c'est-à-dire ceux qui, en faveur de la pureté de mes motifs, feront grâce au peu de talent que je me suis trouvé pour les développer, et à quelques réflexions défavorables à l'esprit et aux principes du siècle, ne verront ici qu'une théorie dont le but est louable, mais qu'on ne saurait appliquer nulle part. Cette idée surtout, d'écoles en pays neutre, leur semblera un rêve fait à plaisir. Comment persuader les gouvernemens à cette cure nouvelle? Comment proposer aux nations de changer d'air? Qu'espérer d'un traitement dont la première condition est de priver la patrie du soin de ses enfans? Dans quel pays trouver cette atmosphère régénératrice? Où est l'homme qui le premier osera nommer ce pays-là, osera s'y établir en qualité de réformateur du genre humain, et y attendre les gens assez confians pour y venir adorer des lois nouvelles?

Telles sont les questions qui se présenteront à l'esprit de la plupart de mes lecteurs. Il me semble bien aisé d'y répondre.

1.° Dans l'état de corruption et de marasme fiévreux où est la société, et qu'aucun bon esprit ne s'avisera de vouloir nier ou justifier, tout remède est digne, sinon de foi, du moins d'attention et d'essai. 2.° Les gouvernemens sont trop intéressés à en découvrir un, pour ne pas accorder l'examen le plus sérieux à tous ceux qu'on leur proposera. 3.° Les nations ont trop et trop longuement souffert, elles souffrent trop encore pour ne pas avoir appris à maîtriser cet orgueil national qui s'oppose aveuglément à toute amélioration. 4.° Comme celle que je propose consiste principalement dans une séparation temporaire, mais totale, entre le sol et l'habitant, et que je crois en avoir déjà démontré l'absolue nécessité, j'abandonnerai sur ce point le lecteur aux réflexions qu'il a dû faire jusqu'ici. 5.° J'ai déjà indiqué non pas les pays, mais les conditions locales qui rendent un endroit plus propre qu'un autre au genre de culture nouveau que je propose aux peuples civilisés, ou soi-disant tels, pendant l'espace d'un siècle. Quant à cet homme dont on croit ni qu'il peut se présenter, ni qu'on puisse le

découvrir, je vais le peindre tel qu'il est; je vais rendre compte du lieu qu'il a choisi, des travaux qu'il a déjà faits, des résultats qu'il en a obtenus, et ensuite et malgré le respect inaltérable qu'on doit aux vertus modestes, je le nommerai. Quand il y a un désir vif et sincère ou la prétention d'éclairer la société, et quiconque veut le bien se trouve placé entre ces deux opinions, il ne faut rien laisser dans l'ombre. On dit si souvent et si haut le mal, que je veux risquer de dire une fois et très-haut le bien.

Un homme né dans un temps de troubles et d'incertitudes avec une âme ardente et un caractère réfléchi, devait embrasser ces théories qui semblaient si belles, et qui, mises en pratique, ne nous ont valu que des crimes et des malheurs. Il semblait alors que plus on avait d'esprit, plus on abondait dans le sens révolutionnaire; et cela devait être, parce que plus on a d'esprit, plus on a de volonté de l'employer et de désir d'en trouver ou d'en faire naître les occasions. On promettait aux hommes la perfection en tout genre, et comment les meilleurs esprits, en rabattant la moitié de ces promesses trompeuses, ne se seraient-ils pas laissés aller à l'espérance d'obtenir au moins de

grandes améliorations ? M. de Fellenberg, qui dans son pays appartenait à la classe qui doit des exemples et des sacrifices, qui était fort jeune alors, dont la belle âme commençait à enfanter de grandes idées, ne résista point à cette impulsion première. Sa jeunesse applaudit à des principes qui, pour rendre un citoyen utile, ne l'obligeaient plus d'attendre qu'il eût des cheveux gris ; mais la rectitude de son esprit lui fit sentir que la régénération ne pouvait commencer par la destruction, et il revint sur ses pas. L'amour de la patrie ajouta à l'aversion qui le saisit tout-à-coup, et la puissance qu'exerce sur les cœurs bien faits une patrie malheureuse, ne pouvait être douteuse à Berne. Il y a dans ces vieux gouvernemens qui survivent aux tempêtes générales, quelque chose de grand qui est indépendant des pertes territoriales, quelque chose de sacré qui engage à prendre leur parti, quelque chose de consolant, surtout pour ceux qui recherchent dans leurs destinées les témoignages de la Providence. Le caractère propre au gouvernement de Berne fut toujours la noblesse : de la fierté dans les entreprises, de la fermeté dans les transactions, de la constance dans les revers, un respect inaltérable pour la religion et pour

les mœurs, de l'utilité et de la magnificence dans les travaux, une bienfaisance éclairée et permanente envers le peuple, une capitale située sous un ciel inhospitalier, mais par sa beauté cité-reine et sans rivale des peuplades helvétiques, tels furent en tout temps ses titres à la considération de l'Europe, et c'est ce qui fit qu'après la chute de tant d'états, la sienne parut encore faite pour ajouter à la gloire des vainqueurs; tels étaient ses titres à l'attachement inaltérable d'un citoyen comme M. de Fellenberg. Cependant, que fera un jeune homme dans l'âge des passions et des travaux, lorsque sa patrie est bouleversée et que le monde est en feu, lorsque tout jeune homme qui songerait seul à sauver ses foyers ne semblerait qu'un conspirateur imprudent, lorsque celui qui va servir au loin ne paraît qu'un esclave ardent à chercher d'autres fers? M. de Fellenberg a résolu ce problème d'une manière victorieuse. Le devoir de l'homme est alors de cultiver la terre qui le porte et qui peut le nourrir; c'est là qu'est alors pour lui la patrie, c'est de là qu'il a le droit de donner des exemples et le moyen d'envoyer des secours; c'est là que, père de famille et père des pauvres, et n'ayant de confident et de protecteur que

la nature et lui-même, il rétablit dans l'espoir de temps plus heureux le premier des gouvernemens, le gouvernement patriarchal. Le bel établissement de Hofwyl dut le jour à cette pensée si simple en elle-même et devenue si grande dans ses résultats, qu'ils recommencent aujourd'hui la réputation nationale, je ne dis pas de Berne seulement, mais de la Suisse.

Travailler pour vivre, travailler avec réflexion afin de s'enrichir d'expérience d'abord et de denrées ensuite; passer de la culture de la terre à celle de l'homme qui doit l'habiter; ajouter tous les moyens moraux à tous les moyens physiques; donner pour sauve-gardes à l'abondance l'économie, la sobriété et la bienfaisance, telle est la marche à laquelle Hofwyl a dû successivement l'école d'agriculture, l'institut et l'école des pauvres, trois établissemens qui composent entr'eux la sphère d'éducation la plus vaste, la plus complète et la plus lumineuse de l'Europe.

Le fondateur, et il devait s'y attendre, car sa constance a prouvé qu'il connaissait à fond les hommes, le fondateur n'a marché qu'à travers les obstacles et les contradictions. L'esprit du siècle, cet esprit soi-disant de fondations, qui veut tout faire et parfaire en un jour,

qui n'a de système fixe que celui des serres chaudes, lui est venu demander compte chaque jour du succès de ses immenses travaux : on est venu lui demander des fruits de la Terre-Promise et des hommes faits de douze ans, et il n'a pu les fournir; de sorte que des trois établissemens, il n'y a que celui des pauvres dont on n'a pu attaquer la solidité. Cependant les bons esprits ont cru de leur honneur de lui rendre enfin justice. Tel homme qui avait décrié ses principes d'agriculture, est venu se fournir chez lui des instrumens aratoires qu'ils lui avaient fait inventer : tel autre qui dans le conseil avait parlé contre l'institut, est venu y demander une place pour son fils : des rois, rassasiés de gloire et reportant sur le genre humain des regards paternels, ont envoyé s'enquérir à Hofwyl de l'art de rendre les hommes meilleurs : de nombreux rapports se sont disputés l'honneur de le louer; mais il me semble que jusqu'à présent on n'a vu à Hofwyl que des écoles, et que c'était l'Europe et tout l'avenir qu'il y fallait voir. Je n'ai point écrit pour en parler à mon tour, mais, persuadé d'une part de la solidité des principes renfermés dans mon ouvrage, et ne pouvant douter de l'autre, en combinant tous ces rapports,

que Hofwyl ne fît voir en pratique la plupart des choses dont je viens d'exposer la théorie, j'ai dû en parler et j'en parle avec cette espèce d'admiration que donne à tout homme le plaisir de voir réaliser des plans qu'il croit d'une utilité générale. Il y a long-temps que mes regards sont fixés sur cet heureux coin de la terre, destiné peut-être à devenir le foyer des lumières, parce qu'on y voit toujours la pratique unie à la théorie, et les exemples rangés autour des préceptes. C'est ce qui m'enhardit à finir cet essai sur l'éducation par le compte que je me suis rendu des plans et des travaux de M. de Fellenberg.

On apprend à la fois dans Hofwyl les trois choses les plus importantes de la vie : 1.° à se gouverner soi-même ; 2.° à gouverner son patrimoine ; 3.° à gouverner ceux qui n'en ont pas.

1.° A se gouverner soi-même. L'éducation morale y est excellente, et, sans examiner si l'application des principes qui doivent la régler est en tout point la même que celle que je viens de proposer, je suis certain qu'elle ne laisse rien à désirer ni à craindre pour le fonds. L'éducation physique y est tellement appropriée aux constitutions, tellement réglée sur des observations suivies, tellement préserva-

tive, qu'on la pourrait recommander comme curative pour des enfans auxquels on n'aurait à consacrer que de l'argent. Quant aux connaissances, aux talens soit d'utilité, soit d'agrément, le nombre et le choix des maîtres y sont dans une exacte proportion avec tout ce que l'ambition paternelle ou nationale pourrait désirer ou indiquer à cet égard. En sortant de Hofwyl, il n'y a plus rien à apprendre que le mécanisme par lequel on applique aux circonstances les connaissances acquises, et les formes que prescrit la carrière qu'on est appelé à parcourir. Dans cet instant décisif, où l'élève saura ce qu'il doit ou veut être, il se présentera au cours de droit, de tactique, de médecine, ou à tout autre qu'il lui reste à faire, avec une masse de principes, de connaissances, d'habitudes, qui lui fera un jeu de ces dernières études, souvent si sèches, si pénibles et si ingrates. Ce sera la première occasion d'appliquer ce qu'il sait, d'éprouver ce qu'il sent, de mettre en pratique ce qu'il croit, de voir tout ce que huit à dix ans de séjour à Hofwyl lui ont valu. Il s'éprouvera avec l'intérêt vif et constant qu'on lui aura su inspirer pour les progrès successifs qu'on lui avait fait faire. Il se sentira une direction intérieure sans laquelle on n'ar-

rive à rien de solide sur la terre, une certitude de motifs qui lui épargnera l'énorme perte de temps à laquelle les essais et les doutes condamnent les hommes mal élevés, et traversera cette dernière partie de ses études avec tant de force et de facilité, qu'il croira remplir déjà l'emploi pour lequel il achève de se former. Il ne travaillera point par vanité, il ne se reposera point par orgueil; il sera comme celui qui, au retour d'un grand voyage, meuble avec discernement sa maison des objets utiles et précieux qu'il était allé rassembler au loin pour l'embellir. Il saura où, comment et pourquoi il est allé les recueillir; il saura où, comment et pourquoi il va les employer. Chaque chose trouvera un lieu propre à la faire valoir, et il n'y aura rien d'inutile ni de déplacé dans cette maison-là. Les jouissances du propriétaire seront si réelles, si positives, qu'il ne connaîtra plus d'autre besoin que celui de les rendre utiles et de les partager. Sa patrie, sa famille, ses amis, chacun, dans la proportion convenable, y aura part, et c'est là ce qui constatera à ses propres yeux le bonheur dont il jouit. L'activité de sa vie en doublera le prix; et la santé « ce plaisir des autres plaisirs (1) » dou-

(1) Madame de Grignan.

blera les moyens d'en jouir. Le charlatan vise à l'enthousiasme, l'ambitieux à l'admiration ; lui n'aspirera qu'à l'estime. Le plaisir d'influer, qui gît pour le sot dans les flatteries, pour l'homme médiocre dans la considération, pour le fripon dans ses profits, se trouvera pour lui dans le sentiment de son utilité. Fort de ses moyens, il saura que vouloir tout ce qu'on peut ne serait pas difficile s'il ne fallait tenir à la réputation de sa volonté ; il sentira que la passion des grandes choses n'est que l'heureux mélange de l'instinct qui nous y appelle et des qualités qui nous y rendent propres, et que la fortune porte avec complaisance les chaînes de quiconque est fait pour lui en donner : mais, toujours fidèle aux principes de l'éducation qu'il a reçue, il verra, en même temps, que les orages de la célébrité et le calme de l'oubli ne sont faits que pour les grandes âmes, que les circonstances sont les divinités impérieuses de cette mer tour-à-tour agitée et tranquille sur laquelle il est obligé de voguer, et qu'il n'est donné à personne de s'y dérober. Fidèle au bon sens, si nécessaire et si peu prisé, et qui ressemble si bien à cet ustensile vulgaire, mais indispensable, qui est le matin parasol et le soir parapluie ; fidèle au bon sens, il verra tout

changer autour de lui sans renoncer aux principes qui font sa sûreté et sa réputation. L'élève de Hofwyl, en sortant de la carrière, ne ressemblera jamais à tant de gens en place qui, au moment où ils la quittent, font penser à ces ruisseaux qui, après avoir roulé jusqu'au sein de la capitale des ondes pures et vivifiantes, n'en sortent que chargés de fange et d'immondices.

2.° A gouverner son patrimoine. Je l'ai déjà dit, il n'est guère de lieu sur la terre où, à cet égard, le précepte et l'exemple, la théorie et la pratique soient plus inséparables qu'à Hofwyl. C'est là qu'on voit réunis dans la même personne l'homme pur de la nature et l'homme complétement civilisé; c'est là que les plus heureux résultats des lumières sont appliqués aux premiers besoins et aux premiers devoirs de la vie; c'est là que règne un jeune patriarche créateur de sa famille et de son patrimoine, qui n'a jamais avancé de principes sans s'appliquer à en prouver l'excellence par des faits, et qui pourrait se croire parvenu à donner pour toute instruction la vue de ses travaux, parce qu'autour de lui les réussites parlent de toute part en faveur des conceptions. Les riches de la terre se partagent en deux classes : ceux qui

exploitent et jouissent, et ceux qui jouissent sans exploiter; les uns et les autres trouveront ici des leçons. Les premiers sont plus heureux que les autres, ils ont la conscience de leurs travaux; leurs résultats sont journaliers, et leurs plaisirs en sont doublés; mais comme c'est la destinée de chaque individu qui décide de la classe à laquelle il appartient, ils ne peuvent être jugés que sous le rapport des principes qu'on leur donne pour règle, et qui sont les mêmes pour toutes les deux. Conserver son patrimoine, l'améliorer, régler ses dépenses sur ses revenus, être par ses revenus utile à ses semblables, voilà ce que tout le monde peut apprendre de M. de Fellenberg; c'est là ce qui, en achevant l'éducation de l'élève, commence la réputation de l'homme fait. « Le » crédit consiste dans la bonne opinion de l'ar- » rangement des affaires (1), » et de la moralité qu'on y apporte. C'est le crédit qu'on lui accorde, c'est la conscience du talent qu'il tient de l'expérience, qui inspirent à l'homme l'idée des améliorations et le courage des tentatives. L'éducation ordinaire est toute en crainte et en précautions; celle de Hofwyl est toute en

(1) Colbert.

espérances et en essais. La majorité des hommes ne se traîne dans la route ordinaire que par l'appréhension qu'on lui a donnée de s'égarer. Il en est si peu qui s'avisent seulement de regarder de côté ! le grand nombre s'avance avec le torrent et craindrait de lui tracer un cours. Sur mille individus qui trouvent un gland, il en est à peine un qui y voie un chêne. L'orgueil, qui dans quelque sens qu'il s'agite, nuit toujours aux progrès, fait qu'ordinairement on ne veut risquer ni un écu ni une heure pour s'instruire ou pour éclairer. A Hofwyl on est bien convaincu que le mépris des nouvelles découvertes n'est que la paresse de l'esprit ou l'humeur de l'amour-propre, et on y tient en recommandation tout ce qui peut contribuer à la perfectibilité des êtres. Swift disait qu'il faut avoir l'argent dans la tête et non dans le cœur, et ce principe est un des plus importans de l'éducation, parce que sans en être bien pénétré, on ne saurait occuper aucune place dans la société. A Hofwyl, il s'applique à tout. Personne n'y saurait mettre la tête à la fenêtre et réfléchir, sans y revenir, et sans passer immédiatement à un autre non moins digne de remarque, savoir, que « ce qui n'est » pas utile à la ruche, n'est pas véritablement

» utile à l'abeille (1). » « Regarde, réfléchis, » apprends et marche, et tout ce que tu auras » moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir (2).» C'est là ce que doit dire l'éducation pratique, et c'est celle de Hofwyl.

3.° A gouverner ceux qui n'ont pas de patrimoine. L'homme sensible et le prodigue, qui le croirait? ont une ressemblance; ils ne se trouvent jamais assez riches. Il faut donc une direction à l'un et des barrières à l'autre. Il faut empêcher que le premier, après avoir donné son superflu, ne livre pas en sus son nécessaire, et que le second ne confonde pas l'un avec l'autre. Faire la charité est une belle et noble habitude fondée sur un devoir sacré, mais elle est ordinairement trop dépouillée de réflexion et d'intention, et perd ainsi son plus grand mérite. En croyant venir au secours de la vertu malheureuse, elle aide trop souvent au vice. Il faut donner, et donner tant qu'on peut; mais donner n'est rien si l'on ne sait ce qu'on donne, ni à qui, pourquoi et comment on donne. Soulager le pauvre est un bon mouvement, mais il n'est que passager comme l'effet

(1) Marc-Aurèle.
(2) Ecclésiaste. IX. 10.

qu'il produit, et ce n'est pas de la bienfaisance. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle se rend et se fait rendre compte de ses sacrifices, qu'autant qu'elle s'assure que leur emploi est conforme à ses intentions. La bienfaisance du riche doit être non le revenu, mais le capital du pauvre; c'est-à-dire que son but ne doit pas être seulement de soulager le mendiant, mais d'extirper la mendicité au moyen du travail qu'elle lui fournit et de la moralité qu'elle lui inspire, et c'est là ce qui assure un si grand caractère à celle qui s'exerce à Hofwyl. L'école des pauvres fondée par M. de Fellenberg est une preuve bien remarquable de ce que peut un seul homme avec des moyens faibles, mais bien employés, et des principes invariables. Depuis trente ans, l'Europe se couvre d'écoles militaires et d'hôpitaux, sans que pour cela les hommes soient meilleurs ou moins vulnérables. Des sommes immenses vont se perdre dans ces gouffres, qui sont la honte de l'humanité, et autour desquels se traînent des hordes sans mœurs et sans pain. Qu'on aille à Hofwyl, qu'on voie ces grands toits rustiques sous lesquels tout travaille et chante, ce fondateur placé entre la religion et la nature, et n'employant de lumières et de forces que celles

qu'il a puisées dans leur sein ; qu'on apprenne à connaître Wehrli, cet homme si simple dans ses habitudes, si pur dans ses motifs, si éclairé dans l'usage de sa puissance, si actif dans ses modestes fonctions, et dont la rencontre et la réunion avec M. de Fellenberg doivent être considérées comme une bonne fortune de l'humanité souffrante ; qu'on s'arrête au milieu de ces petits êtres retenus à la porte où ils venaient mendier, ou ramassés sur les chemins dont ils eussent été peut-être la terreur ; qu'on examine les développemens qui se sont opérés en eux, et tout ce qui a remplacé la vermine morale qui menaçait de les ronger jusqu'à la mort, et alors on saura ce qu'est proprement la bienfaisance, quel rang elle peut occuper parmi les vertus de l'homme, quel levier elle met aux mains de celui qui veut remplir franchement les devoirs de la fraternité universelle. Loin de se plaindre de ce qui lui manque, l'homme sensible sera ravi de la grandeur des moyens dont il peut disposer ; et le prodigue, rougissant de ceux qu'il a perdus, n'ouvrira plus ses faciles mains sans voir où va tomber son or. On cite avec admiration, depuis des millièmes d'années, une maxime de Zoroastre : « Quand tu manges, donne à manger aux

» chiens, dussent-ils te mordre. » C'était un premier pas apparemment vers la civilisation. Il eût dit aujourd'hui, sans doute : « Tâches » d'avoir de quoi donner à manger à tous ceux » qui t'en demanderont, mais prends garde » que ce que tu leur donneras ne se change » pas en poison. »

CONCLUSION.

Cet ouvrage n'est qu'un texte propre à développer des grandes idées, et que je n'ai pu me permettre de traiter avec le détail qu'elles exigent. Il peut fournir en théorie à la réputation d'un écrivain, comme en pratique à celle d'un administrateur. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de réforme dans les mœurs et les principes, peut-être de gros volumes ne feraient-ils qu'ajouter à la difficulté de l'entreprise : il vaut mieux commencer par mettre les vérités à portée de tout le monde, les exposer franchement à la déraison des premières opinions et aux attaques réunies de ceux qui commencent par nier ce qui ne convient ni à leurs goûts, ni à ce qu'ils croient de leur intérêt. Ce premier moment passé, les bons esprits s'emparent de la question, qui reçoit alors tous les

développemens nécessaires. En matière de réforme, la première pensée vient du cœur, et j'ose croire qu'on ne cherchera point ailleurs la source des miennes ; la seconde vient de l'esprit, c'est la plus brillante ; j'en abandonne le succès à ceux qui sont plus faits que moi pour y prétendre : la troisième vient de l'expérience ; c'est la plus sage, et je désire que les gouvernemens la fassent triompher de deux sortes d'ennemis également dangereux : ceux qui exagèrent le respect qu'on doit à ce qui existe par la crainte de voir d'autres y manquer avant eux ou à leur égard, et ceux dont les têtes profondément obstinées ressemblent si fort aux caves, où la lumière des cieux ne pénétrera qu'à la chute entière de l'édifice.

FIN.

ERRATA ET CHANGEMENS.

Pag. 9, lig. 10, *lisez* et qui sur les flancs *au lieu de* sur les flancs déchirés qui
— 20, — 11, —— à de jeunes *au lieu de* à des jeunes
— 23, — 15, —— par la réussite. *au lieu de* pour la réussite.
— 36, — 1, *après* employé *mettez une virgule.*
— 54, — 5, *le point d'interrogation doit venir après* enrégimentée ·
— 74, — 10 et 11, *lisez* engouement *au lieu de* enjouement
— 77, — 5, *lisez* Seïdes *au lieu de* seïdes
— 116, — 9, —— ni ne l'entend *au lieu de* ni on ne l'entend
— 121, — 1, —— tout, l'éducation, *au lieu de* tout. L'éducation,
— 129, — 6, —— qui s'en flatte, *au lieu de* qui se flatte,
— 142, — 6, —— de *au lieu de* dès
— 146, — 2, —— artisans, *au lieu de* courtisans,
— 146, — 4, —— fronde *au lieu de* fonde
— 205, — 22, —— de faire voir *au lieu de* voir

VA 1
15.10122

TABLE.

I. Des Circonstances nouvelles où se trouve la Société, page 7
II. De l'Influence décisive qu'il faut assurer à l'Éducation, 63
1. De l'Éducation proprement dite, 70
2. De l'Influence domestique, 77
3. De l'Éducation étrangère, 87
4. De l'Aptitude et de l'Application, 98
5. Des Vertus et des Vices, 110
6. De l'Instruction, 120
7. Des Récréations, 134
8. De l'Inégalité des conditions. 138
9. Des Lumières, 149
10. Des Châtimens, des Récompenses et de l'Émulation, 161
11. Du Doute, 178
12. Des Liaisons, 181
III. Du Bien que peut faire un seul Homme, 197
Conclusion, 214

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX ET AUTRES

Chez J.-J. Paschoud, Imp.-Lib. à Genève, et à Paris, rue Mazarine, n.° 22.

Théologie naturelle, ou preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la Nature; traduction libre de l'angl. d'après William Paley, par Ch. Pictet de Genève, 2. édit., revue et exact. corrigée, in-8 de 400 p., 4 fr. 50 c.

Grand Commentaire sur un petit article, par un vivant remarquable sans le savoir; ou réflexions et notices générales et particulières, à propos d'un article qui le concerne dans la Biographie des vivans, par M. L.ª Arborio de Brême fils, in-8, 4 fr.

Rapport présenté à S. M. l'Empereur Alexandre par S. Ex. le Comte de Capo-d'Istria, sur les établissemens de M. de Fellenberg à Hofwyl en Octobre 1814, par Ch. Pictet, de Genève, 2.e édit., rev. et corr. in-8, 1 fr. 50 c.

Lettres (1.ere et 2.de) *à un ami* sur l'état actuel de l'Église de Genève et sur quelques-unes des accusations intentées contre ses Pasteurs, in-8, 1 fr. 25. c.

Lettres d'un ami de la Religion sur les discussions théologiques du moment, in-8, 75 c.

Sermons sur les devoirs et la doctrine du Christianisme, traduits de l'angl. sur la 29.e édit., in-12, 2 fr. 50 c.

Journal d'un Séjour fait aux Indes orientales pendant les années 1809, 1810 et 1811; trad. de l'angl. de Mad. Maria Graham, in-8, 4 fr.

Mémoire sur les avantages réciproques de l'introduction de l'horlogerie de Genève en France, suivant le tarif arrêté par Grenus, avocat, ci-devant membre des États du Pays de Gex, in-8, 75 c.

Notice sur l'établissement de Soupes existant à Genève, par J. J. de Roches, D. Méd. in-8, fig., 75 c.

De l'Education dans ses rapports avec le gouvernement, par le Comte Fedor Golowkin, in-8, 2 fr. 50 c.

Conversations sur l'économie politique dans lesquelles on expose d'une manière familière les élémens de cette science, par l'auteur des Conversations sur la chimie, trad. de l'angl., 1 vol. in-8 de 534 pages, 6 fr.

L'auteur de ces entretiens a réussi, dans un ouvrage précédent, à mettre la chimie à la portée des jeunes personnes. Les principes

de l'économie politique lui ont paru pouvoir être présentés de même sous une forme simple et familière. Ces principes se lient à ceux de l'économie privée, qui ne sont étrangers à personne ; et, dans leurs applications variées, ils offrent des questions du plus grand intérêt. Telles sont en particulier celles qui se rapportent à l'exercice de la bienfaisance. Les règles qui en résultent, ont sans doute beaucoup d'importance et doivent être enfin rendues véritablement populaires. En traitant du commerce, l'auteur expose en détail celui des lettres de change et répand sur ce sujet une parfaite clarté. Il falloit peut-être la main d'une femme pour donner une forme aimable à une science d'un genre sévère. L'ouvrage original a eu un succès décidé dans un pays où abondent les meilleurs juges en cette matière. Il en a été donné deux extraits dans la *Bibliothèque universelle* (août et septembre 1816), terminés par cette phrase : « On a pu remarquer dans ces entretiens d'excellentes vues, beaucoup de lumières et de solide raisonnement. Il » y règne d'ailleurs constamment un ton calme et bien assorti au » genre du dialogue. » On a fait disparoître de la traduction quelques légères inexactitudes typographiques qui, dans l'original, ont échappé à l'attention du correcteur et qui auroient pu répandre sur quelques passages, une sorte d'obscurité.

Manuel d'Art Vétérinaire, à l'usage des officiers de cavalerie, des agriculteurs et des artistes vétérinaires, par M. Ad. de Gasparin, ancien officier de cavalerie, membre de plusieurs Sociétés savantes, 1 vol. grand in-8, de 586 pages, 6 fr.

L'ouvrage que M.r Adrien de Gasparin a rédigé pour l'usage des agriculteurs et des vétérinaires, n'est pas une simple compilation, comme son titre et sa forme de dictionnaire pourroient le faire présumer. Vitet le premier, rapprocha entre elles les maladies des différentes espèces d'animaux domestiques ; mais depuis l'époque où parut le livre de ce célèbre médecin, l'Art vétérinaire n'est pas resté stationnaire ; de nombreuses observations pratiques ont été recueillies, et la pathologie s'est perfectionnée.

Non-seulement le *Manuel vétérinaire* présente l'état actuel de la science en France, mais encore le résultat des travaux des Allemands et des Italiens, dont M.r de Gasparin a consulté les ouvrages. Les articles *Fièvre, Javart, Gourme, Farcin*, etc., ainsi que les maladies des porcs, prouvent que M.r de Gasparin a devancé lui-même les connoissances actuelles par ses réflexions et ses propres observations. Comme il n'existe point encore de Pathologie vétérinaire, le Manuel a dû coûter à son auteur, des recherches multipliées dont on n'appréciera peut-être ni l'étendue, ni le mérite. Ce travail ingrat et sans gloire n'a pu être entrepris que par un homme animé d'un zèle ardent pour le bien public. Je crois devoir faire connoître en peu de mots quels sont les titres

de M.r de Gasparin à la confiance de ses lecteurs. Officier dans un régiment de dragons, l'Anteur fut appelé par le Ministre aux Ecoles vétérinaires ; après avoir suivi avec beaucoup de succès les différentes branches de l'enseignement, il retourna à son corps en Italie ; là il fut dans le cas de se livrer à une pratique très-étendue. Retiré dans ses terres, M.r de Gasparin à continué à cultiver l'art, soit par goût, soit par suite de sa position de propriétaire. Plusieurs de ses mémoires ont été couronnés en France par les Sociétés d'Agriculture. C'est dans ces circonstances qu'il a reconnu le besoin d'un ouvrage pratique qui offrît un ensemble des maladies et de leur traitement pour tous les animaux domestiques ; le but de l'auteur a donc été de faire un ouvrage simplement usuel qui fût utile pour éclairer et guider dans leur traitement l'agriculteur, l'officier de cavalerie et le maréchal vétérinaire.

Annuaire de la République et Canton de Genève pour 1817, contenant le tableau général du Gouvernement, in-12, 2 fr.

Crédit (du) et de la Force en France selon la monarchie et la charte, par J. D , ancien citoyen de Genève, au service de France depuis 1782 ; Maréchal des camps et armées pendant 24 ans ; Baron, Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, in-8, 1 fr.

Essais philosophiques, ou nouveaux mélanges de littérature et de philosophie, par Fréd. Ancillon, de l'Académie royale des sciences de Berlin, 2 vol. in-8, 9 fr.

Examen de quelques questions d'économie politique sur les blés, la population, le crédit public et les impositions, par M. de Candolle Boissier, in-8, 4 fr.

Exposé de la conduite politique de M. lieutenant-général Carnot depuis le 1.er juillet 1814, in-8, 1 fr. 25 c.

Fabrication de la farine de pomme de terre et de son emploi dans la panification, par André Beaumont, in-8, 25 c.

Grammaire Angloise contenant l'explication des huit parties du discours, les principales règles de la prononciation, celles de la prosodie et de la versification, par le prof. Odier, in-12, 1 fr. 25 c.

Histoire Universelle divisée en XXIV livres ; ouvrage posthume de Jean de Muller, trad. de l'allem. par J.-G. Iless, 4 vol. in-8, 24 fr.

Leçons de la nature, ou l'histoire naturelle, la physique et la chimie appliqués à l'esprit et au cœur, par M. Cousin Despréaux, anc. correspondant de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, 4 gros vol. in-12, nouvelle édit. corrigée, et en plus gros caractères que celles qui ont paru jusqu'à ce jour, 10 fr.

Lépreux (le) de la Cité d'Aoste, par l'auteur du Voyage autour de ma chambre, in-12, 75 c.

Lettre du Duc d'Otrante au Duc de Wellington, in-8, 1 fr. 25 c.

Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813, à M. Ch. Pictet, l'un des rédacteurs de la Bibliothèque Britannique, par M. Fréd. Lullin de Châteauvieux, 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Lettres à un amie sur le moyen de trouver le bonheur, in-12, 2.e édit. 1 fr. 50 c.

Marie Stuart, tragédie de Schiller, trad. de l'allem., par M. Hess, auteur de la *Vie de Zwingle*, et de la traduction de l'*Histoire Universelle* de Muller, in-8, 3 fr. 60 c.

Mémoire sur l'Hydrencéphale ou céphalite interne hydrencéphalique, par J.-F. Coindet, Docteur Médecin en chef des hospices civil et militaire de Genève, in-8, 4 fr.

Morceaux choisis de différens auteurs, recueil destiné aux jeunes gens qui s'exercent à traduire de françois en latin, in-12, de 452 pages, 2 f. 50 c.

Monarchie (de la) selon la charte, par M. le Vicomte de Chateaubriand, in-8, 3 fr.

Notice sur les établissemens agricoles d'Hofwyl, par M. Crud, trad. des Principes raisonnés d'Agriculture de Thaër, in-8, 50 c.

Notice sur l'établissement des soupes existant à Genève, par J.-J. Deroches, D. M., in-8, avec figures, 75 c.

Principes (les) de la révolution françoise sont incompatibles avec l'ordre social: aussi long-temps que les François ne seront pas soumis à leur souverain légitime, il ne peut y avoir ni bonheur pour la France, ni sureté pour l'Europe, in-8, 2 fr. 50 c.

Recherches (nouvelles) sur les maladies de l'esprit, précédés de considérations sur les difficultés de l'art de guérir, par M. Matthey D.r médecin de Genève, in-8, 5 fr.

Rapport du Duc d'Otrante adressé au Roi sur la situation de la France, in-8, 1 fr. 20 c.

Récit historique sur la restauration de la Royauté en France le 31 mars 1814, par M. de Pradt, auteur du Congrès de Vienne et autres ouvrages, in-8, 1 fr. 50 c.

Saint Louis (la) ou songe d'un royaliste, in-8, 75 c.

Tactique des assemblées législatives, suivie d'un traité des Sophismes politiques; ouvr. extrait des manuscrits de M. Jérémie Bentham, jurisconsulte Anglois, par Et. Dumont de Genève, 2 v. in-8, 10 fr.

Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet auteur des Lettres sur la route du Simplon à Milan, et de l'ouvrage intitulé Genève et les Genevois, 1 vol. in-8, 4 fr.

AUTRES LIVRES DE FONDS.

Adèle de Senange, ou Lettres de Lord Sidenham, par M.me Flahaut, 2 vol. in-12, 4 fr.

Adresse à l'Empereur, par Joseph Rey, de Grenoble, in-8, 25 c.

Agenda général, ou mémorial portatif universel, livret pratique d'emploi du temps, composé de tablettes utiles et commodes, d'un usage journalier, par M. A. Julien, in-12, rel., 5 fr.

Agenda du Voyageur Géologue, par le prof. Desaussure, in-8, 1 fr. 50 c.

Agrostologia helvetica definitionem descriptionemque graminum et plantarum eis affinium in Helvetia sponte nascentium complectens, auctore J. Gaudin, 2 vol. in-8, beau papier, 12 fr.

Allemagne (de l'), par M.me la Baronne de Staël-Holstein, 3 vol. in-12, 3.e édition, 9 fr.

Ami (l') des Parens, contes trad. de l'angl., de Maria Edgeworth, 2 vol in-12, 3 fr.

Annuaire du département du Léman pour l'an 1811, in-12, 1 fr.

Idem, pour l'an 1814, 1 fr 50 c.

Argus, ou correspondance de famille, traduit de l'anglois, 4 vol. in-12, 8 fr.

Art (l') de faire le pain, et observations théoriques et pratiques sur l'analyse et la synthèse du froment, et sur la manière la plus avantageuse de préparer un pain léger, précédées de quelques recherches sur l'origine et les maladies du blé, par M. Edlin, trad. de l'angl. par M. Peschier, doct. méd., de plusieurs sociétés savantes, in-8, 2 fr. 50 c.

Associations (des) rurales pour la fabrication du lait, connues en Suisse sous le nom de *fruitières*, par Ch. Lullin de Genève, in-12, fig., 2 fr.

Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne, par M.me de Charrière, nouvelle édition, 2 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Calorique (du) rayonnant, par P. Prevost, prof. de physiq. à l'Acad. de Genève, corresp. de l'Institut nation., etc., in-8, fig., 6 fr.

Catéchisme (le grand) ou instructions sur la Religion Chrétienne, in-12, 1 fr.

Abrégé du dit, 60 c.

Le petit à l'usage des commençans, in-16, 50 c.

Causes secrètes du mouvement de l'Europe en 1815, in-8, 25 c.

Charte constitutionelle des François, précédée des discours du Roi et du Chancelier, et suivie de l'ordonnance relative aux étrangers et à leur naturalisation, in-8, papier fin, 60 c.

Coup-d'œil sur l'influence à espérer des établissemens d'Hofwyl quant au perfectionnement de l'industrie et des mœurs, par M. Gauteron, in-8, 60 c.

Cours d'agriculture Angloise, avec les développemens utiles aux agriculteurs du continent, par Ch. Pictet de Genève, 10 vol. in-8, avec fig., 50 fr.

Cours de géographie historique, ancienne et moderne, et de sphère, d'après M. Ostervald, retouché par M. Bérenger ; revu, corrigé et augm. d'après l'état actuel de l'Europe, 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Cours de géographie élémentaire à l'usage de la jeunesse, par M. Bérenger de Genève, nouv. édit. retouchée, comprenant tous les changemens arrivés dans les divers états de l'Europe jusqu'à présent, in-12, 1 fr.

Cours de littérature dramatique, par A. W. Schlegel, trad. de l'allemand, 3 vol. in-8, 16 fr.

Il y a quelques exemplaires en papier vélin.

Cours de morale Religieuse, par M. Necker, 3 vol. in-8, 10 fr.

Cours de Thèmes, rédigé d'après le Rudiment de Lhomont, avec quelques augmentations et explications, à l'usage des écoles publiques et particulières, par P. Dantal, 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Cultivateur (le) du Léman, par C. L. M. Lullin, in-8, 1.re et 2.de année. 2 fr. 50 c.

Delphine, par M.me de Staël de Holstein, 4 vol. in-12, 10 fr.

De la Constitution Françoise de l'an 1814, par M. Grégoire, in-8, 50 c.

Disette (de la), par Benjamin Bell, de la Soc. royale d'Edimbourg, trad. de l'angl. par Pierre Prevost, 2 fr. 50 c.

De la Saignée et de son usage dans la plupart des maladies, par G. Vieusseux, Doct. médecin, 1 vol. in-8, 5 fr.

De l'intérêt de la France à l'égard de la Traite des Nègres, par J. C. L. Sismonde de Sismondi, 3.e édit. contenant de nouvelles réflexions sur la Traite des Nègres, in-8, 2 fr.

De la Vie et des écrits de P. H. Mallet, auteur de l'Histoire de Danemarc, de celles des Suisses et de plusieurs autres ouvrages, par M. Simonde de Sismondi, in-8, 1 fr.

Dernières vues de politique et de finances offertes à la nat. françoise, par M. Necker, in-8, 3 fr. 60 c.

Description des Alpes Grecques et Cotiennes, ou Tableau historique et statistique de la Savoie, sous les rapports de son ancienneté, de son étendue, de sa population, de ses antiquités et de ses productions minéralogiques, suivie d'un précis des événemens militaires et politiques qui ont eu lieu dans cette province depuis sa réunion à la France en 1792, jusqu'à la paix d'Amiens, en 1802, par J. F. Alb. Beaumont, Memb. honoraire des Soc. des arts et des sciences de Londres, 2 vol. in-4, avec atlas, grand in-fol., de 24 planches, 60 fr.

Description de l'île de Sainte-Hélène à trois différentes époques, in-12, 1 fr. 25 c.

Description d'une suite d'expériences qui montrent comment la compression peut modifier l'action de la chaleur, par Sir James Hall, baronet, trad. de l'ang., par M. A. Pictet, corresp. de l'Inst. Nation., de la S. R de Londres, avec les figures originales, représentant tous les appareils et quelques-uns des principaux résultats, in-8, 4 fr.

Détails (quelques) sur la consommation de la luzerne en vert, et Tableau d'un assolement de douze ans, par M. Ch. Pictet, faisant

suite à son Traité des assolemens, ou l'art d'établir les rotations de récoltes, in-8, 1 fr. 25 c.
Et franc de port par la poste, 1 fr. 50 c.

Devoirs des Sous-Officiers et serres-files dans diverses manœuvres, in-12, 50 c.

Dévotions à l'usage des familles, par Jean-Ami Martin, Pasteur de l'Église de Genève, président de son Consistoire, et bibliothécaire, 2 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Discours prononcé dans le temple de St.-Pierre à Genève, par le jeune Orateur des classes du collége, le 20 juin 1814, imprimé au profit de l'établissement des orphelins, in-8, 50 c.

Douze Nouvelles ou recueil de contes, par M.me de Montolieu, 4 vol. in-12, 8 fr.

Dix Nouvelles faisant suite, par le même auteur, 3 v. in-12, 7 fr. 50 c.

Education pratique, trad. libre de l'anglois, de Maria Edgeworth, par Ch. Pictet de Genève, 2.e édit. corr. et augm., 2 v. in-8, 6 fr.

Église (l') renouvelant ses promesses. Sermon sur Josué XXIV, 15 et suiv., par M. J. J S. Cellérier, Pasteur de Genève, in-8, 60 c.

Elémens d'analyse géométrique et d'analyse algébrique, appliqués à la recherche des lieux géométriques, par Sim. Lhuilier, prof. de mathématiques à l'Acad. de Genève, in-4, fig., 15 fr.

Elémens raisonnés d'Algèbre, publiés à l'usage des étudians en philosophie, par Simon Lhuilier, prof. de mathémat. de Genève, et Membr. de plusieurs Soc. savantes, 2 vol. in-8, 12 fr.

Elémens de Géométrie, à l'usage des étudians de l'Académie de Genève, par Louis Bertrand, in-4, fig., 12 fr.

Elémens (premiers) de la Grammaire françoise à l'usage des jeunes gens qui apprennent l'orthographe, par François Gaillard, in-12, 1 fr. 25 c.

Elémens de la philosophie de l'esprit humain, par M. Dugald Stewart, prof. de phil. morale à l'Univ. d'Edimbourg, trad. de l'angl., par P. Prevost, prof. de physique à Genève, 2 v. in-8, 9 fr.

Eloge historique de M. Jean Senebier, Past. bibliothécaire de la républ. de Genève, Membr. assoc. de l'Inst. nat. de France, lu à la Soc. de Genève le 17 décembre 1809, par M. Maunoir aîné, doct. et prof. en chirurgie à Genève, memb. de diverses Sociétés savantes, in-8, 1 fr. 50 c.

Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'Institut d'éducation d'Yverdun en Suisse, par M. Julien, auteur de l'Essai sur l'emploi des temps, 2 vol. in-8, 10 fr.
Le même papier fort, 15 fr.

Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences, par J. Senebier, bibliothécaire de Genève, Memb. de diverses Acad. et Soc. sav., corres. de l'Inst. national, 3 vol. in-8, 10 fr.

Essai sur l'émulation dans l'ordre social et son application à l'éducation, par le prof. Raymond, in-8, 3 fr.

Essai sur la législation contre l'usure, par l'avoc. Grenu, in-8, 1 fr. 50 c.

Essai sur les montres à répétition, dans lequel on traite toutes les parties qui ont rapport à cet art, en forme de dialogue, à l'usage

des horlogers, par Fr. Crespe, de Genève, approuvé par la Soc. pour l'avancement des arts de Genève, in-8, 3 fr.

Essai d'une monographie des saules de la Suisse, par N. C. Seringe, in-8, figures, 3 fr.

Essais de philosophie ou étude de l'esprit humain. I.er Essai, analyse des facultés de l'esprit humain. 2.me Essai : Logique, par Pierre Prevost, corres. de l'Inst. nat., prof. de phy. à l'Acad. de Genève, de l'Acad. de Berlin, de la Soc. roy. d'Édimbourg et de quelques autres Sociétés savantes., suivi de quelques opuscules de G. L. Le Sage, corres. de l'Acad. des sciences et de l'Instit. nat., etc., 2 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Essai sur le principe de population, ou Exposé des effets passés et présens de l'action de ce principe sur le bonheur de l'espèce humaine dans les temps anciens et modernes, suivi de l'examen des moyens propres à adoucir les maux dont ce même principe est la cause, et du tableau des espérances que l'on peut concevoir à ce sujet, par T. R. Malthus, prof. d'hist. et d'écon. polit., trad. de l'angl., par P. Prevost, prof. de phy. à Genève, corres. de l'Inst. nat., des Soc. royales de Londres et d'Edimbourg, etc., 3 vol. in-8, 15 fr.

Etrennes chronométriques, ou précis de ce qui concerne le temps, ses divisions, ses mesures, leurs usages, etc., publié par Antide Janvier, vol. in-12, 3 fr.

Excerpta ex Tito Livio, ad usum scholarum, 1 fr. 50 c.

Exercices de piété et de prières pour l'édification particulière des Chrétiens éclairés et vertueux, par M. le Past. Zollikofer, trad. de l'allem. par M. le Past. Dumas, nouv. édit. revue et corr., 2 vol. in-8, 4 fr.

Exposé de l'Exposé de la situation de l'empire François et des comptes des Finances de France, par Sir François d'Ivernois, in-8, 3 fr. 60 c.

Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur les travaux de cet homme célèbre, son Institut et ses principaux collabor., par Dan.-Alex. Chavannes, in-8, fig., 3 fr.

Exposition de la foi Chrétienne, par G. Mallet, Ministre du Saint-Évangile, 5 vol. in-8, 6 fr.

Félicie et Florestine, par l'auteur des Mémoires d'une famille émigrée, 3 vol. in-12, 6 fr.

Faits et observations sur la race des mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisemens, par Ch. Pictet, in-8, fig., 1 fr. 80 c.

Genève et les Genevois, par G. Mallet, in-12, 2 fr. 50 c.

Géralwood, ou le voleur et l'enfant trouvé, roman trad. de l'angl., 4 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

Germaine, nouvelle, par l'auteur des Orphelins de Flowen-Garden, in-12, 1 fr. 50 c.

Grammaire et art d'écrire, par Condillac, nouvelle édition revue et corrigée, 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Grammaire Françoise de Lhomont, vol. in-12, 75 c.

Grammaire Italienne pratique de Vénéroni, par Seb. Esu, 3.e édit.,

contenant une méthode rendue plus claire et plus à la portée de tous que les précédentes, etc., in-8, 4 fr.

Grammaire (nouvelle) Latine à l'usage de la sixième classe du Collège de Genève et Vocabulaire latin dans lequel les mots sont divisés en trois classes d'après leurs degrés de difficulté, et rangé en général suivant l'analogie des terminaisons, par un professeur de l'Académie de Genève, 2 vol. in-8, 2 fr. 50 c.

Histoire des coquilles terrestres et fluviatiles qui vivent aux environs de Paris, par Brard, in-12, papier vélin, fig. coloriées, 8 fr.

Histoire des conferves d'eau douce, contenant leurs différens modes de reproduction, et la description de leurs espèces, avec des observations nouvelles sur la multiplication des tremelles et des ulves, par J. P. Vaucher, prof. de l'Acad. de Genève, memb. de la Soc. des arts et de celle d'hist. nat. et de physique de la même ville, in-4, 17 planches, 15 fr.

Histoire des Gaulois depuis leur origine jusqu'à leur mélange cvae les Francs, et jusqu'au commencement de la monar. Françoise, par Jean Picot de Genève, prof. d'hist. et de statistique dans l'Acad. de cette ville, 3 vol. in-8, 12 fr.

Histoire de Gustave III, roi de Suède, trad. de l'allem. d'Ernest-Louis Posselt, sur l'édit. originale, par J. L. Manget, in-8. de 450 pages, 4 fr. 50 c.

Histoire Universelle divisée en XXIV Livres; ouvrage posthume de Jean de Muller, trad. de l'allem. par J. G. Hess, 4 v. in-8, 24 fr.

Il primo navigatore di Gesner, tradoto dal Francese in Italiano in versi sciolti, vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Institutions pratiques de Grammaire Allemande, avec un Vocabulaire suivi de dialogues contenant les phrases et façons de parler les plus usitées dans la conversation, par M. Gaudin, 2.e édition augmentée, in-8, 2 vol., 5 fr.

Instruction Chrétienne, par le prof. Vernet de Genève, 4.e édit. faite sur la dern. édit., revue et augmentée par l'auteur, précédée d'une notice de sa vie et de ses écrits, par un de ses disciples, 5 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

Instruction à l'usage des sages-femmes, in-12, 50 c.

Instructions pour traiter sans attelles les fractures des extrémités, principalement celles qui sont compliquées, et celles du col du fémur, d'après la méthode inventée par M. Sauter, avec la description de nouveaux instrumens pour la ligature des polypes, trad. de l'allem., par le doc. Mayor, in-8, fig., 3 fr. 50 c.

Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion, à l'aide des fumigations de gaz nitrique, par L. Odier, doct. et prof. en médecine, in-8, 50 c.

Instruction pratique sur la carie ou pourri des blés, et sur les moyens de combattre ce fléau, extraite de l'ouvrage de M. Bénédict Prevost, par Ch. Lullin, in-8, 60 c.

Instructions pour tracer une méridienne et un cadran solaire, et pour suivre la marche d'une montre, par M. le prof. Pictet, 8.e, 50 c.

Itinéraire de Genève, des glaciers de Chamouni, du Valais et du

Canton de Vaud, par M. T. Bourrit, pensionnaire de S. M., chantre de la cathédrale de Genève et Membre de l'Institut de Boulogne-sur-Mer, in-12, 2 fr. 50 c.

Lettres à une mère chrétienne, contenant des instructions propres à affermir ses enfans dans la foi, et des méditations pour le culte domestique, par M. Moulinié, past. de Genève, in-8, 3 fr. 50 c.

Lettre à M. de Chateaubriand sur deux Chapitres du Génie du Christianisme; in-8, 1 fr. 20 c.

Lettres et pensées du Prince de Ligne, publiées par M.me la Baronne de Staël de Holstein, et précédées d'une préface de l'éditeur, 4.e édition, revue et augmentée, in-8, 4 fr. 50 c.

Lettre de M. C. Pictet à ses collaborateurs de la Bibliothèque Britannique, sur les établissemens de M. Fellenberg, et spécialement sur l'école des pauvres à Hofwyl, in-8, 75 c

Lettres sur la route de Genève à Milan, par le Simplon, écrites en 1809, vol. in-12, 2.e édit. revue et augmentée, 2 fr.

Liturgie (la nouvelle) à l'usage des Églises réformées de France, vol. in-4, papier ordinaire, 2 fr. 50 c.

La même sur fort papier, 4 fr.

La même grand in-4, fort papier, 5 fr.

Lothaire et Malher, in-12, 2 fr.

Manuel de médecine pratique ou sommaire d'un cours gratuit donné en 1800, 1801 et 1804 aux Officiers de santé du départ. du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage, par L. Odier, prof. de l'Acad. de Genève, corres. de l'Inst. et membre de plusieurs Soc. savantes, vol. in-8, 2.e édit. aug., 5 fr.

Manuel du notaire, ou instruction par demandes et réponses, sur les contrats, donations, testamens, etc. avec des modèles d'actes d'un style bref, clair et précis, terminés par la perception raisonnée des droits d'enregistrement, et remplissant le vœu de la loi du 25 ventose an 11, et les formalités requises tant par le code civil, que par ceux de commerce et de procédure civile, 3.e édition considérablement augmentée et suivie d'une table de calcul progressif sur les onze droits proportionnels d'enregistrement depuis 20 jusqu'à 300,000 fr., par A. Goux, notaire à Agen, in-8, 6 fr.

Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille M.me de Staël, in-8, 5 fr.

Mémoire sur l'Angine de Poitrine, qui a remporté le prix au concours ouvert sur ce sujet par la Soc. de médecine de Paris, le 31 oct. 1809, et qui fut adjugé le 2 fév. 1813, par L. Jurine, in-8, 5 fr.

Mémoire sur la composition des fluides animaux, par J. Berzelius, prof. de chimie de Stokholm, trad. par De la Rive, prof. à l'Acad. de Genève, in-8, 2 fr.

Mémoire sur le Croup, ou angine trachéale, qui a obtenu la première mention honorable au concours ouvert sur cette maladie, par G. Vieusseux, doct. méd. à Genève, in-8, 4 fr.

Mémoire historique sur la vie et les écrits de Hor.-Bénéd. Desaussure, par Senebier, in-8, 2 fr. 50 c.

Mémoires sur l'influence de l'air et des diverses substances gazeuses

dans la germination de différentes graines, par MM. Huber et Senebier, in-8, 2 fr. 50 c.

Mémoires physiologiques et pratiques sur l'Anévrisme et la ligature des Artères, par J. P. Maunoir, in-8, fig., 1 fr. 80 c.

Mémoires sur l'organisation de l'Iris et l'opération de la Pupile artificielle, par J. P. Maunoir, in-8., fig., 1 fr. 80 c.

Mémoires sur la respiration, par Lazare Spallanzani, trad. en françois par J. Senebier, in-8, 3 fr. 60 c.

Mémorial horaire ou thermomètre d'emploi du temps, servant à indiquer le nombre d'heures données par jour à chacune des divisions et subdivisions, 1.° de la vie intérieure et individuelle, considérée sous les rapports physique, moral et intellectuel; 2.° de la vie extérieure et sociale ou tablettes destinées à procurer le moyen de recueillir en une minute et sur une même ligne, pour chaque intervalle de 24 heures, tous les divers emplois et principaux résultats de la vie pendant le même temps, par M. Julien, auteur de l'Essai sur l'emploi du temps, in-8, 2 fr.

Métaphysique des études, ou Recherches sur l'état actuel des méthodes dans l'étude des lettres et des sciences, et sur leur influence relativement à la solidité de l'érudition, par G. M. R., vol. in-8, 2 fr. 50 c.

Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, par J. Senebier, memb. de diverses Acad., correspondant de l'Inst. nat., vol. in-16, papier fin, 2 fr. 50 c.

Napoléon Administrateur et Financier, pour faire suite au tableau historique et politique des pertes que la révolution et la guerre ont causées au peuple François, dans sa population, son agriculture, ses colonies, ses manufactures et son commerce, par Sir François d'Ivernois, 2.e édit. rev. et corrigée, in-8, 4 fr. 50 c.

Notice sur les Charmettes, vallon des environs de Chambéry, à l'usage des voyageurs qui visitent la retraite de J. J. Rousseau, in-8, 1 fr. 50 c.

Notice sur la vie et les écrits de George Louis Le Sage de Genève, membr. de diverses Acad., de la Soc. royale de Londres, ci-dev. de celles de Montpellier, corres. de l'Acad. royale des sciences de Paris, et depuis corres. de l'Institut nation. de France, rédigée d'après ses notes par P. Prevost, suivie d'un opuscule de Le Sage, sur les *Causes finales* du *Lucrèce Neutonien*, d'extraits de sa correspondance avec divers savans et personnes illustres, telles que le Duc de la Rochefoucaud, M.me la Duchesse d'Enville, M.me Necker, d'Alembert, Bailly, Clairaut, La Condamine, Stanhope, Euler, Lambert, Ch. Bonnet, Boscowick, et d'un extrait de la correspondance de Bachet de Mésiriac avec Nathan d'Aubigné, trisaïeul de Le Sage, vol. in-8 de 600 pages, 6 fr.

Nourriture de l'ame, ou Recueil de prières pour tous les jours de la semaine, pour les principales fêtes de l'année et sur différens sujets intéressans. On y trouve aussi une harmonie de la Passion, qui renferme des lectures convenables pour chacun des jours de la semaine Sainte, le tout précédé d'un Traité de la Prière, par J. Rod. Ostervald, pasteur, in-8, 3 fr.

Nouveau Robinson (le), pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, trad. de l'allem. de Campe, nouv. édit. revue et corrigée, 2 vol. in-12, fig., 3 fr.

Nouvelles (les trois), par l'auteur d'Agnès Lilien, trad. de l'allem., 2 vol. in-12, 4 fr.

Observations sur les bêtes à laine dans les environs de Genève pendant 20 ans, par C. L. M. Lullin, vol. in-8, 2 fr. 50 c.

Observations sur la Fièvre des prisons, sur les moyens de la prévenir en arrêtant les progrès de la contagion, à l'aide des fumigations de gaz nitrique, et sur l'utilité de ces fumigations pour la destruction des odeurs et des miasmes contagieux, etc., trad. de l'angl., du doct. James Carmichaël-Smith, suivies d'un extrait des observations du doct. James Curie de Liverpool, sur les bons effets des aspersions d'eau froide dans les fièvres, et terminées par des observations additionnelles sur les fumigations de gaz nitrique, en réponse aux objections faites contre ces fumigations, par M. Guyton-Morveau, dans son Traité des moyens de désinfecter l'air; avec une instruction sur les moyens de désinfecter l'air, par L. Odier, doct. et prof. en méd., in-8, 2 fr. 50 c.

Observations nouvelles sur les abeilles, par F. Huber, nouv. édit., revue, corrigée et considérablement augmentée, 2 v. in-8, avec fig., reliées en forme d'atlas, 12 fr.

Pacte fédéral (du) et de la Neutralité de la Suisse, par Ch.-Vict. de Bonstetten, in-8, 50 c.

Peinture (de la) considérée dans ses effets sur les hommes en général, et de son influence sur les mœurs et le gouvernement des peuples, par G. M. Reymond, vol. in-8, 3 fr. 60 c.

Pensées sur divers objets de bien public, par Charles-Victor de Bonstetten, 1 vol. in-8, 2 fr. 50 c.

Physiologie végétale, contenant une description anatomique des organes des plantes, par J. Senebier, bibliothécaire de Genève, membr. de div. Académ. et Soc. savantes, corresp. de l'Institut, 5 vol. in-8, faisant 2,150 pages, beau papier, 21 fr.

Polygométrie, ou de la nature des figures rectilignes, et abrégé d'Isopérimétrie élémentaire ou de la dépendance mutuelle des grandeurs et des limites des fig., par Sim. Lhuillier, v. in-4, 6 fr.

Portefeuille (nouveau) des enfans, vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Prairies (des) artificielles d'été et d'hiver; de la nourriture des brebis, et de l'amélioration d'une ferme dans les environs de Genève, par C. L. M. Lullin, du Comité d'Agriculture de cette ville, 1 vol. in-8 de 450 pages, 5 fr.

Prédication du Christianisme, ou vérités de la religion chrétienne exposées dans une suite de sermons et de prières, par P. De Joux, pasteur de l'Église de Genève, 4 vol. in-8, 12 fr.

Prières d'actions de grâces, pour le service extraordinaire qui s'est fait à Genève dans tous les temples, le mardi 19 avril 1814, 2.e édit., in-8, 30 c.

Principes d'Hygiène, extraits du Code de Santé et de longue vie, de Sir John Sinclair, par L. Odier, prof. de l'Acad. de Genève,

corresp. de l'Instit nat. de France, et memb. de plusieurs Soc. savantes, vol. in-8, 2.e édit. augmentée, 7 fr. 50. c.

Principes de la langue françoise, avec des remarques et des observations sur la grammaire; en général, sur toutes les parties du discours, par Jacot, in-8, 75 c.

Principes philosophiques, politiques et moraux, par le Colonel Weiss, ancien Baillif de Moudon, et memb. de div. Académies, 7.e édit. revue, corrigée et aug. par l'auteur, 2 vol. in-8, 9 fr.

Principes raisonnés d'Agriculture, trad. de l'allem., d'A. Thaer, par E. V. B. Crud, 4 vol. in-4, avec fig. 48 fr.

Promenades champêtres (les), dialogues à l'usage des jeunes personnes, trad. de l'angl. de Ch. Smith, 3 vol. 12, fig., 5 fr.

Rapport de l'air avec les êtres organisés, ou Traité de l'action du poumon, et de la peau des animaux sur l'air, comme aussi de celles des plantes sur ce fluide, tirés des Journaux d'Observations de Spallanzani, avec quelques Mémoires de l'éditeur sur ces matières, par J. Senebier memb. de div. Acad., et corresp. de l'Inst. nat., 3 vol. in-8, 12 fr.

Rapport à son Ex. le Landamman, et à la Diète des dix-neuf Cantons de la Suisse sur les établissemens de M. de Fellenberg, à Hofwyl, par *MM. Heer*, Landammau; *Crud*, *de Genthod*, du Canton de Vaud; *Meyer*, curé à Wangen, Canton de Lucerne, *Tobler* de l'Au, du Canton de Zurich; *Hunkler*, juge au Tribunal d'appel, du Canton de Lucerne, in-8, fig., 2 fr.

Rapport de M. D. A. Chavannes à ses commettans sur l'institut d'éducation des pauvres à Hofwyl, suivi de l'acte pour la création d'une Commission perpétuelle chargée de surveiller cet institut, et des observations de M. Ch. Pictet, sur les moyens que l'agriculture fournit à l'éducation, in-8, 75 c.

Rapport présenté à S. M. l'Empereur Alexandre, par S. Ex. M. le Comte de Capo d'Istria, sur les établissemens de M. de Fellenberg, à Hofwyl, en octobre 1814, in-8, 1 fr. 50 c.

Rapport sur l'Institut d'éducation des pauvres d'Hofwyl, rédigé par M. A Rengger, ci-devant Ministre de l'Intérieur de la république Helvétique, au nom de la Commission établie pour l'inspection de l'établissement, in-8, 1 fr. 50 c.

Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes, par P. Huber, membre des Soc. d'hist. nat. et de physique de Genève, vol. in-8, fig. coloriées, 5 fr.

Recherches sur la nature et les effets du crédit du papier dans la Grande-Bretagne, par H. Thoruton, trad. de l'angl. par Ch. Pictet, in-8, 3 fr.

Recherches sur la nature et les lois de l'Imagination, par M de Bonstetten, 2 vol. in-8, 5 fr.

Recueil de Contes, par M.me Isab. de Montolieu, auteur de Caroline de Lichtfield, traduc. des Tableaux de famille, in-12, 3 v. fig. 6 fr.

Recueil de Mémoires sur les Salines et leur exploitation, par M. de H. Struve, in-12, fig., 2 fr.

Recueil de mots, extraits du Vocabulaire de la langue françoise,

à l'usage des jeunes gens qui apprennent l'orthographe, in-8, de 80 pages, 60 c.

Recueil de prières, de psaumes et d'instructions, tirées de l'Écriture-Sainte, pour servir au culte domestique et à l'éducation religieuse des familles, avec l'indication des chapitres qui forment la suite de l'Histoire-Sainte du vieux et du nouveau Testament, par J. Ami Martin, pasteur de l'Église de Genève, président de son Consistoire et bibliothécaire, in-8, 3.e édit., 1 fr. 50 c.

Réflexions de M. Bergasse, sur l'acte constitutionnel du Sénat, in-8, 30 c.

Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les François, par de Chateaubriand, in-8, 1 fr. 80 c.

Réflexions sur les mœurs républicaines, et de l'établissement d'un théâtre à Genève, par A. Duvillard, in-8, 50 c.

Règlement concernant l'exercice et les manœuvres de l'infanterie, du 1.er août 1791, in-18, fig. (Ecole du soldat et du peloton), 1 fr. 50 c.

Remèdes curatifs et préservatifs pour les maladies du bétail, vol. in-12, 2.me édit., 1 fr. 50 c.

Renouvellemens périodiques des continens terrestres, par L. Bertrand, prof. émérite de l'Acad. de Genève et memb. de celle des Scien. et belles-lettres de Berlin, 2.e édit. corigée et considérablement augmentée, 1 gros vol. in-8, fig., 5 fr.

Réponse à l'ouvrage de M. de Chateaubriand intitulé de Buonaparte, des Bourbons, et des Alliés, par Lesbroussart-Dewaele, in-8, 75 c.

Richesse (de la) commerciale ou principes d'économie politique, appliqués à la législation du commerce, par Sismondi, du cons. de com., arts et agricul. de Genève, de l'Acad. royale de Georgifiles de Florence et de la Soc. d'agricul. de Genève, 2 vol. in-8, 9 fr.

Scuola equestre di Friderigo Mazzuchelli elementi di Cavalerizza lezioni equestri : il cavallo animalata catechismo, 2 vol in-4, fig., 15 fr.

Sermon d'action de grâces pour le samedi 31 décembre 1814, jour anniversaire de la restauration de la ville et république de Genève, prononcé dans la cathédrale de St.-Pierre, par P. Picot, in-8, 50 c.

Sermons de M. le pasteur Juventin, vol. in-8, 3 fr.

Sermon sur le danger de la lecture des mauvais livres, par le past. Cellerier, in-8, 1 fr.

Sermons pour les enfans, par une Dame, trad. de l'angl., 2.e édit., in-16, 50 c.

Sir Walter Finch et son fils William, par M.me Charrière, auteur des Lettres Lausanoises et de plusieurs autres ouvrages, vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Soirées de l'hermitage, contes trad. de l'anglois, pour la jeunesse, 2 vol. in-12, 3 fr.

Sur le système continental, et sur ses rapports avec la Suède, par M. Schlegel, in-8, 1 fr. 50 c.

Tableau de l'Agriculture Toscane, par Sismondi, v. in-8, fig., 3 fr.

Tableau des États-Unis de l'Amérique, d'après Morse, par Ch. Pictet, 2 vol. in-8, 6 fr.

Tableau historique de l'Institut pour les pauvres de Hambourg, rédigé d'après des rapports donnés par M. le Baron de Voght, trad. de l'allemand, in-8, 1 fr. 50 c.

Tableaux (nouveaux) de famille, ou la vie d'un pauvre Ministre de village allemand et de ses enfans, trad. de l'allem., d'Aug. La Fontaine, par M.me de Montolieu, 2.e édition, rev. corigée par l'auteur, 5 vol. in-12, 10 fr.

Tableau des preuves évidentes du Christianisme, par W. Paley, trad. de l'angl., par le P. Levade, 2 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Tenue (la) des livres, théorique et pratique, ou nouvelle méthode d'enseignement, appliquée aux opérations de commerce relatives aux marchandises, à la banque et aux armemens, par J. Rodrigues, in-8, 4 fr. 50 c.

Théologie naturelle (la) ou preuve de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature, traduction libre de l'angl., d'après W. Paley, par Ch. Pictet, in-8, 4 fr. 50 c.

Traité des Assolemens, ou de l'art d'établir les rotations de récoltes, par Ch. Pictet de Genève, in-8, avec le supplément, 4 fr.

Traité des Engrais, tiré des différens rapports faits au Département d'Agriculture d'Angleterre, avec des notes, suivi de la traduction du Mémoire de Kirwan sur les engrais, et de l'exposition des principaux termes chimiques employés dans cet ouvrage, par M. Maurice, Maire de la ville de Genève, secr. de la Soc. des arts de la même ville, associé et corres. de div. Soc., vol. in-8, de 500 pages environ, 2.e édit., rev., cor. et augmentée, 5 fr.

Traité des principales et des plus fréquentes maladies externes et internes à l'usage des jeunes docteurs en médecine, des chirurgiens-médecins et des praticiens qui suppléent au défaut des médecins gradués, ainsi qu'à celui des personnes éclairées, qui, par des motifs de bienfaisance exercent la médecine dans les campagnes, ou qui, peu à portée des secours de l'art, sont obligés d'être leur propre médecin et de médicamenter ceux qui les environnent, ouvrage qui contient non-seulement les directions nécessaires pour apprendre à bien distinguer les maladies, et à les traiter à l'aide du régime et des ordonnances usitées pour l'apothicaire, mais encore au moyen des remèdes domestiques, ou rédigés en petite pharmacie portative, peu dispendieuse, par Jean Frédéric de Herrenschwand, vol. in-4, 10 fr.

Traité de paix du 30 mai 1814, entre S. M. Louis XVIII, l'Empereur d'Antriche, l'Empereur de Russie et le Roi de la Grande-Bretagne, in-8, 50 c.

Traité pratique de la maladie vénérienne ou syphilitique, avec des remarques et observations, par J. P. Terras, doct. en chirurgie, vol. in-8 de 576 pages, 6 fr. 50 c.

Traité des vents qui règnent dans toute la zone torride, par le Sr. Dampier, in-8, 2 fr. 50 c.

Veuve Angloise (la), ou la retraite de Lesley Wood, par l'auteur

des Mémoires d'une famille émigrée, et de Félicie et Florestine, 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

Vie d'Ulrich Zwingle, réformateur de la Suisse, par M. J. G. Hess, vol. in-8 d'environ 400 pages, 4 fr. 50 c.

Village (le) de Lobenstein, ou le nouvel enfant trouvé, trad. de l'allem., d'Aug. La Fontaine, par M.me de Montolieu, 6 vol. in-12, 10 fr.

Voix (la) de la religion au 19.me siècle, ou Examen des écrits religieux qui ont paru de nos jours, 3 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Voyage en Abyssinie, par M. Salt, trad. de l'angl. et extrait des voyages de Lord Valentia, 2 vol. in-8, orn. de fig. 9 fr.

Voyage de Dublin à Londres dans un bâtiment à vapeur, par M. Isaac Weld, in-8, 1 fr.

Voyage dans mes poches, avec cette épigraphe : *Da placidam fesso, lector amice, manum*, vol. in-12, 1 fr. 20 c.

Voyage sur la scène des six derniers Livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur l'état présent du Latium, par M. de Bonstetten, in-8, carte, 4 fr. 50 c.

Voyageur (le) sentimental en France sous Robespierre, par Vernes de Genève, auteur du Voyage sentimental à Yverdun, etc, 2 v. in-12, avec fig., 4 fr.

Vues agrestes et pittoresques du Mont-Blanc et de ses environs, en cahier de six vues, accompagné d'une notice explicative; le tout dessiné d'après nature et gravé à l'eau-forte, par M. J. Philippe Linch le jeune, peintre de paysage, in-4, fig. noires, 6 fr.

Le même en bistre, 10 fr.

Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner, par Em. Fellenberg, trad. de l'allem. et enrichi de notes, par M. Ch. Pictet, in-8, 1 fr. 80 c.

Wallstein, tragédie en 5 actes et en vers, précédée de quelques réflexions sur le théâtre allemand, et suivie de notes historiques sur la guerre de 30 ans, par Benjamin Constant de Rebecques, in-8, 3 fr.

Digitized by Google